LEVEL
ONE

PROTESTANTISCHE RUNDSCHAU

PROTESTANT REVIEW

REVUE PROTESTANTE

JAHRGANG / YEAR / ANNÉE 19 ◆ Nr. 3
JULI / JULY / JUILLET 1942

CENTRAAL BOND
VOOR INWENDIGE ZENDING
— EN —
CHRISTELIJK PHILANTHROPISCHE

Protestantische Rundschau
Protestant Review * Revue Protestante

Vierteljahresschrift des Protestantischen Weltverbandes
Quarterly Review of the International Protestant League
Revue trimestrielle de la Ligue Protestante Universelle

Begründet von Dr. Gerhard Ohlemüller, Berlin
Herausgegeben vom Generalsekretariat des Protestantischen Weltverbandes, Berlin, unter Mitarbeit der Landesgruppen.

Jahrgang Year 19 Année	Nr. 3	Juli July Juillet

Summary: **Inhalt:** **Sommaire:**

1. Pierre Lestringant, Professeur à la faculté de théologie de Paris, La Synode nationale 1942 de l'Eglise Réformée de France . . . . . Seite 97
2. Walter Köhler, Prof. D. Dr., Heidelberg, Der Prediger Zwingli . . . . . Seite 98
3. Aus der Welt des Protestantismus . . . . . Seite 101
   Deutschland — Finnland — Frankreich — Italien — Niederlande — Norwegen — Portugal — Schweden — Schweiz — Ungarn.
4. Romfreier Katholizismus . . . . . Seite 114
   Altkatholizismus
5. Römischer Katholizismus . . . . . Seite 114
   Vatikanische Nachrichten — Deutschland — Frankreich — Portugal — Spanien.
6. Der Kampf gegen den Bolschewismus . . . . . Seite 125
   Robert Stupperich, Lic. Dr., Potsdam, An der „religiösen Front" der Sowjetunion 1937/41.
7. Literatur . . . . . Seite 134

— Abgeschlossen am 20. Juli 1942. —

Für den Inhalt verantwortlich: Anton Jongen, Berlin W 35, Hansemannstraße 6. Verlag: Generalsekretariat des Protestantischen Weltverbandes, Berlin W 35, Hansemannstraße 6. Jahresbezugspreis: 6,— RM. Bankkonto: Deutsche Bank, Depositenkasse C, Berlin W 9 (Protestantischer Weltverband). Postscheckkonto: Protestantischer Weltverband, Berlin 2454 40.

Druck: Montanus-Druckerei Montanus & Weuster, Berlin W 35, Kurfürstenstraße 146/47.

La synode nationale 1942 de l'Eglise Réformée de France

par Pierre Lestringant.

On sait que, depuis 1906, l'ancienne Eglise Réformée de France (dont la Confession de foi et la Discipline datent de 1559) n'a plus aucun lien avec l'Etat. Ses paroisses se sont alors groupées, dans tout le Pays, en plusieurs „Unions d'Eglises", selon leurs affinités. Dans chacune de ces „Unions", des mouvements religieux simultanés devaient aboutir, en 1938, à la reconstitution de l'Eglise Réformée de France, en un seul corps. Celle-ci s'est donné une Discipline et a confessé sa foi dans une déclaration solennelle, adoptée par l'Assemblée constituante de Lyon, il y a 4 ans. Elle s'est ainsi réinsérée dans sa tradition séculaire.

Les évènements des trois dernières années ont gravement ralenti ce renouveau spirituel et ecclésiastique. Non seulement les conséquences de la guerre et de l'occupation ont des répercussions très graves dans bien des coeurs, mais la ligne de démarcation constitue une cloison étanche qui prive les diverses régions, des conditions indispensables à la vie commune de l'Eglise Réformée. Faute de pouvoir communiquer entre elles, les régions situées au nord et à l'ouest du Pays, et celles qui sont au sud, ont dû constituer deux organismes distincts.

En 1941, trois délégués seulement de la zone occupée avaient pu franchir la ligne pour se rendre au Synode d'Alès. Cette année 20 pasteurs ou laiques de la zone occupée (soit à peu près la moitié des délégués qui y siègent d'habitude) ont obtenu des laissez-passer pour participer au Synode de Valence-sur Rhône (21 au 23 avril 1942). C'est dire la solennité d'une rencontre, où des hommes qui assument d'un même coeur les charges de l'Eglise ont pu se retrouver et étudier ensemble à nouveau, tant de problèmes urgents.

Le Synode concordait avec l'un des anniversaires les plus précieux de l'Eglise de Valence en Dauphiné. C'est en effet le 22 avril, et en 1560, que Jean Calvin, envoyant un nouveau pasteur à cette communauté, lui remettait la lettre qu'elle s'honore toujours d'avoir reçue du Réformateur. Aussi différentes que soient les situations à première vue, les mots d'ordre que Calvin donnait alors aux évangéliques de Valence revêtent une saisissante actualité.

Les travaux du Synode ont été dirigés par le pasteur Charles Roux (Marseille) modérateur, et le pasteur Jean Fabre (Paris) vicemodérateur. Les séances ont présenté un intérêt captivant. Le pasteur Marc Boegner, président du Conseil national de l'Eglise, et le pasteur Rohr, vice-président, ont présenté deux rapports, l'un sur les multiples aspects de la vie de l'Eglise en zone non occupée, l'autre en zone occupée. Le pasteur Pierre Rozier a fourni des précisions sur la situation du corps pastoral. Une série d'études étaient à l'ordre du jour. Nous n'en indiquerons que trois. La première était consacrée à l'action de l'Eglise sur sa jeunesse, la seconde à la préparation et à l'organisation du ministère féminin dans les paroisses,

la troisième au recrutement des pasteurs. Des décisions ont été prises sur ces trois points. Il faut noter aussi que, pour faire face aux difficultés administratives résultant d'un état de chose si nouveau et si complexe, le Synode a donné provisoirement des pouvoirs plus étendus au Conseil national de l'Eglise, en particulier pour les mutations des pasteurs.

Les obstacles matériels ne manquent pas. Ils résultent de la diminution du pouvoir d'achat du franc. En pleine détresse économique, il a fallu pourtant relever le niveau des traitements des pasteurs. De ce fait, la contribution de chaque paroisse a été majorée de 40 % pour l'année courante. Dans la plupart des régions ecclésiastiques on annonce déjà des résultats très encourageants. On ne doute pas que Dieu mette au coeur des fidèles de fournir à l'Eglise tout ce dont elle a besoin pour subsister.

Au reste, il ne s'agit pas seulement de subsister. Le Synode a pris conscience, une fois de plus, de la vocation de l'Eglise Réformée en France: sa responsabilité à l'égard de Dieu se traduit par une responsabilité á l'égard du peuple de France: elle a reçu la mission de confesser son Seigneur; elle est appelée à travailler ainsi à la restauration de l'homme en chaque Français et à préparer, de cette manière, le relèvement de la patrie. C'est ce qu'a exprimé le message envoyé aux pasteurs et aux fidèles de l'Eglise. En le rédigeant, le Synode a eu la certitude de traduire, non pas seulement sa propre pensée, mais celle des prisonniers de guerre qui se préparent dans l'exil, au service de Dieu sur la terre de France.

Der Prediger Zwingli

Von Walter Köhler.

„Zwingli ist allzu wenig bekannt, er wird kaum gelesen." Wenn die schweizerischen Herausgeber der neuen Zwingliausgabe, von der hier die Rede sein soll, so für ihr Heimatland bekennen müssen, so gilt das Urteil für uns in Deutschland in noch weit stärkerem Maße. Wer kennt und liest den Schweizer Reformator? Selbst unter den Theologen dürfte die Zahl sehr gering sein. Er ist mit dem Odium des Gegners von Luther im Abendmahlsstreite behaftet, man weiß auch von seinen politischen Bündnisplänen mit dem Landgrafen von Hessen, empfindet aber auch da sofort wieder den Unterschied von Luther und glaubt, von „unreinen Händen" Zwinglis sprechen zu dürfen, weil er im Gegensatz zu dem deutschen Reformator Politik und Evangelium vermenge, Bibel und Schwert zugleich in den Händen trage, so wie er auf dem Zürcher Zwingli-Denkmal von Natter dargestellt ist, und empfindet von da aus womöglich den Tod Zwinglis in der Schlacht bei Kappel noch ganz so, wie ihn Luther empfand: wer das Schwert nimmt, wird durch das Schwert umkommen, Ketzer pflegen eines bösen Todes zu sterben. Daß Zwingli ganz und gar nicht in Abendmahlsstreit und Bündnispolitik aufgeht, daß er vor allen Dingen religiöser Reformator war, und zwar evangelischer, der von Luther die stärksten Anregungen empfangen hat und in Wort und Tat das Evangelium der Reformation schaffend und ausgestaltend verkündete, wird bei jenen Blickpunkten nur zu leicht übersehen. Da kann nur das „Nimm und lies" helfen. Aber die große kritische Zwingli-Ausgabe, das Gegenstück

zur Weimarer Lutherausgabe, kommt für diesen Zweck durchschnittlich nicht in Frage, sie ist zu teuer, außerdem noch nicht vollendet (sie steht bei den Schriften von 1528), die alte Ausgabe von Schuler und Schultheß scheidet ebenfalls aus, da sie so gut wie gar keine sprachlichen Erläuterungen bietet und das Schwizerdütsch Zwinglis sogar von dem allemannisch redenden Schweizer der Gegenwart nicht ohne weiteres verstanden wird. Um dieser sprachlichen Schwierigkeiten willen hatte 1919 anläßlich des Zwinglijubiläums der Zürcher Kirchenrat die sogenannte „populäre Zwingliausgabe" herausgegeben, eine Auswahl aus Zwinglis lateinischen und deutschen Schriften in hochdeutscher Sprache. Aber diese Ausgabe schlug nicht recht durch, es ging zu viel verloren von dem „urchigen Schweizerdeutsch mit dem witzigen Toggenburger Einschlag". Da kommt der „Volks"-Zwingli, wie die Herausgeber Professor Fritz Blanke, Professor Oskar Farner und Pfarrer Dr. Rudolf Pfister die neue Ausgabe (Zwingli, Hauptschriften. Auslieferung für Deutschland Verlag R. Staackmann in Leipzig. Preis 5,— RM. für den Band) taufen, gerade recht. Es sollen die wichtigsten Schriften des Reformators in wissenschaftlich einwandfreier Form, d. h. die deutschen Schriften in der Originalsprache mit Erläuterungen geboten werden. Die Auswahlausgabe, deren Preis niedrig gehalten ist, will es „jedem reformierten — wir setzen hinzu: nicht minder dem lutherischen — Gemeindeglied, ob Theologe oder Nichttheologe, ob Mann oder Frau, ob jung oder alt, ermöglichen, den Zürcher Reformator aus seinen eigenen Werken kennen zu lernen". Der vorliegende erste Band behandelt, von Farner bearbeitet, Zwingli den Prediger, d. h. er bietet als ersten Teil fünf Predigten.

Mit der Sprache Zwinglis muß sich der Neuling erst befreunden, selbst der schon Eingelesene stolpert hier und da über einen Ausdruck und greift dankbar zu den erläuternden Anmerkungen. Daß „ein baggenprente Conscientz" ein auf der Wange gebrandmarktes Gewissen bedeutet, hinter dem „Böggenantlit" die Maske sich verbirgt, werden die meisten lernen müssen. Aber man hat Freude an der starken, derben und dann doch wieder anheimelnden Ausdrucksform. „Stand uff, Petre, metzg und iß" spricht die himmlische Stimme zu dem Apostel in Joppe, und „Base Elsbet" macht Maria ihren Besuch. Sehr gerne gebraucht Zwingli Bilder und sprichwörtliche Redensarten zur Veranschaulichung. „Tät ich das, sprach der Wolf, do der Rapp (Rabe) uf der Suw (Sau) saß." Die falschen Propheten lassen den Leuten keine Freiheit, „fürend sy vil lieber wie ein gehemte Suw am Strick". In Abraham, an den das Gebot der Opferung seines Sohnes ergeht, „regend sich alle Adern, Bein und Krefft des Glaubens". „Den Einfältigen ein Mennle machen" ist die Art des Gegners des Evangeliums. Mitunter kann Zwingli auch kleine Geschichten erzählen oder von historischen Studien berichten, die er als Pfarrer von Glarus gemacht hat, um zu beweisen, daß die Fastengebote der Kirche erst im Mittelalter eingeführt wurden. Freilich können wir im einzelnen nicht genau feststellen, was Zwingli auf der Kanzel gesagt und was er erst später bei der Drucklegung eingefügt hat. Predigtmanuskripte hat er nicht angefertigt, und Nachschriften seiner Predigten besitzen wir auch nicht. Er hat erst hinterher, wenn besondere Umstände die Drucklegung erforderten, niedergeschrieben, und dann pflegte die Predigt zu einer mehr oder minder umfangreichen Abhandlung sich auszuweiten — ist doch z. B. Zwinglis ganz philosophisch gehaltener Traktat „De providentia Dei" (von der Vorsehung Gottes) ursprünglich eine auf dem Marburger Schlosse 1529 vor dem Landgrafen gehaltene Predigt gewesen. Uebrigens schrieb Zwingli auch sprachlich anders nieder, als er auf der Kanzel predigte; er predigte in der oberdeutschen Schriftsprache, so wie noch heute der Schweizerpfarrer hochdeutsch predigt, aber allemannisch im täglichen Verkehr redet. Ist also die Ursprünglichkeit der Zwingli-

predigt, so wie wir sie heute lesen, doppelt gebrochen, so schaut man doch immer wieder in die originale Kanzelrede hinein. Die im allgemeinen gute und jeweilig besonders herausgehobene Predigtdisposition ist ursprünglich und ein in den Text eingefügtes Gebet ist sicher auf der Kanzel gesprochen worden. Nicht minder der bei einem scharfen Tadel wiederholt an den Unbeteiligten gerichtete Trost: „Frommer Mann, nimm dich's nicht an!" (es zielt nicht auf dich). Umgekehrt hängt es wohl (ganz sicher ist es freilich nicht) mit der Ausgestaltung zur Abhandlung zusammen, wenn sämtlichen Predigten kein Textwort vorausgestellt ist. Es sind insofern „dogmatische" Predigten über Recht und Unrecht des Fastens, über Klarheit und Gewißheit des Wortes Gottes, über die Stellung zur Jungfrau Maria, über das Pfarramt und eine Anweisung an die Prediger. Natürlich ist die Ausführung am Worte Gottes orientiert, und Zwingli ist davon überzeugt, daß es in sich klar ist und nur e i n e n Sinn hat. Darum wird es auch in Siegeskraft seinen Lauf nehmen. „Ehe verlaßt die Natur iren Louff, ehe das Wort Gottes nit erfüllet werde."

An religiösen Gedanken sind diese Predigten außerordentlich reich. Und die Einwirkung Luthers ist sehr deutlich spürbar. Die Fastenpredigt von 1522 „von Erkiesen und Fryheit der Spysen" ist geradezu ein Kommentar zu Luthers „Von der Freiheit eines Christenmenschen", ich möchte unmittelbare Abhängigkeit vermuten. Stark sind nicht minder die Berührungen in der Predigt von der ewig reinen Magd Maria, aber hier dürfte die gemeinsame Grundlage bei der mittelalterlichen Mystik liegen, deren Töne bei Zwingli deutlich anklingen. Von Rationalismus findet sich hier keine Spur, Zwingli hält die dauernde Jungfräulichkeit der Maria fest und spricht in ungemein zarter und feiner Weise von der Mutter Jesu, die zu ehren, freilich nicht zu verehren sei. Wenn Luther bekanntlich im Ave Maria am liebsten übersetzt hätte: „Gott grüße dich, du liebe Maria", so sagt Zwingli: „voll Gnaden, das ist als (so) vil als du Geliebte." Aber die Mutter darf den Sohn nicht verdrängen. „Christus, des Reiser (Soldat) ich bin", bekennt Zwingli von sich, Christus ist das Vorbild. Und Christus ist der Erlöser. Die Anleitung für Prediger gibt förmliche Grundzüge einer Dogmatik Zwinglis, im Aufriß der paulinischen Erlösungslehre, wie ihn Zwingli von Luther übernommen hat. Der Herausgeber Farner hat recht: „Kaum irgendwo sonst tritt die grundsätzliche Uebereinstimmung Zwinglis mit Luther so zutage." Da kommt durch das Gesetz die Erkenntnis der Sünde, Röm. 7 ist Musterbeispiel, das Evangelium ist des Gesetzes als Lebensnorm Ende, aber als Lebensform hat das Gesetz noch seine Bedeutung. Zwingli ist hier auch nicht radikal gegen religiöse bildliche Darstellungen, so gewiß er sie in den Tempeln nicht dulden will. „Wo sy in Geschichtswyß (als Darstellung historischer Ereignisse) jemand hette one Anleitung der Erenbietung usserthalb den Templen, möchte geduldet werden."

Von der Abendmahlsdifferenz mit Luther ist noch nichts zu entdecken, Zwingli spricht ganz naiv und unreflektiert von „Gott genießen" im Abendmahl; das betonte „Gott im Geiste und in der Wahrheit anbeten" ist noch nicht voll ausgereift wie später. Aber ob Luther wohl auch vor 350 Pfarrern so gepredigt hätte wie Zwingli in der Predigt über das Pfarramt? Gewiß, das tägliche Kreuz des Pfarrers hätte auch er verkündigt und dem Prediger die Pflicht zugesprochen, die Gemeinde an die Gnade Gottes zu weisen, oder den Grundsatz vertreten, daß man niemand mit Gewalt zum Glauben zwingen solle, aber der Prediger steht im Zürcher Stadtstaat in einer anderen Weise im öffentlichen Leben als der lutherische Pfarrer in seinem Territorialstaat. Zwingli macht ihn zum Wächter oder Propheten, so wie er selbst in Zürich es immer mehr wurde, der nimmermehr schlafen darf, wenn „der Gewalt" versagt. Er vergleicht ihn mit den Ephoren der Spartaner, den Volkstribunen der Römer, den

Oberstzunftmeistern in den deutschen Städten, lauter weltlichen Behörden, die dem staatlichen Oberhaupt „einreden, so es zu vil Gwalt brucht". Das setzt eine andere Gesellschaftslehre und einen anderen Kirchenbegriff voraus, als Luther vertrat.

Prächtig ist der immer wieder durchbrechende Glaubenstrotz und das starke Vertrauen. „Nit fürchten ist der Harnisch!" ruft er den Pfarrern zu, und nicht weniger als dreimal begegnet das Wort, das man später zu einem Abschiedswort Zwinglis gestempelt hat: „Sy mögend eim den Lychnam tödten, aber die Seel nit" — den Leib können sie töten, nicht aber die Seele.

Aus der Welt des Protestantismus

Deutschland.

Naturwissenschaft und Theologie. Es ist ein Zeichen dafür, welch großes Interesse in Deutschland die Entwicklung der Naturwissenschaften im letzten Jahrzehnt findet, daß eine ganze Reihe großer politischer Tageszeitungen es sich zur Aufgabe gemacht hat, ihren Leserkreis über die Ergebnisse der physikalischen und biologischen Forschung zu unterrichten. Vor allem die Frankfurter Zeitung und die Kölnische Zeitung bringen immer wieder Artikel, die, von Sachverständigen geschrieben, einen Einblick in die verschiedenen Strömungen auf naturwissenschaftlichem Gebiet vermitteln; aber auch andere politische Zeitungen und Zeitschriften, wie die Deutsche Allgemeine Zeitung, das Reich u. v. a. nehmen zu diesen Problemen Stellung.

Bezeichnend ist nun, daß es den Verfassern der erwähnten Artikel zumeist nicht nur darum zu tun ist, ihre Leser in das neue Weltbild einzuweihen, das sich, etwa in der Physik durch die neuere Atomforschung, herausbildet. Die meisten wollen noch tiefer graben. So ist z. B. eines der großen Themen, das immer wieder auftaucht, das Kausalitätsproblem. Die moderne Atomphysik arbeitet mit Vorgängen, die sich nicht mehr mit den alten Mitteln der kausalen Berechnung meistern lassen, sondern denen der Physiker nur auf dem Wege der Wahrscheinlichkeitsrechnung, der Statistik, beikommen kann. Neben dem „Gesetz" hat damit der „Zufall" seine legitime Stellung im Gebäude der Physik erhalten, ein Gedanke, der noch vor wenigen Jahren als geradezu absurd erschienen wäre. „Die Hoffnung, die Welt lasse sich ‚kausal' erklären, ist erledigt. Kausale und statistische Gesetzlichkeit, die in der Atom- und Planetenbewegung und in der Vererbung fast rein zur Geltung kommen, können nicht auf einander zurückgeführt werden." (Das Reich 1942 Nr. 4.) Daß durch solche Erkenntnisse der Traum, daß der Mensch die Natur einmal vollkommen berechnen und damit enträtseln könne, ausgeträumt ist, liegt auf der Hand.

Konsequenzen bis in das Gebiet der Weltanschauung hinein ergeben sich auch aus der neuen Auffassung vom Wesen der Energie und der Materie. Die moderne Atomphysik rechnet gar nicht mehr mit diesen beiden, früher für streng getrennt gehaltenen Größen, sondern mit einer Art von Kraftfeldern, mit Wirkungsquanten, deren Verhalten nicht mehr eindeutig anschaulich beschrieben werden kann. Um diesen Schwierigkeiten zu entgehen, werden Auswege beschritten, die weitab liegen von der seither gültigen klassischen Physik. So führt z. B. der Chemiker K. Lothar Wolf u. a. aus, daß auch der unbelebten Natur eine seither meist übersehene Qualität zukomme, die er die „Gestalt" nennt. Darunter versteht er ein „gestaltendes Prinzip", das „der Substanz, wo immer sie in die Wirklichkeit unserer Welt eintritt, innewohnt". Wenn auch solche Ge-

danken durchaus nicht Allgemeingut der modernen Physik und Chemie sind, so ist doch schon der Umstand bezeichnend, daß sie von Fachleuten geäußert und ernsthaft erwogen werden.

Dies führt zu einem weiteren Problemkreis, mit dem sich die Presse viel beschäftigt: der Frage nach den Grenzen der exakten naturwissenschaftlichen Forschung. Immer deutlicher erkennt man, daß die „metrische" Naturwissenschaft nur einen Ausschnitt aus der Natur zu behandeln vermag; klar beleuchtet wird die Situation durch ein Wort des Physikers Carl Friedrich von Weizsäcker: „Das physikalische Weltbild (d. h. die frühere kausal- und mechanistisch orientierte Naturwissenschaft) hat Unrecht nicht mit dem, was es behauptet, sondern mit dem, was es verschweigt." (Zeit im Querschnitt 1941, Nr. 24, S. 378.) In einem Vortrag, den der bekannte Physiker Max Planck über „Sinn und Grenzen der exakten Wissenschaft" im November vorigen Jahres in Berlin gehalten hat, redet er von einer engen Verflechtung der Physik mit der Metaphysik und kommt schließlich — als Physiker — zu dem Schluß: „So sehen wir uns durch das ganze Leben hindurch einer höheren Macht unterworfen, deren Wesen wir vom Standpunkt der exakten Wissenschaft aus niemals werden ergründen können, die sich aber auch von niemandem, der eingermaßen nachdenkt, ignorieren läßt." (Europäische Revue, 1942, Heft 2, S. 87.) Dieser Vortrag hat in der Presse ein weitgehendes Echo gefunden, in der sich auch sonst immer wieder naturwissenschaftliche Artikel finden, in denen ausgesprochen wird, daß der Materialismus und Mechanismus nicht nur als wissenschaftliches Arbeitsprinzip, sondern auch als Weltanschauung ihr Ende gefunden haben.

Besonders deutlich wird diese Neuorientierung auf dem Gebiet der Biologie. Hier handelt es sich zunächst um die Frage nach dem Wesen und Sinn des Lebens überhaupt. Daß das Leben ein bloßes Spiel physikalischer und chemischer Kräfte und Gesetze sei, wird von niemand mehr behauptet. Darüber ist aber noch keine Einigung erzielt, ob man zu seiner Erklärung eines besonderen „Vitalismus" bedarf, gewisser „Entelechien" (Hans Driesch), eines „gestaltenden, zielstrebigen Werdekerns" (E. W. Eschmann), eines „geheimnisvollen Drangs zur Entwicklung im Leben liegender Potenzen" (Bavink) oder wie die Ausdrücke sonst lauten; manche Forscher glauben, ohne die Annahme eines solchen „Vitalismus" auskommen zu können. Darüber aber stimmen alle überein, daß es nicht genügt, einzelne Funktionen und Prozesse des Lebens aufzuklären, sondern daß dieses selbst, und so auch jedes Lebewesen, als eine „Ganzheit" zu betrachten ist, von der aus die einzelnen Vorgänge zu deuten und zu werten sind. Damit hat sich aber die heutige Biologie von dem früheren naiven Glauben weit entfernt, als ob wir auf dem Sprunge wären, mit Messen und Wägen das Rätsel des Lebens zu lösen; auch auf diesem Gebiet ist man sich der Grenzen der „exakten" Wissenschaft bewußt geworden und weiß, daß man vor einem Geheimnis steht, dem man sich nur in ehrfürchtiger Haltung nähern darf.

Das Problem des Menschen ist aber schließlich doch dasjenige, das das größte Interesse findet. Wichtig ist vor allem die Fragestellung, mit der die heutige Wissenschaft sich um das Wesen des Menschen selber müht. Hatte man sich jahrzehntelang fast ausschließlich damit befaßt, aufzuzeigen, wieviel der Mensch mit dem Tiere gemein habe, so fragt man heute wieder nach dem Besonderen im Menschen. So ist er nicht nur mehr ein Tier höherer Ordnung, sondern ein Wesen sui generis. Hierbei ist wieder die ganzheitliche Betrachtungsweise führend: die Biologie versteht sich wieder als Lehre vom Leben in seinem ganzen Umfang, so daß sie sich nicht nur mit den körperlichen Vorgängen befaßt, sondern auch die geistige Seite des Menschen mit in den Kreis der Untersuchung zieht. Unter Geist versteht man dabei nicht nur das Denken, sondern auch das Wollen und Fühlen, überhaupt die Gesamtheit der seelischen Kräfte, wo-

bei vielfach an Herder und Goethe angeknüpft wird. Die heutige Biologie berührt sich deshalb sehr eng mit der Philosophie, ja teilweise auch mit der Theologie. Der neue Zweig der „Kulturbiologie" legt hiervon Zeugnis ab (E. G. Kolbenheyer, Hans Weinert, Walter Scheidt u. a.). Daß der Mensch dabei auch als Gemeinschaftswesen, als Glied von Rasse und Volk gewertet wird, ist selbstverständlich.

Von seiten der Theologie findet die geschilderte Entwicklung der Naturwissenschaft und ihr Niederschlag in der Presse die ernsteste Beachtung. Was zunächst das Kausalitätsproblem anbetrifft, so wurde das Eindringen der statistischen Betrachtungsweise in die Naturwissenschaft anfänglich vielfach in ihrer Bedeutung überschätzt. Man meinte, daß die Geltung des Kausalgesetzes dadurch gewissermaßen durchlöchert worden sei und „daß Einwände der Physik gegen die Möglichkeit des Wunders heute nicht mehr aufrecht erhalten werden könnten", — wie ein katholischer Theologe vor kurzem seine Meinung formuliert hat. Auf evangelischer Seite ist man, von wenigen Ausnahmen abgesehen, zurückhaltender geworden und hat erkannt, daß eine Rechtfertigung des Glaubens an Wunder aus der neueren Entwicklung des Kausalitätsbegriffs sich nicht ableiten läßt. Eine Durchbrechung oder Außerkurssetzung der Geltung der Naturgesetze, und sei es auch nur in Ausnahmefällen, liegt durchaus außerhalb des Denkbereichs der Forschung. Aber daß der Verzicht auf den Anspruch, mit Hilfe des menschlichen Verstandes auch das letzte Rätsel lösen zu können, eine neue psychologische Situation schafft, die für eine religiöse Betrachtung des Naturgeschehens viel günstigere Voraussetzungen schafft, als sie im vergangenen rationalistisch-mechanistischen Zeitalter vorhanden waren, wird auch von der evangelischen Theologie natürlich klar erkannt.

Auf einen eigenartigen Gedanken, der sich — der Sache entsprechend — nur bei katholischen Stimmen findet, sei in diesem Zusammenhang noch kurz hingewiesen. Man hegt dort die Sorge, die Geltung des Naturgesetzes könnte in der modernen Physik allzu sehr untergraben werden. Denn „alle unsere Gottesbeweise hängen am Kausalgesetz. Wir schließen aus dem Dasein der Welt auf den Urheber der Welt, wir schließen aus der Ordnung auf den ordnenden Geist, aus der Bewegung auf den ersten Beweger". (O. Spülbeck in „Magazin für religiöse Bildung", 1941, 11. Heft, S. 204.) Lehrt doch das Vaticanische Konzil, „Deum rerum omnium principium et finem naturali humanae rationis lumine a rebus creatis certo cognosci posse" (Denzinger 1785). Man hilft sich mit einer „doppelten Kausalität": einer physikalischen — diese mag ruhig aus den Angeln gehoben werden, denn dadurch wird der Weg zum Wunderglauben auch für den modernen, naturwissenschaftlich gebildeten Menschen frei; und einer philosophischen — diese muß bleiben, denn mit ihr arbeitet die katholische Theologie.

Für die evangelische Theologie noch wichtiger als das Kausalitätsproblem ist die Frage nach den Grenzen der exakten Wissenschaft. Werden solche anerkannt, so ist der Standpunkt des Materialismus, der nur die meßbare und wägbare Welt anerkennen will, überwunden. Es ist wieder der Physiker selbst, der die Konsequenzen aus dieser Erkenntnis gezogen hat, wenn er sagt: „Nichts hindert uns . . . ., die beiden überall wirksamen und doch geheimnisvollen Mächte, die Weltordnung der Naturwissenschaft und den Gott der Religion, miteinander zu identifizieren." (Max Planck, „Religion und Naturwissenschaft", 1938.) Professor Heim weist in der „Wartburg" 1941, 6. Heft, darauf hin, daß dieser Gott des Naturwissenschaftlers nicht identisch zu sein braucht mit dem Vater Jesu Christi. Aber das Eine läßt sich auf alle Fälle sagen, daß die Zeiten hinter uns liegen, in denen Christentum und exakte Naturwissenschaft aus Notwendigkeit Gegner zu sein schienen.

Auch die „Ganzheitsbetrachtung" in der Physik und der Biologie findet bei den Theologen ein lebhaftes Echo. Man weist darauf hin, daß in der gesamten „exakten" Naturwissenschaft jahrzehntelang die Frage nach dem Wozu und Weshalb streng verpönt war; man schaute gewissermaßen nur nach rückwärts — aus welchen Ursachen ist dies oder jenes zu erklären? —, fragte aber nie nach dem Ziel oder Zweck einer Erscheinung; die Natur sollte der Tummelplatz blinder, mechanisch wirkender Kräfte sein. Wenn die Naturwissenschaft heute selbst von „Gestalt", von „gestaltenden Prinzipien", von „Entelechien" usw. redet, so sind zwar die Worte „Teleologie" oder „teleologische Betrachtungsweise" nicht gebraucht, die Sache selbst ist aber vorhanden. Und wenn die Naturwissenschaft den naheliegenden Schluß nicht zieht, daß die gesamte Natur unter einer höchsten, zwecksetzenden Instanz steht, die sie lenkt und ihr ein letztes Ziel vorgesteckt hat, so handelt sie damit vielleicht ganz richtig. Denn noch jedesmal ist Unheil daraus entstanden, wenn die Naturwissenschaft oder die Theologie ihren Bereich überschritten haben; man denke für den einen Fall etwa an Ernst Häckel und seinen Monismus, für den anderen an den Prozeß gegen Galilei. Wenn die Theologie nun aber ihrerseits diesen Schluß zieht und die von der exakten Wissenschaft erarbeitete Teleologie in eine innere Verbindung bringt mit dem christlichen Gottesgedanken, so kann dagegen diese Wissenschaft keine Einwendungen mehr erheben. Und wie gerade auch die Theologie der naturwissenschaftlichen Arbeit Anregungen zu geben vermag, zeigt ein kürzlich erschienenes Büchlein des Theologen Prof. Friedrich Karl Schumann in Halle: „Gestalt und Geschichte" (Leipzig 1941), das den Gestaltbegriff der Biologie untersucht und zeigt, wie er verschiedene, immer wieder vertiefte und bereicherte Form annehmen muß, je nach dem, ob er auf die unbelebte Natur, die Pflanzen-, die Tier- oder gar die Menschenwelt angewendet wird.

Was schließlich das neue Menschenbild anbetrifft, so wird auch dieses von der Theologie lebhaft begrüßt. Gehen doch immer weitere Kreise der naturwissenschaftlichen Anthropologen dazu über, das Wesentliche und Besondere des Menschen im Gegensatz zum Tier in seiner geistigen Wesenheit zu sehen. Dabei wird vielfach gerade auch die ethische und religiöse Seite seiner seelischen Ausstattung in die Betrachtung mit einbezogen; überhaupt wird das ganze Problem der Seele wieder durchaus ernst genommen, wobei oft Gedanken geäußert werden, die stark an die Existenzphilosophie von Heidegger erinnern. Damit hat die Kirche in ihrem seit Jahrzehnten geführten Kampf um den Adel des Menschengeschlechts eine mächtige Unterstützung erhalten. Auch hier ist es natürlich nicht so, als ob nun die christliche Anthropologie biologisch begründet werden könnte, aber es besteht doch die Tatsache, daß der Weg zu einem christlichen Verständnis des Menschenlebens von der heutigen Biologie aus leichter gefunden werden kann, als dies früher der Fall gewesen ist.

So hat also die Theologie allen Anlaß, die Vorgänge in der heutigen Naturwissenschaft sehr aufmerksam zu verfolgen. Nachdem schon Arthur Titius in seinem großen Werke „Natur und Gott" (Verlag Vandenhoeck und Ruprecht, 2. Auflage, Göttingen 1931, 946 S.) den Versuch gemacht hatte, „das Verhältnis der heutigen Naturerkenntnis zur religiösen Gedankenbildung festzustellen", ist es für die heutige Zeit besonders Neuberg mit seinen zwei Büchern: „Das Weltbild der Physik" und „Das Weltbild der Biologie" (Vandenhoeck und Ruprecht, Göttingen 1940 u. 1941, 148 S. u. 167 S.), der vom Standpunkt der Theologie aus zu den neuen Erkenntnissen der Naturwissenschaft Stellung nimmt. Diese beiden Bücher sind auch von naturwissenschaftlicher Seite aus als ganz ausgezeichnete Darstellungen der physikalischen und biologischen Forschungsergebnisse anerkannt; deren Verwertung für das protestantische religiöse Denken

geschieht in besonnener, aber doch sehr entschiedener Weise. Wer sich über den angedeuteten Fragenkreis zusammenhängend unterrichten will, findet hier einen zuverlässigen Ratgeber.

Natürlich ist es auch jetzt wieder so, wie es zu allen Zeiten gewesen ist: Das Neue braucht eine geraume Zeit, bis es in weitere Kreise gedrungen ist oder sich gar durchgesetzt hat. Eigentümlicherweise — oder soll man sagen: bezeichnenderweise? — steckt gerade die Masse derjenigen, die sich für besonders „gebildet" oder „aufgeklärt" oder „modern" halten, noch am tiefsten im Weltbild von gestern drin. Um so erfreulicher ist es, wenn es auch die von Tausenden gelesene Tagespresse übernimmt, die neuen Gedanken und Erkenntnisse allgemein zugänglich zu machen.

S — r.

Finnland.

Die „Kinder der Kirche". Der Pfarrerverband der Kirche Finnlands und der Schwedische Pfarrerverband Finnlands haben unter dem Titel „Erzbischöflicher Arbeitsausschuß" eine Kommission gebildet, die die Aufgabe hat, die kirchliche Unterstützungstätigkeit für die Kinder Finnlands zu leiten. Diese Arbeit lag bisher in den Händen des kürzlich ermordeten Sekretärs des Erzbischofs von Finnland. Der Arbeitsausschuß konzentriert seine Arbeit auf die „Kinder der Kirche", d. h. auf die vaterlos gewordenen Kriegswaisen, sowie auf die bedürftigen Kinder, die durch die Ortspfarrer empfohlen werden. Der Arbeitsausschuß verschafft ihnen Kriegspaten unter Aufwendung von Mitteln, die in Schweden und Dänemark sowie im eigenen Lande gesammelt worden sind. In seiner Tätigkeit steht der Arbeitsausschuß in enger, fortgesetzter Zusammenarbeit mit den leitenden Persönlichkeiten im Unterstützungswesen der schwedischen und dänischen Kirche sowie mit dem Patenausschuß des Kinderschutzverbandes Mannerheims.

Die deutsche und die finnische Kirche. Anläßlich der Jahrestagung der Luther-Agricola-Gesellschaft stattete der Leiter des Kirchl. Außenamtes der Deutschen Evangel. Kirche, Bischof D. Heckel, vom 12. bis 26. Mai der Kirche Finnlands einen Besuch ab. Gleichzeitig weilte der Professor für praktische Theologie in Berlin, Professor D. L. Fendt, zu wissenschaftlichen Vorträgen in Finnland. Im Rahmen eines besonderen Festaktes, zu dem Erzbischof D. Kaila sämtliche finnischen Bischöfe und je einen Assessor der Domkapitel eingeladen hatte, überreichte Bischof Heckel einen Betrag von 50 000 RM. als Wiederaufbauhilfe der deutschen Landeskirchen für die kirchliche Gesamtarbeit in Karelien. Erzbischof Kaila hielt eine tiefbewegte Rede auf die Verbundenheit mit Deutschland und die Gemeinschaft in dem entschlossenen Kampf gegen die asiatische Barbarei. Die Jahrestagung der Luther-Agricola-Gesellschaft fand am 18. und 19. Mai in Turku statt. An ihr nahmen der Erzbischof D. E. Kaila, die sämtlichen Bischöfe Finnlands, der Dekan und die Professoren der theologischen Fakultät, Magnifizenz Rektor Juva u. a. teil. Der Präsident der Gesellschaft, Dekan Professor D. Puukko, eröffnete die Tagung mit einem Ueberblick über die wissenschaftlichen Arbeiten, Pläne und Fortschritte der Gesellschaft. In grundsätzlichen Ausführungen stellte Bischof D. Heckel die Aufgabe der Luther-Agricola-Gesellschaft in die Perspektive der gegenwärtigen Bewährung der Kirchen in dem großen Entscheidungskampf. In wissenschaftlichen Vorträgen behandelte Professor Fendt das Thema: „Die Heiligung bei Luther"; Professor Bring: „Die lutherische Kirchenidee". Auf der großen Pastoralkonferenz in der Hauptstadt, die von Bischof D. Lehtonen eingeleitet und Bischof D. Max von Bonsdorff geschlossen wurde, sprach in Anwesenheit des Kultusministers Kukkonen Professor D. Fendt über das Thema: „Die Erneuerung der Predigt;" Professor Dr. Bring aus Lund über „Gesetz und Evangelium". Zu einem Laienabend hatte die Allgemeine Kirchliche Konferenz eingeladen. Professor Gulin konnte eine

stattliche Schar von Teilnehmern begrüßen. Bischof D. Heckel entbot die Grüße der Deutschen Evangelischen Kirche. Professor Fendt hielt ein Referat über das Thema: „Die Bedeutung Jesu für den Gottesglauben." Kultusminister Kukkonen veranstaltete einen Empfang zu Ehren der deutschen Gäste, der deutsche Gesandte für die Repräsentanten der finnischen Kirche und des Geisteslebens. Am Vorabend des finnischen Heldengedenktages sprach Bischof D. Heckel über den Rundfunk, am Sonntag Exaudi selbst im Dom über den Text Röm. 12, 12.

Frankreich.

Konfessionelle Begegnung. Seit einiger Zeit finden sich in Lyon Protestanten und Katholiken regelmäßig zu Aussprache, innerer Besinnung und gemeinsamem Gebet zusammen. Der Kreis der Teilnehmer hat sich allmählich erweitert. Auch orthodoxe Christen nehmen an den Begegnungen teil. Die Leitung hat abwechselnd ein evangelischer oder ein katholischer Theologe oder Laie. Gewöhnlich bauen sich diese Stunden folgendermaßen auf: Bußgebet, Verlesung eines biblischen Textes, Aussprache oder gemeinsames Studium eines Kapitels aus der Bibel, das von den Teilnehmern bereits vorbereitet worden ist. Es folgen stilles Gebet und Aussprache zu der Bibelarbeit. Den Abschluß bilden die gemeinsame Lesung der Seligpreisungen und das Vaterunser. Man legt von seiten des Kreises Wert darauf, zu betonen, daß es sich bei diesen Zusammenkünften nicht nur um Klärung der verschiedenen konfessionellen Gesichtspunkte handelt, noch weniger wolle man eine sentimentale Verwischung der bestehenden Unterschiede. Die Heilige Schrift soll vielmehr für alle das Zentrum, die Quelle der Liebe, der Wahrheit und der Gemeinschaft bilden.

Italien.

Junge Kirche. Die Jugendgruppen der Waldensergemeinden sind zu einem „Bund der Jugendvereinigungen der Waldenser" (Federazione Unioni Valdesi: F. U. V.) zusammengefaßt. Der Bund besteht aus mehr als 60 örtlichen Arbeitskreisen, die in 5 Gruppen gegliedert sind. Die Zahl der Mitglieder wird auf mehrere Tausend angegeben. An der Spitze des Bundes steht ein Nationalkomitee (C. N.) mit einem Generalsekretär.

Die Arbeit der kirchlich zusammengefaßten Waldenserjugend erstreckt sich hauptsächlich auf 3 Gebiete. In ihren Zusammenkünften, auf Tagungen, sowie im Schrifttum entfaltet sie eine „attività biblica, storica e religiosa". Seit einigen Jahren werden mit gutem Erfolg größere eintägige Veranstaltungen in den Tälern der Waldensergemeinden organisiert. Die Jugend aus den Tälern trifft sich mit der städtischen, besonders der studentischen Jugend. So fand im Sommer 1941 in Pramollo eine Tagung mit 400 Teilnehmern statt. Auch kleinere und größere Lager wurden bereits durchgeführt, so das Aetna-Lager 1939 der Gruppe Kalabrien-Sizilien und das erste Bundeslager in Torre Pellice vom 30. 8.—3. 9. 39 mit 200 Teilnehmern. Anläßlich des Festes der „Glorreichen Heimkehr" am 15. August 1939 organisierte die F. U. V. die beiden Volkstage im Pellice- und Balziglia-Tal.

Die F. U. V. beansprucht und füllt monatlich je eine große Seite („La Pagina della Gioventù Valdese") in den beiden Wochenblättern der Kirche. Das Nationalkomitee arbeitet an der Herausgabe eines neuen Jugend-Liederbuches, das eine ausgewählte Sammlung von Hymnen, Psalmen und alten Waldenser-Liedern enthalten wird. Dabei will man, daß die Uebersetzung der Psalmen der Schrift und den klassischen Texten der Reformation (Beza, Marot) treu bleibe, „und man wünscht, daß man mit der Zeit zu einer geeigneten vollständigen Uebersetzung der sehr guten Sammlung: „Psaumes et Cantiques" gelangen könne".

Die F. U. V. schickt den einzelnen Jugendvereinigungen Publikationen mit Themen zu Meditationen und zum gemeinsamen Studium. Sie unterhält ein Amt für Spielberatung, das den einzelnen Vereinigungen und den Sonntagsschulen zur Verfügung steht. „Ein Edelstein reinster Schönheit ist die Tätigkeit, die entwickelt wird zur Aufrechterhaltung geistlicher und brüderlicher Beziehungen mit den Jungmännern, die gegenwärtig an verschiedenen Fronten unter den Waffen stehen."

Die „Junge Kirche" der Waldenser bemüht sich um die noch nicht angeschlossenen Gruppen: „Ihnen bietet sie ihre brüderliche Hand an." Sie sieht auch auf die isolierten Jungen und kleinsten, unversorgten Grüpplein der Diaspora: „Wir grüßen diese kleinen Gruppen isolierter Brüder und wünschen sehr, daß sich ihrer auch die Gemeinde annehme und sie mit diesem Bund (der F. U. V.), der auch an sie denken und auch ihnen aus Liebe zu Jesus dienen will, vereinige." Und schließlich pflegt die F. U. V., auf dem Grund der Evangelischen Jugend-Allianz (Alleanza Giovanile Evangelica: A. G. E.), „liebevolle und häufige Beziehungen mit der Jugend der anderen reformierten Kirchen Italiens". Die A. G. E. ermöglicht es den einzelnen Demoninationen, „ihre Zeugnisse zu koordinieren", und sie ist „ein bedeutender Schritt nach vorwärts auf dem Weg zu ihrer Vereinigung".

Niederlande.

Besinnung. Der tiefgreifende Wandel der Zeit hat im kirchlichen Leben mancherlei neue Kräfte geweckt, erstarrte Fronten in Bewegung gebracht, die Einsicht in die Notwendigkeit kirchlicher Erneuerung vertieft und den Willen zu einem vertieften Ringen um den rechten Aufbau der Kirche gestärkt. Gewiß gibt es noch viel Konservativismus. „Viele hängen im Sturm der Weltereignisse unerschüttert an ihren alten Begriffen und begnügen sich mit der Rolle wohlwollender Zuschauer", meint ein niederländischer Beurteiler der Lage. Wie ernst aber das Ringen um die Gestaltung des kirchlichen Lebens genommen wird, zeigen die Darlegungen von Dr. Miskotte in seiner Schrift „Das biblische ABC". Miskotte kann auf eine vertiefte Bibelarbeit bei den verschiedensten christlichen Gruppen — Orthodoxen und Freisinnigen, Protestanten und Katholiken — hinweisen, wie sie seit mehr als einem Jahrhundert nicht mehr vorhanden war. „Wir sehen im dunklen Winter Menschen aus kirchlichen Häusern und von unkirchlicher Herkunft sich versammeln um das Licht und den Schatten, die von diesem geöffneten Buch ausgehen. Zahlreiche Bibelkreise bilden sich in den großen Städten. Und das sind keine erbaulichen Kränzchen und keine Disputiervereine; weithin wollen sie auch keine Studienkreise sein. Was sie sind und um was es geht in dem Bedürfnis der Teilnehmer, das ist gar nicht so einfach zu sagen, weil das mit dem Geheimnis der Kirche selber zusammenhängt. Und das Geheimnis der Kirche von dem sie lebt, ist dies: D a s W o r t g e s c h i e h t."

Miskotte versucht, das fast zum Schlagwort gewordene Gerede von der „Schuld der Kirche" zu vertiefen und zum Kern der Frage durchzustoßen. „Es ist soviel die Rede gewesen von der Schuld der Kirche. Sie wird breit ausgemalt. Vernachlässigung ihres Auftrages, Gleichgültigkeit der sozialen Not gegenüber, Verbürgerlichung, tiefer Mangel an Gemeinschaftssinn, Selbstgenügsamkeit. Vogelstraußpolitik gegenüber den realen Mächten, die die Welt und das Menschenleben beherrschen, Blindheit für die Götter der Zeit, die „uns nicht besitzen werden" und die uns bereits besaßen mit Haut und Haar — aber die eigentliche Schuld und die eigentliche Not liegt darin, daß die Kirche ihre eigene Autorität nicht mehr erkannte und darum auch in der Welt keine Autorität mehr aufrichten konnte. Denn die Gewalt Gottes zu begrenzen, den Einfluß Christi zu regeln, das Werk des Geistes auf das „innere Leben' zu beschränken, das ist eine beliebte und vor-

sichtige Form der Leugnung und eine sehr wirksame Unterhöhlung der Wahrheit, mit der die Kirche steht und fällt. Wenn nun ein erstes Raunen von neuem Leben sich zeigt, wenn nun Neues entsteht und ein heilsames Zähneknirschen vor Kummer über die verspielten Möglichkeiten, wenn ein Fragen sich erhebt, ob das Gericht noch abgewendet werden wird, wenn die ersten Lebenszeichen durch alle Richtungen hindurch die Menschen zusammenführen, die sich vorher nacheinander nicht umsahen, wenn die Gleichgültigkeit durchstochen wird mit den Dolchstößen eines neuen Sinnes, dann kommt das allein aus dem Ahnen der Gegenwart der Wahrheit. ‚Mitten unter euch steht der, den ihr nicht kennt'. "

Begegnungen. Die Kirchengeschichte der Niederlande führte bis in die jüngste Zeit hinein zu einer ständig zunehmenden Aufspaltung in Kirchen und Gruppen. Nach einer neueren Statistik gibt es in den Niederlanden 65 bei den Behörden gemeldete Kirchen. Davon haben nur drei über eine halbe Million Anhänger. Die drei nächstfolgenden Kirchen zählen zwischen 50—100 000 Mitglieder, drei weitere haben zwischen 15—50 000, andere sechs zwischen 5—15 000 Anhänger. Im einzelnen haben diese 15 Kirchen folgende Mitgliederzahlen: römisch-katholische Kirche 2 890 000, niederländische reformierte Kirche 2 732 000, reformierte (Gereformeerde) Kirche 638 000, evangelisch-lutherische Kirche 78 000, Mennoniten (Doopsgezinde) 62 000, christliche reformierte Kirche 50 000, reformierte Gemeinden 42 000, apostolische Gemeinden im wiederhergestellten Verband 30 000, Brüderschaft der Remonstranten 30 000, wiederhergestellte lutherische Gemeinden 12 000, alte reformierte Gemeinden 12 000, altkatholische Kirche 10 000, Freie evangelische Gemeinden 8000, Baptistengemeinden 8000, reformierte Kirche im wiederhergestellten Verband 6000. Angesichts dieser Zerrissenheit sind die immer zahlreicher werdenden erfolgreichen Bemühungen um Annäherung und gemeinsame Arbeit der verschiedenen Richtungen von größter Bedeutung für die Kirche. Die Bereitwilligkeit, von den orthodoxen Gemeinden abgespaltene freisinnige Gruppen in den Gemeindeverband wieder aufzunehmen, und ihnen einen Prediger ihrer Richtung zu bewilligen, nimmt zu, Gemeinden mit freisinniger Mehrheit zeigen die gleiche Bereitschaft. Es erhebt sich die Frage, ob dieser aus der Not geborene modus vivendi zu einer wirklichen inneren Begegnung der Richtungen und zu einem vertieften Glaubensringen führen wird. Schon, daß man sich nicht länger den Rücken zukehrt, sondern einander ins Antlitz sieht, ist ein Fortschritt.

Norwegen.

Neuordnung. Im Zusammenhang mit den kirchlichen Veränderungen in Norwegen wurden drei neue Bistümer errichtet. Das weitausgedehnte nordnorwegische Bistum Hålogaland wurde geteilt. Der bisherige Bischofssitz Tromsø wird Sitz des Bistums Trondenes, während das neue Bistum Hålogaland den Bezirk Nordland mit dem Sitz in Bodø umfaßt. An Stelle des bisherigen Bistums Oslo wurden drei Bistümer errichtet. Zum Bischof des neu errichteten Bistums Oslo wurde Pfarrer Frøyland ernannt, Pfarrer Daae Zwilgmeyer wurde Bischof von Skien, einem der neu umschriebenen Bezirke des ehemaligen Bistums Oslo. Die neu ernannten Bischöfe wurden am 28. Juni in einer gemeinsamen Feier in Oslo in ihr Amt eingeführt.

Missionsjubiläum. Die Norwegische Missionsgesellschaft, die älteste der 14 norwegischen Missionsvereinigungen, beging im April dieses Jahres den 100. Gedächtnistag ihrer Gründung. „Det Norske Missionsselskap" ist eine Frucht der Erweckungsbewegung zu Beginn des vorigen Jahrhunderts, die erste freiwillige christliche Organisation des Landes. Die Missionsvereinigungen haben für das christliche Leben Norwegens hohe Bedeutung, auch

rein zahlenmäßig stehen sie an der Spitze der christlichen Organisationen, man schätzt die Zahl der örtlichen Missionsvereine auf 14—15 000. Die norwegischen Missionsgesellschaften zählen in den verschiedenen Missionsgebieten rund 200 000 Christen in 2000 organisierten Gemeinden, jährlich werden 1200 Taufen gezählt. 700 Schulen mit 30 000 Schülern werden unterhalten. Die ältesten Missionsgebiete sind in Südafrika, Natal und Zululand. Die bedeutendsten Resultate wurden auf Madagaskar erreicht.

Portugal.

Aliança Evangélica Portuguesa. Die evangelische Bewegung Portugals ist in der Aliança Evangélica Portuguesa (A. E. P.) als einer kirchlichen und zwischenkirchlichen Gesellschaft organisiert. Ihre Statuten erhielten im Februar 1935 die staatliche Genehmigung. Bis zu diesem Zeitpunkt führte die A. E. P. schon seit 40 Jahren eine mehr private Existenz. Mit der evangelischen Weltallianz stand sie stets in Verbindung. Zunächst beschränkte sich ihre Aufgabe darauf, nach dem Programm der Evangelischen Weltallianz alljährlich in den ersten Wochen des Jahres zum gemeinsamen Gebet aller Christen aufzufordern. Man lebte damals unter einem toleranten Regime, ohne gesetzliche Anerkennung, dank dem liberalen Geist von Don Carlos und seinen Regierungen. Die Verfassung (Carta Constitutional) von 1826 erkannte zwar neben der Staatsreligion andere Religionsgemeinschaften nur für Ausländer an, verbot aber anderseits die Religionsverfolgungen. Während eines Aufenthalts des Königs in London 1901 zeigten sich in Lissabon unter der Regentschaft der Königin D. Amelia de Orléans die ersten Anzeichen einer Unterdrückung der Protestanten. Dieses Ereignis führte die Pastoren dazu, sich enger zusammenzuschließen und gemeinsam gegen dies illegale Vorhaben vorzugehen. Langsam bildete sich eine kirchliche Leitung. Der erste Präsident der A. E. P. war Rev. Joaquim dos Santos Figueiredo, Wahlbischof der bischöflich lusitanischen Kirche. Sein Nachfolger ist der gegenwärtige Leiter, Pastor Eduardo Moreira. Als Vertreterin der Interessen der evangelischen Christenheit hat die Allianz die ganze Verantwortung auch gegenüber dem portugiesischen Staat übernommen. Nachdem die offizielle Anerkennung erlangt war, besuchte der Leiter der Allianz, der Verfasser dieser Zeilen, verschiedentlich den Staatspräsidenten, General Carmona. Der Staatspräsident nahm die Widmung einer Bibel und eines Exemplars der Sammlung kirchlicher Gesetze entgegen. Die Gesetzessammlung enthält Gesetze und Anordnungen über das kirchliche Leben, das kirchliche Schulwesen, den Religionsunterricht und die christliche Erziehung, die Seelsorge in Krankenhäusern und Gefängnissen usw. Ueber hundert Pastoren und Gehilfen, die aus allen nicht römisch-katholischen Glaubensgruppen des Landes stammen, sind in die Allianz eingetreten mit Ausnahme der „Assembleias de Deus" (Pfingstbewegung), der Adventisten vom siebten Tage (Sabbatbewegung) und der Gruppen des Bundes der Internationalen Bibelforscher (Russel-Bewegung), welche sich an einigen Orten entwickeln. Die Episkopalkirche, die presbyterianische, die Kongregationalisten und die Baptistischen Kirchen, sowie der Brüderversammlungen (Frères et Dissidents) leben in guter Eintracht mit Predigeraustausch, gemeinsamer Evangelisationsarbeit, häufigen brüderlichen Versammlungen usw. Die zwei wichtigsten Merkmale der portugiesischen evangelischen Bewegung, zu der sich die oben genannten Kirchen zusammengeschlossen haben, sind die brüderliche Gemeinschaft und gemeinsame Lehrgrundlage. In Portugal gibt es keine Versuche zu einem Halbrationalismus, und wer den Glauben verliert, verliert ihn auf immer.

Die private Zählung der zusammengeschlossenen Kirchen schreibt diesen nicht mehr als 5000 Kommunikanten zu. Im Jahre 1940 wurde eine

offizielle Zählung vorgenommen und man hat in einigen Kreisen gesagt, daß die Zahl der „Protestanten" viel größer sei. Scheinbar haben viele, die sich als Christen betrachten wollen, aber nicht als römische, diese Bezeichnung gewählt, da die amtliche Statistik nur die Bezeichnung römisch-katholisch oder protestantisch vorsah. Das offizielle Ergebnis der Statistik ist noch nicht veröffentlicht worden.

Bereits vor Beginn der jetzigen europäischen Krise hatte die evangelische Bewegung mit großen finanziellen Schwierigkeiten zu kämpfen. Heute ist die Armut noch größer geworden. Ein seit dem Jahre 1870 bestehender evangelischer Verlag mußte geschlossen werden. Er hat bis zu seiner Schließung theologische Lehrbücher, Erbauungsliteratur, evangelische Traktate, Flugschriften und Liederbücher herausgegeben. So bleiben jetzt nur noch die sehr teuren brasilianischen Veröffentlichungen. Da es keine Ausdehnungsmöglichkeiten mittels des Schrifttums gibt, ist man dabei, die Freude an der Chormusik zu entwickeln. Es gibt drei oder vier erfolgreiche Versuche in den beiden Großstädten Lissabon und Oporto. In der Hauptstadt haben wir einen Kirchenmusikkomponisten, der in der Fachwelt hohes Ansehen genießt. Es ist üblich, den Wert eines Kreises nach seinen künstlerischen Eigentümlichkeiten oder denjenigen des Geistes zu schätzen. Hierzu muß ich sagen, daß uns bedeutende Redner und Schriftsteller fehlen. Sowohl in dieser als in der vorigen Generation sind unsere besten Köpfe nach Brasilien ausgewandert. Wir haben nicht viel mehr als einige angängige Zeichner und Maler, die aber nicht das passende Milieu zu ihrer Entwicklung finden.

In der vorigen Generation bekannten sich eine Anzahl römischer Pfarrer zum Evangelium. Dieser Zufluß hörte auf. Die Schwierigkeiten, die vorgekommen sind, sind lokale Angelegenheiten und von wenig Einfluß. Die zentrale Macht zeigt den Wunsch, eine Religionsfrage zu vermeiden. Fast immer ist die Vermittlung der Allianz erfolgreich gewesen. Die Verfassung erklärt das Gewissen für „frei und unverletzlich", doch hat die „Emenda Maria Guardiola", die von der Assembleia Nacional angenommen wurde, die nichtkatholischen Eltern, die Kinder in der Schule haben, in Schwierigkeiten gebracht, die nur theoretisch überwunden wurden.

Ich schließe mit einer Bemerkung über die Aktion der Allianz (in Verbindung mit einer Missionsliga) auf dem Gebiete der Missionen in Portugiesisch-Afrika. Größere Schwierigkeiten traten auf, seit das erste „Estatuto Missionario" (Joao Belo 1928) erlassen wurde. Neuerdings wurde ein Konkordat und ein vorläufiger Missionsvertrag mit dem päpstlichen Stuhl unterzeichnet, dem ein zweites Missionsstatut folgte. Trotzdem blüht immer noch die geistliche Arbeit vieler ausländischer Missionen in Angola und Mocambique. Die Allianz bemüht sich weiterhin, die hunderttausend evangelischen Eingeborenen dieser zwei großen Kolonien zu betreuen.

Eduardo Moreira.

Schweden.

Missionsarbeit. Die schwedische „Gesellschaft für die Ausbreitung des Evangeliums in Rußland" hielt in Stockholm ihre 30. Jahrestagung. Infolge des Kampfes gegen Sowjetrußland hielt man die Arbeitsmöglichkeiten der Gesellschaft für weit aussichtsreicher als in den letzten Jahren. Man unterstützt vor allem die Arbeit in Finnland, aber auch verwandte Organisationen in anderen Ländern. In den Lagern der kriegsgefangenen Russen wird intensive Arbeit geleistet. Von finnischer Seite wurde es als dringend notwendig bezeichnet, daß der Protestantismus sich auf die Missionsarbeit in Rußland sobald als möglich vorbereitet. Es wäre wünschenswert, wenn eine große gemeinsame Missionsgesellschaft gebildet würde an Stelle der kleineren isoliert arbeitenden Gesellschaften. Angesichts der langjährigen wissenschaftlichen und praktischen Vorbereitungen und der zentral ge-

leiteten römisch-katholischen Aktion für Rußland erhalten diese Fragen eine schwerwiegende Bedeutung.

Schweiz.

Evangelisch-kirchliches Glaubensbekenntnis. Als Besonderheit der deutsch-schweizerischen Reformierten Kirchen wurde auf der Weltkirchenkonferenz von Lausanne hervorgehoben, daß sie seit dem Ende der unerfreulichen Richtungskämpfe in den siebziger Jahren des vorigen Jahrhunderts „keine offiziellen Formulierungen des Evangeliums mehr haben". Man war der Ueberzeugung, daß das Evangelium wirken könne, wenn es auch nicht von einer Bekenntnisformel begleitet sei. Es wurde sogar die Meinung vertreten, Bekenntnisfreiheit bedeute recht eigentlich freieste Bahn für das Wort Gottes. Es gab freilich immer Kreise in der Kirche, die die Bekenntnislosigkeit als einen Schaden betrachteten. Der „Schweizerische Evangelisch-kirchliche Verein", die Sammelorganisation der sogenannten „Positiven" in der Landeskirche, hat nun kürzlich ein kleines Bändchen herausgegeben „Evangelisch-kirchliches Glaubensbekenntnis", das nach schriftlicher und mündlicher Erörterung „mit führenden Theologen und anderen Gemeindegliedern" von den Abgeordneten des Vereins am 29. September 1941 in Basel einstimmig angenommen wurde. Dieses Glaubensbekenntnis will nach dem Vorwort sein eine „Vorarbeit auf den Tag, wo sich unsere Kirchen im Sturm und der Bedrängnis der Gegenwart vor die nicht mehr zu umgehende Notwendigkeit gestellt sehen, selber in einem ausgeführten Bekenntnis zu sagen, was die Stimme des Wortes Gottes uns glauben heißt im Gegensatz zu dem, was nur verwirrende Stimmen der Zeit sind". Das Glaubensbekenntnis umfaßt 12 Sätze, denen jeweils als Begleittext folgen eine Verdeutlichung des bekennenden Satzes, ihn rechtfertigende Bibelstellen sowie Angaben darüber, was durch die Aufstellung des einzelnen Satzes abgelehnt wird. „Wir verwerfen", heißt es zur Einleitung dieser Angaben. Vorangestellt ist der Zentralsatz von Christus, der allein unser Heil ist. Ihm folgen die Aussagen, daß uns dieses Heil nur durch den Glauben, nicht aus Werken zukommt, von der Heiligen Schrift als dem Worte Gottes, dessen Inhalt Christus ist, von dem dreieinigen Gott, von Gott, dem Schöpfer und Erhalter der Welt, dem Herrn der Geschichte, vom heiligen Geist, von der einen heiligen christlichen Kirche als dem Leibe Christi, von der evangelisch-reformierten Kirche, mit andern Reformationskirchen auf Gottes Wort allein gegründet und an ihm immer neu zu reformieren, vom allgemeinen Priestertum, vom Herrschaftsanspruch Jesu Christi auch über Staat, Gesellschaft und Wirtschaft, vom Reich Gottes als Ziel und Ende der Wege Gottes mit der Menschheit, von der Auferstehung und dem ewigen Leben. Einen Einblick in die Diskussion, die dieser Versuch eines neuen Glaubensbekenntnisses hervorgerufen hat, mögen die folgenden Zitate geben:

Professor Ludwig Köhler schließt eine längere Besprechung mit den Sätzen: „Aber, gesetzt, dieses Bekenntnis oder ein ähnliches fände Anerkennung und würde amtliche Urkunde unserer reformierten Kirche. Was dann? Was würden wir tun, die sich ihm niemals beugen können, weil unser evangelischer Glaube, genährt an der Heiligen Schrift, uns das verwehrt? Was dann? Luther, vom Kaiser geächtet, vom Papst gebannt, hat gewußt, daß er allein die wahre Kirche sei. Darum hat er die ganze Welt bewegt. Aus Liebe zur Kirche ist es mir nicht erlaubt, meine Stimme nicht zu erheben. Aber wenn es zu dem käme, daß die anderen meinen, diesen Weg solch eines Bekenntnisses gehen zu müssen, auch für uns ganz Kleine und Unwürdige bleibt dann der Weg und die Haltung Luthers. Das Bekenntnis der Kirche Christi zu ihrem Herrn geschieht nicht mehr mit theologischen Formeln."

Einer der Väter des Bekenntnisses, Pfarrer Großmann vom Fraumünster in Zürich, sagt dazu in einer Antwort: „Die Frage ‚Wie sagen wir die Wahrheit in Liebe', hat uns ständig bewegt. Innerhalb der gemeinsamen Ausrichtung auf die biblische Offenbarung hin haben wir bewußt (der Rezensent nennt dies ‚untere Höhe theologischer Formulierung') für die theologische Diskussion in Einzelfragen Raum gelassen. Kein

Keilbekenntnis wollten wir schaffen, sondern ein Sammelbekenntnis, im Sinn jenes Bibelwortes: ‚Alles ist euer, es sei Paulus oder Apollos oder Kephas . . . .; ihr aber seid Christi, Christus aber ist Gottes". Wir wollten nicht Kanonenschüsse abfeuern, sondern ein Leuchtfeuer anzünden, das im Dunkel den Weg weise. Man redet heute übergenug davon, daß die Theologen nicht einig seien. Wir wollten in einem gemeinsamen Bekennen sagen, daß wir im Zentralen einig sind. Wir werden uns hüten, durch einen ungeistigen Zwang die Kirche zu zerreißen. Wenn nicht etwas von geistlichem Zwang der Wahrheit von diesem Bekenntnis ausgeht, so mag es verschwinden. Warum aber die Furcht, ‚dieses oder ein ähnliches Bekenntnis fände Anerkennung und würde amtliche Urkunde unserer reformierten Kirche'? Wollen wir aus der Not, nicht gemeinsam bekennen zu können, eine Tugend machen? Wollen wir nicht vielmehr bitten darum, daß es uns durch den Heiligen Geist geschenkt werde, aus dem Hören des Wortes Gottes heraus auch wieder als Kirche gemeinsam bekennen zu können? Jeden Schritt dahin begrüßen wir."

Probegesangbuch. Seit einem Jahr liegt an Stelle der beiden bisher in den protestantischen Kirchen der deutschen Schweiz gebrauchten Gesangbücher ein Entwurf für ein neues einheitliches Gesangbuch vor, der eine lebhafte Diskussion hervorgerufen hat. Die bisher gebrauchten Gesangbücher sind etwa 50 Jahre alt. Der neue Entwurf hat ihnen gegenüber ziemlich einschneidende Aenderungen gebracht. Er stellt vor allem das Jahrhundert der Reformation in den Vordergrund, drängt den Pietismus zurück und läßt auch die neueste Zeit nur wenig zu Worte kommen. Gegner des Entwurfes machen ihm gerade dieses zum Vorwurf, während seine Befürworter darauf hinweisen, daß „die Botschaft der Kirche zu keiner Zeit so klar und deutlich ausgerichtet wurde wie damals", d. h. im 16. und 17. Jahrhundert. Auch der Rückgriff auf die alten Singweisen findet manche Kritik. Die Väter des Entwurfes glauben, den Gemeinden die Mühe zumuten zu können, die neuen Weisen zu erlernen. Diese Mühe, den Kirchengesang aus der bisherigen Ausgeglichenheit herauszureißen, werde sich unbedingt lohnen. Bis zum Frühjahr des nächsten Jahres besteht noch die Gelegenheit, an die kantonalen Kirchenbehörden Aenderungsvorschläge kommen zu lassen. Auf Grund dieser wird dann der Schweizerische Kirchenbund die Frage der Einführung oder Abänderung des Entwurfes prüfen.

Ungarn.

Jugendkundgebung. Der erste gemeinsame Gottesdienst der protestantischen Leventejugend fand am 17. Mai in Budapest auf dem Heldenplatz statt. Der Reformierte Bischof D. Dr. László Ravász predigte über Phil. 3, 14: In der Stunde, da hier 10 000 protestantische Leventejünglinge auf dem Heldenplatz vor Gottes Angesicht stehen, spreche ich von dem großen ungarischen Kampf zu euch, in den uns Gottes vorgefaßter Entschluß, sowohl als Nation, als auch als Einzelne, hineingestellt hat. Die Jugend der ganzen Welt nimmt an diesem Kampf teil: sie will den morgigen Tag, das Leben, mit einem Wort: die Zukunft der Menschheit gewinnen. An dem Entscheidungskampfe nehmen aber nur ausgesuchte Truppen teil. Gott hat auch Dich zum größten Kampf der Weltgeschichte auserwählt: Er hat zu diesem Kampf jedermann auserwählt, einen jeden ungarischen Jüngling, der verständig genug ist, einzusehen, worum es geht, mutig genug, den Kampf zu wagen, und heldenmütig genug, das Leben aufs Spiel zu setzen! Von Dir ist die Rede, ungarischer Leventejüngling! . . . . Die Kampfbahn ist gerade euer Zeitalter. Wir schlagen jetzt die größte Schlacht unseres tausendjährigen Existenzkampfes, an Euch entscheidet es sich, ob hier auf diesem Boden Ungarn leben können, leben müssen. Auch diese Frage ist größer, als der Krieg, der jetzt im Gange ist, denn, wie sie auch entschieden wird, schon der nächste Tag wird sie wieder vor uns aufwerfen. Was wir auch tun, eine große Sünde wird uns immer belasten: die, daß wir existieren; dem aber können wir nur abhelfen, wenn wir uns nie

fürchten, für das große Wagnis des Lebens zu sterben. Von persönlichem Gesichtspunkte aus gesehen ist die Kampfbahn dein Beruf, dein Familienleben, dein innerer Mensch, also dein eigenes Herz, — dein Schicksal. Wichtiger, als die Kampfbahn, ist der Kampf selbst, dessen Preis das Leben in Christus, ein neues, geistiges Ungarn ist.

Bibelgesellschaft. In Budapest wurde eine Ungarische Bibelgesellschaft gegründet. Die Gründungsversammlung wurde in der reformierten Kirche abgehalten. Staatssekretär Dr. Ferenc Benkö teilte die offizielle Genehmigung der Bibelgesellschaft durch den Innenminister mit. Der protestantische Feldbischof Soltesz wurde zum vorläufigen Vorsitzenden der Gesellschaft ernannt. — Auch in Ungarn ist die Uebertragung der Bibel in die Sprache der Nation und die Gestaltung derselben zu einem Volksbuch ein Verdienst der Reformation. Bis 1911 sind in Ungarn 72 Uebersetzungen der ganzen Bibel, 49 Uebersetzungen des Neuen Testamentes, 5 des Alten Testamentes erschienen. Zehn dieser Ausgaben sind römisch-katholisch, alle übrigen stammen von protestantischer Seite. Von 1541—1871 erlebte die ungarische protestantische Bibel 78 Auflagen, die römisch-katholischen Uebersetzungen nur acht Auflagen. Die Britische und Ausländische Bibelgesellschaft, in deren Händen die Bibelverbreitung in Ungarn bisher lag, verbreitete im Beginn ihrer Wirksamkeit von 1830 an die Uebersetzung Kaspar Károlyis im wesentlichen in der altertümlichen Sprache dieser Uebersetzung. Károlyi, reformierter Senior in Gönc (Oberungarn), veröffentlichte 1590 die erste vollständige ungarische Bibel. Ihr gingen voraus einzelne z. T. bis ins Mittelalter zurückgehende Teilübersetzungen biblischer Bücher. 1541 wurde das Neue Testament zum ersten Male in ungarischer Sprache gedruckt. Die Uebersetzung, die von dem Schüler Melanchthons Johann Erdösi (Sylvester) stammte, hat keine größere Bedeutung erlangt. Im 18. Jahrhundert erschienen verschiedene Nebenübersetzungen des Neuen Testamentes von evangelischer Seite, die aber die Károlyi-Bibel nicht ersetzten, obgleich schon im 17. Jahrhundert der Wunsch nach einer Revision der Uebersetzung laut wurde. 1878 wurde ein revidiertes Probetestament veröffentlicht. 1908 erschien der neu bearbeitete Text des Alten und des Neuen Testamentes. Diesen Text verbreitete die britische Bibelgesellschaft seitdem. Er fand aber weder bei den Freunden der alten Károlyi-Bibel noch bei den Förderern eines modernen Ansprüchen genügenden Bibeltextes Anerkennung. Einerseits behielt der revidierte Text stark veraltete sprachliche Formen bei, andererseits war es nicht gelungen, die herbe kraftvolle Ausdrucksweise des alten Textes weiterzuführen. Neben sprachlicher Modernisierung verlangte man immer nachdrücklicher von einer zeitgemäßen Bibelübersetzung die Berücksichtigung der Ergebnisse der neueren textkritischen und exegetischen Arbeiten. Von 1917 bis 1928 erschienen verschiedene Uebersetzungen des Neuen Testamentes oder einzelner Teile. Sie verfolgten alle das gleiche Ziel, einen zeitgemäßen und getreuen ungarischen Bibeltext zu geben entweder philologisch wortgetreu (A. Czeglédy) oder in einer fließenden modernen Sprache, z. T. unter Zuhilfenahme freier Umschreibungen (Andr. Maszny ik und L. Farkas) oder in Anlehnung an den alten geläufigen Text (Raffay). Alle diese neuen Versuche haben Kraft und Schönheit der alten Károlyi-Bibel nur stärker herausgestellt. Wenn ihr auch nicht die Bedeutung wie der Luther-Bibel für das deutsche Sprachgebiet zukommt, so hat sie doch für den ungarischen Protestantismus, für die Gestaltung der ungarischen Sprache und Literatur wie für das ungarische Denken eine überragende Bedeutung. 1936 wurde der evangelische Bischof Raffay und der reformierte Pfarrer Alexander Czeglédy mit einer zeitgemäßen Ueberarbeitung der Károlyi-Bibel beauftragt. 1938 erschien auf Grund ihrer Arbeit eine Probebibel, die mancherlei Vorzüge hat. Sie ist auf den kirchlichen Gebrauch abgestimmt, die fremdartige Altertümlichkeit der Károlyi-Uebersetzung ist zugunsten einer

modernen Sprachform ganz aufgegeben, in exegetisch-philologischer Hinsicht erfüllt sie — abgesehen von einzelnen geäußerten Wünschen — die berechtigten Anforderungen. Die Verhandlungen über die Revision des ungarischen Bibeltextes sind noch im Fluß. Es ist zu erwarten, daß die Gründung einer eigenen ungarischen Bibelgesellschaft ihnen neuen Auftrieb gibt. Mit Recht weist Prof. Lic. Dr. Karl Karner, Sopron, darauf hin, daß die Forderung einer Erneuerung des Bibeltextes aufs engste mit der inneren kirchlichen Erneuerung zusammenhängt: „Die verhältnismäßig große Anzahl der Neuübersetzungen ist selbst ein Zeichen dieser Erneuerung, ... wir hoffen auch, daß die neue Bearbeitung des Bibeltextes auch ihrerseits die innere Erneuerung der Kirche vertieft und ihr hilft, den im Worte Gottes gegebenen Schatz immer treuer zu hüten und weiterzugeben."

Romfreier Katholizismus

Altkatholizismus.

Deutschland. Auf einer Firmungsreise nach Oberschlesien, die Bischof Kreuzer im Juni unternahm, besuchte er zum ersten Male wieder seit ihrer Eingliederung ins Reich die alt-katholische Gemeinde Kattowitz. Die schon im November 1874 als Parochie anerkannte Gemeinde hatte unter der polnischen Herrschaft ein schweres Schicksal erduldet; nach jahrelangen Schikanen wurde schließlich die Parochie durch einen Willkürakt des Wojwoden als erloschen erklärt und ihre aus eigenen Mitteln 1898 erbaute Kirche einer romkatholischen Pfarrgemeinde überantwortet. Die Gemeinde hatte trotzdem nie aufgehört zu bestehen und ist jetzt in einem Saale der evangelischen Gemeinde zu Gast; für den Firmungsgottesdienst hatte die evangelische Gemeinde in dankbarst empfundenem Entgegenkommen die Pfarrkirche angeboten und zur Verfügung gestellt. Die Alt-Katholiken bemühen sich jetzt um die Rückgabe ihres Eigentums. In einer Drahtung an den Führer sprach der Bischof dem Befreier Ostoberschlesiens den Dank und die Segenswünsche der Pfarrgemeinde aus „in dem festen Vertrauen, daß ihr auch ihre von den Polen geraubte Kirche nicht vorenthalten bleiben wird".

Der bisherige Professor am Bischöflichen Seminar und beauftragte Dozent an der Universität Bonn Dr. Rudolf Keußen wurde mit Wirkung vom 1. April zum ordentlichen Professor in der philosophischen Fakultät der Universität ernannt, sein Lehrauftrag für die Heranbildung alt-katholischer Theologen bestätigt und als Lehrgebiet ihm Religionsphilosophie und Religionspsychologie, allgemeine und christliche Ethik sowie Geschichte der Philosophie mit besonderer Berücksichtigung der religiösen Probleme zugewiesen.

Bistum Wien. Bischof Robert Tüchler ist aus Gesundheitsrücksichten von seinem Amt zurückgetreten. Zum Bistumsverweser bestellte der Synodalrat den bisherigen Generalvikar Stefan v. Török.

Römischer Katholizismus

Vatikanische Nachrichten.

Papstjubiläum. Die Erinnerung an die Bischofsweihe des Papstes vor 25 Jahren wurde vom gesamten Katholizismus festlich begangen. In Rom selber trug die Feier auf Wunsch des Papstes den Charakter eines Festes des Bischofs der Stadt Rom, das er mit seiner Herde beging. Dementsprechend trat das offizielle Gepräge zugunsten des volkstümlichen etwas zurück. Der Papst hielt ein feierliches Pontifikalamt in der Peterskirche,

dem die in Rom anwesenden Kardinäle, das diplomatische Korps, der Gouverneur von Rom und an 50 000 Menschen beiwohnten. Der Papst predigte während des Gottesdienstes. Zum Schluß seiner Predigt richtete er die Bitte an den allmächtigen Gott, die Menschen zu erleuchten, daß sie sich des besonderen Ernstes der Stunde und der schweren Verantwortung gegenüber der Zeit bewußt würden, da eine alte Welt in Schmerz und Gram untergehe und eine neue geboren werde. Nach dem Gottesdienst erteilte der Papst von der äußeren Loggia von St. Peter aus urbi et orbi den Segen. Am Vorabend des Himmelfahrtstages, an dem die Jubiläumsfeiern stattfanden, hielt der Papst über den Rundfunk eine Ansprache an die Katholiken der Welt.

Der Papst sprach von der getrosten Zuversicht, die er im Gebet am Grabe des hl. Petrus gewonnen habe, daß die Kirche wie in den Zeiten des Urchristentums in allem Wandel der Zeit ewige Frische bewahren werde und in unerschütterlicher Siegeszuversicht ihre Aufgaben erfüllen könne. Diese Zuversicht stütze sich auf einen tiefen Glauben, komme aus einer ernsten und unbegrenzten Bereitschaft zum Opfer und Leiden, werde gestärkt durch die lebendige eucharistische Frömmigkeit, die zu einer tiefen Innerlichkeit führe und zugleich das soziale Verantwortungsgefühl steigere. Als vierten Grund für seine optimistische Sicht der Zukunft trotz allen Dunkels der Gegenwart behandelte der Papst die Einheit des Geistes und der Hierarchie, die immer unverbrüchlicher werde. Dabei geht der Papst wieder aus von einem Lobpreis der Urchristenheit, die die unzertrennliche Einigkeit zwischen Hierarchie und Gläubigen bewahrt habe, um dann fortzufahren: „Heute, wo die Trennung so vieler Brüder vom Stuhle des Petrus zu so tragischen Konsequenzen geführt hat zum Schaden der ganzen Christenheit und zu starker Behinderung ihrer Tätigkeit in der ganzen Welt, wo die lebendige Einheit zwischen Hirten und Herde in der katholischen Welt immer deutlicher ihre wohltätige Wirkung zeigt und beweist — erhebt sich mit um so größerer Inbrunst in den Herzen der Christusgläubigen das Gebet zum Himmel: ut unum sint! Diesem Gebet gesellt sich das vieler anderer bei, die zwar selbst außerhalb der sichtbaren Kirche leben, aber doch in einer von Christus abgewandten Welt eine Gefahr für die Existenz des Christentums ahnen. Wo könnte sich dieses Gebet um Einheit aller Gläubigen mit innigerer Liebe erheben . . ., als von dem heiligen Hügel, zu dem sich die ganze katholische Welt in dieser Stunde richtet (ad Petri cathedram atque ad Ecclesiam principalem, unde unitas sacerdotalis exorta est), von jenem Felsen der Wahrheit und des Heils, dessen hohe und weite Wunder keiner tiefer erfaßt und beredter beschrieben hat als Leo der Große, der Papst und Kirchenlehrer, mit den denkwürdigen Worten: Beatus Petrus, Princeps, Apostolici ordinis, ad arcem Romani destinatur imperii, ut lux veritatis, quae in omnium revelabatur salutem, efficacius se ab ipso capite per totum mundi corpus effunderet."

Im weiteren Verlauf der Rede machte der Papst Mitteilungen über die Ergebnisse der Ausgrabungen, die in den letzten Jahren in den sogenannten Vatikanischen Grotten unter der Peterskirche gemacht worden sind. Abschließend fand er schöne Worte über die Bedeutung des Familienlebens und gab dem Wunsch nach einem baldigen Frieden Ausdruck.

Der Katholizismus in den verschiedenen Ländern der Welt nahm besonderen Anteil an dem Festtag des Papstes. Er wurde als „dies papalis" begangen mit dem Ziel, der Verbundenheit mit dem päpstlichen Stuhl Ausdruck zu verleihen und sie zu vertiefen. Mancherlei öffentliche und kirchliche Veranstaltungen fanden statt, die katholische Presse brachte Gedenkartikel, manche Zeitschriften stellten sogar ein ganzes Heft unter den Papstgedanken. So „Razon y Fe", die in Madrid erscheinende spanisch-amerikanische Kulturzeitschrift. Die Bischöfe wiesen in besonderen Hirtenbriefen auf die Bedeutung des Tages hin, der deutsche Episkopat veröffentlichte ein gemeinsames Wort an die Katholiken, das die Persönlichkeit des Papstes, seine Verbundenheit mit Deutschland, seine seelsorgerliche Arbeit und seine Friedensbemühungen unterstreicht und auffordert zu einer „begeisterten Verehrung", einer „Anhänglichkeit ohne Grenzen und Einschränkungen". Von vielen Seiten aus aller Welt, besonders vom Episkopat, gingen dem Papst Treuekundgebungen zu, das diplomatische Korps und zahlreiche Staatsoberhäupter brachten Glückwünsche dar.

Statistik. Nach dem Annuario Pontificio für 1942 beträgt die Zahl der Kardinäle 52 (inzwischen sind zwei, die Kardinäle Boggiani und Baudrillart, gestorben), so daß 22 Kardinalsitze unbesetzt sind. Die hierarchische Gliederung der römischen Kirche umfaßt 10 wirkliche und 4 Titularpatriarchate, 224 Metropolitansitze, 37 Erzbistümer, 952 Bistümer, Titularmetropolitansitze bzw. Erzbistümer und Bistümer gibt es 772; freie Prälaturen und Abteien 54, Apostolische Vikariate 311; Apostolische Präfekturen 133, selbständige Missionsgebiete 15. Pius XII. hat bis zum 1. Januar 1942 neu errichtet: 24 Diözesen bzw. Erzdiözesen, 4 freie Prälaturen bzw. Abteien, 14 Apostolische Vikariate, 11 Apostolische Präfekturen, 1 selbständigen Missionsbezirk. 3 Bistümer wurden zu Erzbistümern erhoben, 14 Apostolische Präfekturen wurden apostolische Vikariate, 2 Missionsbezirke wurden zu Apostolischen Präfekturen erhoben. Von Interesse sind auch die Angaben des Annuario über das Ordenswesen. An männlichen Orden päpstlichen Rechtes gibt es 7 Arten von Regularkanonikern, 20 Mönchsorden, 84 Kongregationen und 14 religiöse Institute (mit Gemeinschaftsleben ohne Gelübde). Frauenorden und Kongregationen päpstlichen Rechtes werden 1101 aufgezählt. Daneben gibt es noch eine große Zahl von Schwesternkongregationen, die bisher nur bischöfliche Anerkennung gefunden haben. Der Vatikan unterhält 38 Nuntiaturen (es werden darunter genannt Vertretungen in Litauen, Estland, Lettland, Jugoslawien, Polen, Luxemburg) und 25 Apostolische Delegaturen. 36 Länder und der Orden der Malteserritter unterhalten diplomatische Vertretungen beim Vatikan (darunter sind genannt Polen, Litauen und Jugoslawien). 16 dieser Länder sind europäische (darunter Monaco und San Marino), 18 süd- und mittelamerikanische Staaten, weiter die USA. und die afrikanische Republik Liberia. Noch nicht genannt sind die kürzlich errichteten Vertretungen in Japan, Tschunking-China und Finnland. In Rom bestehen 13 päpstliche Hochschulen, 9 päpstliche Akademien sowie 85 Kollegien und Erziehungsanstalten. Der päpstliche Stuhl verleiht 5 Ordensauszeichnungen, den höchsten Christusorden (seit 1319) und den Orden des goldenen Sporn (erneuert 1905), beide in einer Klasse, den Piusorden (seit 1847), den Gregoriusorden (seit 1931) und den Sylvesterorden (seit 1841), diese in drei Klassen. Außerdem verleiht der Papst als Auszeichnungen noch das Kreuz „Pro ecclesia et pontifice" sowie die Medaille „Benemerenti".

Eheprozesse 1941. Der päpstliche Appellationsgerichtshof der Rota hat nach den „Acta Apostolicae Sedis" vom 14. März 1942 im Jahre 1941 91 Schlußurteile gefällt. 86 davon betrafen Eheprozesse, die in 82 Fällen auf Nichtigkeitserklärung der Ehe angestrengt waren. In 34 Fällen wurde auf Nichtigkeit der Ehe erkannt, in 40 Fällen wurde die Nichtigkeitsklage abgewiesen. Als Begründung der Nichtigkeitsklage wird meist angeführt mangelnde Freiheit bei der Eheschließung und mangelnde Einwilligung (propter vim et metum resp. defectus consensus). Als weitere Gründe werden u. a. angeführt Impotenz, mangelnder Wille zum Kinde, Geisteskrankheit, Formfehler und ähnliches.

Diplomatische Beziehungen mit Finnland. Die vatikanische Tageszeitung „Osservatore Romano" Nr. 150 vom 11. Juli 1942 veröffentlicht folgende Notiz: „Die Regierung des Freistaats Finnland äußerte in den verflossenen Monaten gegenüber dem Heiligen Stuhl den Wunsch, mit ihm diplomatische Beziehungen aufzunehmen. Der Heilige Stuhl hat mit Freuden dem Vorschlag zugestimmt, da er kraft seines weltweiten Auftrages (in virtù della sua missione universale) seine Fürsorge auf alle Völker ausdehnt und sich gern jeder günstigen Gelegenheit bedient, ihnen näherzukommen. Nachdem für Herrn Georg Achalis Gripenberg um das Agreement ersucht worden ist und dasselbe erteilt wurde, wurde dieser zum außerordentlichen Gesandten und bevollmächtigten Minister Finnlands beim Heiligen Stuhl ernannt." (Gesandter Gripenberg war früher Vertreter Finnlands in London.)

Gegen die Wünschelrutengänger. Unter dem 26. März 1942 erließ das Heilige Offizium ein Dekret, das Priestern und Ordensleuten strikte verbietet, sich als Wünschelrutengänger zu betätigen. Auf Grund der can. 138 und 139 des C. J. C., die den Geistlichen alles Unschickliche und ihrem Stand Fremde verbieten, wird den Bischöfen und Ordensoberen vorgeschrieben, jede Rutengängerei und ähnliche Versuche strengstens zu verbieten, die Androhung von Strafen wird ihnen anheimgestellt. Rückfällige Uebertretungen des Verbotes müssen dem Hl. Offizium zur Aburteilung überwiesen werden. Der wissenschaftlichen Erforschung der mit der Rutengängerei verbundenen Fragen soll kein Hindernis bereitet werden.

Zensur für Gebetbücher. Die im Codex Juris Canonici can. 1385 § 1, 2 festgesetzte Vorzensur für Gebetbücher ist durch ein Dekret des Hl. Offiziums erneut eingeschärft worden. Das Dekret hat folgenden Wortlaut:

„Supremae huic Sacrae Congregationi Sancti Officii haud infrequenter parvi libri pietatis ac folia precum deferentur quae, etsi ab erroribus sunt immunia, quaedam tamen continent genuinae pietati christianae parum congruentia, et insueta cultus seu devotionis genera inducunt non conformia cum Decreto S. Officii, diei 26 Maii 1937, „De novis cultus seu devotionis formis non introducendis".

Ut igitur haec vitentur, Ordinarii ad praeviam librorum foliorumque pietatis censuram doctos et prudentes viros deputent, qui in suo obeundo munere nedum doctrinae puritati, sed et sacri cultus gravitati consulant; iidemque Ordinarii licentiam edendi huiusmodi scripta ne concedant nisi maxima adhibita cautela.

Datum Romae, ex Aedibus Sancti Officii, die 17 Aprilis 1942.
Ioannes Pepe, Supr. S. Congr, S. Officii Notarius."

Die neuen Ausgrabungen unter der Peterskirche. In seiner Radioansprache anläßlich seines 25 jährigen Bischofsjubiläums hat Papst Pius XII. die Mitteilung gemacht, daß bei den zur Zeit in Gang befindlichen Ausgrabungen in den Grotten unter der Peterskirche in Rom Entdeckungen zutage gefördert worden seien, denen der Papst große Bedeutung beimißt. Es handelt sich hierbei um folgendes: Nach der Tradition der römischen Kirche wurde Petrus nach seinem Märtyrertod bei dem Circus (naumachia) neben dem Obelisk des „Nero" bestattet (beiläufig gesagt: über das Todesjahr besteht auch unter den kirchlichen Historikern keine Einmütigkeit; die Angaben schwanken zwischen den Jahren 64, 67 und 68). Daß um das Jahr 200 n. Chr. die „tropaea Apostolorum" — die Gräber der Apostel Petrus und Paulus — in Rom gezeigt und verehrt wurden, ergibt sich aus den Aufzeichnungen eines römischen Presbyters namens Gaius, die uns Eusebius überliefert. Im Jahre 258 wurden die Reliquien zusammen mit denen des Paulus „an einen Ort, der Catacumbas heißt', d. h. in die Kirche San Sebastiano, überführt und dort in einem gemeinsamen Grabe neu beigesetzt. Konstantin d. Gr. erbaute dann 324 bis 349 die älteste Peterskirche, die nunmehr die heiligen Reliquien übernahm. Frühere Ausgrabungen haben ergeben, daß sich unter dieser ältesten Peterskirche ein vorchristlicher Friedhof befand und daß der Lauf ihrer Mauern durch die Fundamente des alten römischen Circus bedingt war und daß das Märtyrergrab merkwürdigerweise nicht in der Achse der Kirche lag, sondern seitlich dagegen verschoben war. Die Archäologen, auch der jüngst verstorbene Professor Lietzmann in Berlin in seinem Buche „Petrus und Paulus in Rom", zogen daraus den Schluß, daß Konstantin sich bei der Wahl des Bauplatzes und bei der Ausgestaltung seiner Peterskirche nicht einfach von praktischen Erwägungen leiten ließ, sondern Rücksicht auf eine vorhandene Tradition nehmen mußte, durch die eine bestimmte Oertlichkeit als die Stelle des ursprünglichen Petrusgrabes bezeichnet wurde, obwohl diese Stelle für den Architekten sehr unbequem lag. Die neuerlichen Ausgrabungen,

von denen der Papst sprach, wurden nun noch tiefer hinabgeführt als die früheren. Es sei nun ein „Monument" zum Vorschein gekommen aus einer Zeit „viel früher als die konstantinische Aera", und von der Form altchristlicher Märtyrergräber. „Aufschriften, die bis in die Verfolgungszeit zurückreichen, geben die historische Gewißheit, daß wir hier die Reste des „tropaeums" besitzen, von dem Gaius einst sprach," fährt der Papst fort. Seine Angaben ergänzt ein Artikel im „Giornale d'Italia" vom 5. Juli 1942 dahin, daß sich Aufschriften (graffiti) bis zum 2. Jahrhundert gefunden hätten. Diesem Artikel ist außerdem noch die interessante Mitteilung zu entnehmen, daß „die wenigen Ausgräber", die zu der Grabungsstelle Zutritt haben, „zu absolutem Stillschweigen verpflichtet sind, das ihnen in besonders rigoroser Form auferlegt ist" (non è lecito il passaggio se non ai pochi esploratori, i quali poi vincolati dal silenzio assoluto imposto nella forma più rigorosa).

Der „Corriere della Sera" vom 24. Mai 1942 nennt dieses Grabungsergebnis „ein Ereignis von beispielloser religiöser Wichtigkeit". Er ist der Meinung, daß dadurch nicht nur die Echtheit des Petrusgrabes, sondern auch die Berechtigung der päpstlichen Ansprüche gewissermaßen wissenschaftlich erwiesen sei. Dazu ist zu sagen, daß wir ja durch das Zeugnis des Gaius längst wußten, daß ums Jahr 200 in Rom ein Petrusgrab gezeigt wurde. Sollten jetzt wirklich die Reste dieses Bauwerks gefunden worden sein, so ist dadurch noch lange nicht bewiesen, daß dies wirklich das echte Petrusgrab ist. Für die Frage, ob Petrus überhaupt in Rom war, ergeben sich keine neuen Gesichtspunkte. Den evangelischen Standpunkt hat „La Luce", das Blatt des italienischen Protestantismus, in seiner Nummer vom 24. Juni 1942 gut zum Ausdruck gebracht, wenn es schreibt: „Auch wenn unwiderleglich bewiesen werden könnte, daß das Grab des heiligen Petrus entdeckt worden wäre, so wäre dies kein genügender Beweis dafür, daß man in dem großen Apostel den ersten Papst sehen müßte. Für uns genügt, um das Gegenteil zu beweisen, das Zeugnis des Neuen Testamentes." —r.

Deutschland.

Kevelaer. Der meistbesuchte deutsche Wallfahrtsort begeht in diesem Jahr die Feier seines 300jährigen Bestehens, sowie das 50jährige Jubiläum der feierlichen Krönung des Gnadenbildes durch den Bischof von Münster. Kevelaer ist ein kleines niederrheinisches Landstädtchen in der Nähe von Kempen, der Heimat des Thomas Hemerken, des Verfassers der berühmten „Imitatio Christi", in der zur Kritik der Wallfahrten Beherzigenswertes gesagt ist, u. a. der knappe Satz: „Qui multum peregrinatur, raro sanctificatur" (I, 23; vgl. IV, 1). Das Gnadenbild der Madonna von Kevelaer, der „Trösterin der Betrübten", ist ein kleiner Holzschnitt, der die gekrönte Gottesmutter mit dem Jesuskinde auf dem Arm in der Brabanter Tracht des 17. Jahrhunderts darstellt. Es ist die Kopie eines Luxemburger Bildes, das eine angeblich 1626 zur Pestzeit von Spaziergängern bei Luxemburg in einem hohlen Baum gefundene wundertätige Marienstatue wiedergibt. 1642 wurde das Marienbild zu Kevelaer in einem kleinen Heiligenhäuschen aufgestellt, 1645 die alte Wallfahrtskirche (die heutige sogenannte Kerzenkapelle) errichtet, 1651 die jetzige Gnadenkapelle und 1858 bis 1884 die dreischiffige neue Wallfahrtskirche gebaut. Jährlich kommen mehr als 600 000 Pilger aus Deutschland, Holland, Belgien und Luxemburg nach Kevelaer. Neben der Benutzung moderner Verkehrsmittel ist die sogenannte „Fußprozession" im Umkreis von Kevelaer noch sehr beliebt, selbst aus Entfernungen von acht und mehr Tageswanderungen. Es besteht eine alt überlieferte, ausgebaute Wallfahrtsorganisation. Hauptwallfahrtszeit ist vom 29. Juni bis 1. November. Der „Kirchliche Anzeiger" für die Erzdiözese Köln veröffentlicht am 22. Juni eine Mahnung, in diesem Jahre wegen der notwendigen Einschränkung des Reiseverkehrs auf die Be-

nutzung der Eisenbahn für die Wallfahrt nach Kevelaer zu verzichten. Dabei wird ein Schreiben der Reichsbahndirektion Köln bekanntgegeben, das die kirchlichen Behörden bittet, zur Entlastung der Reichsbahn in diesem Jahre keine geschlossenen Pilgerzüge nach Kevelaer zu organisieren. Im Jahre 1940 sei es noch möglich gewesen, die Pilgermassen zu bewältigen. 1941 sei aber der Pilgerverkehr derart angewachsen, daß die äußerst starken Zugüberfüllungen die größten Unzuträglichkeiten und Behinderungen des Verkehrs mit sich brachten. Hunderte von Pilgern hätten unterwegs auf der Reichsbahn zurückbleiben und übernachten müssen. Angesichts der Jubiläumsfeierlichkeiten sei in diesem Jahre mit noch stärkerem Verkehr zu rechnen, dessen Bewältigung aus kriegsbedingten Gründen unmöglich sei. Das Erzbischöfliche Generalvikariat schlägt vor, wegen der Kriegsverhältnisse „mögen die Gläubigen an Stelle der Wallfahrt nach Kevelaer in diesem Jahre die Verehrung der Gottesmutter zu Hause, in der Kirche, an nähergelegenen Gnadenorten der Heimat in privater und öffentlicher Andacht Ausdruck verleihen". Der Diözesanbischof von Münster, Graf Galen, zu dessen Bistum Kevelaer gehört, richtete anläßlich des Jubiläums einen besonderen Hirtenbrief an seine Gläubigen. Der Bischof weist darauf hin, daß die Mutter Gottes mitten in der Notzeit des 30jährigen Krieges die Gnadenstätte von Kevelaer habe erstehen lassen. „Ist nicht das Jubiläum der Wallfahrt nach Kevelaer eine Mahnung für uns, daß auch wir in dieser schweren Kriegszeit uns an die Trösterin der Betrübten wenden, uns und unsere Lieben immer wieder ihr empfehlen, an ihrem Vorbild uns aufrichten, von ihrer Fürbitte Trost und Hilfe erhoffen sollen? Täglich zu Hause vor dem Bilde der lieben Gottesmutter in unserer Wohnung, vor den Marienaltären in unseren Kirchen, beim Besuch der Gnadenorte und jetzt besonders bei der Maienandacht." Der Papst hat aus Anlaß des Jubiläums von Kevelaer die Genehmigung erteilt, daß von jetzt an alljährlich in der Diözese Münster noch ein besonderes Marienfest der „Trösterin der Betrübten" begangen wird.

Frankreich.

Kirchenkunst. Im Einvernehmen mit den zuständigen kirchlichen Stellen hat der Präfekt des Seine-Departements eine Verfügung erlassen, gemäß der aus den Pariser Kirchen die Statuen und religiösen Bilder entfernt werden sollen, die künstlerischem Empfinden widersprechen oder mit dem Stil des Gebäudes nicht übereinstimmen. Die Kirchengebäude sind nach geltendem Recht Staatseigentum, da die katholische Kirche die Bildung der nach den Trennungsgesetzen vom 9. Dezember 1905 geforderten üblichen Kultusvereine als Träger des kirchlichen Eigentumsrechts ablehnte. Der Staat überließ die Kirchen aber unentgeltlich den Kirchengemeinden zur Benutzung und hat sich bisher gegenüber der heiklen Frage der „Verschönerung" der Kirchengebäude passiv verhalten und dem Klerus die Entscheidung überlassen. So wurden die Kirchen vielfach zum Sammellager grausigen Gipskitsches, fader Statuen und geschmackloser Bilder. Erst in den letzten Jahren machte sich in kirchlichen Kreisen eine Gegenbewegung bemerkbar. Man versuchte in manchen Kirchen, die sogenannten Ex-voto-Tafeln, die ganze Wände bedeckten, zu beseitigen. Die Anbringung solcher Tafeln wird oft als Dank für eine Gebetserhörung gelobt und dann auf den Tafeln vielfach der Dank für die Hilfe in dem betreffenden wichtigen Anliegen zum Ausdruck gebracht. Die Ex-voto-Tafeln sollten durch ein „Goldenes Buch" ersetzt werden, in dem Dankesbezeugungen niedergelegt werden können. Dagegen hat sich aber von seiten der Frommen erheblicher Widerstand gezeigt. Erst recht erhob er sich gegen die Entfernung künstlerisch minderwertiger Statuen und Bilder. Da viele dieser angefochtenen Dinge durch einen rechtmäßigen Schenkungsakt in die Kirchen kamen, tauchten auch juristische Schwierigkeiten gegen ihre Beseitigung

auf. Die Gemeinden sind so sehr daran gewöhnt, in der gleichen Kirche z. B. eine ganze Anzahl von Jesus- oder Madonnenstatuen und -bildern unter den verschiedensten „Titeln" zu finden, daß sie darin keinerlei Problem sehen. So sieht man z. B. in der gleichen Kirche Jesusdarstellungen als „Herz Jesu", als guter Hirt, als Schmerzensmann usw. neben zahlreichen Kreuzdarstellungen oder Maria als Herz Maria, U. lb. Frau von der immerwährenden Hilfe, die Maienkönigin, Schmerzensmutter, Unbefleckte Empfängnis, Rosenkranzkönigin, Friedenskönigin usw. usw. Grundsätzlich bemerkt man in manchen kirchlichen Kreisen zu den Reinigungsplänen, die Kirchen seien Bücher und jede Generation habe das Recht, darin eine Seite zu beschreiben. Mit dieser Begründung seien ja auch in Notre-Dame vor einigen Jahren ultra-moderne Glasfenster eingesetzt worden. Die Kirche blicke auf eine so alte Tradition in der Kunstpflege zurück, daß sie sich gegen gewisse „Reinigungen" zur Wehr setzen müsse. Dagegen gibt es seit Jahren besonders unter den jüngeren Katholiken zahlreiche Stimmen, die mit guten Gründen und schlagenden Beweisen auf ein bedenkliches Nachlassen des künstlerischen Qualitätsgefühls hinweisen und dringende Abhilfe fordern.

Priestermangel. Vor einiger Zeit machte Henry Bordeaux, Mitglied der Akademie, die französische Oeffentlichkeit aufmerksam auf die schwierige wirtschaftliche Lage der katholischen Geistlichkeit. Seit den Trennungsgesetzen 1905 lebt sie nur von Almosen und wird von den Nöten der Zeit besonders hart betroffen: Diese Armut der Träger von „soutanes vertes" (verschossene Priesterkleidung), auf die schon Maurice Barres hinwies, hat einen die kirchliche Leitung beunruhigenden Rückgang der Priesterberufe zur Folge. Der Klerus zeigt eine starke Ueberalterung. Von den mehr als 40 000 französischen Geistlichen sind nur 16 % unter 40 Jahre alt. Für die nächsten Jahre wird ein fühlbarer Rückgang des aktiven Pfarrklerus erwartet. Verschiedene Bischöfe haben die Gemeinden bereits auf diese ernste Sorge hingewiesen. 1940/41 sind in der Diözese Annecy 32 Priester gestorben und nur 8 neue Priester geweiht worden, ähnlich ist die Lage in anderen Bezirken. Besonders die Zahl der Neupriester aus den gehobenen Schichten des Volkes sei stark zurückgegangen. So müssen die Bischöfe sogar schon auffordern, das Priestertum zu achten.

Frühkommunion. Durch die Kommuniondekrete Pius X. ist der Abendmahlsempfang stark gestiegen. Mancherlei Fragen und Sorgen sind durch den dabei auftretenden Massenbetrieb am Beichtstuhl und an der Kommunionbank entstanden. Alle Bedenken, die gegen die Mechanisierung des Sakramentenempfanges auftreten, werden aber mit dem Hinweis auf die Wirkung des Sakramentes ex opere operato abgetan. Auch die Schwierigkeiten, die sich aus der Herabsetzung des Erstkommunionsalters ergaben, wurden meist mit dem Hinweis auf die großen objektiven Gnadenwirkungen des Sakramentenempfanges abgetan. Pius X. und nach ihm der Codex Juris Canonici can. 854 und 859 und 860 schrieben vor, daß die Kinder, die den Gebrauch der Vernunft erlangt haben und die grundlegenden Glaubenswahrheiten kennen, zum Abendmahl zugelassen werden müssen. Im allgemeinen wurde das Alter der Erstkommunikanten auf das 7. bis 8. Lebensjahr festgesetzt, vielfach aber auch noch — wie in Holland und Belgien — darunter gegangen, in manchen Fällen wurden vier- und fünfjährige Kinder zum Abendmahlsempfang zugelassen. Zurückhaltung gegenüber dieser frühen Sakramentspraxis wurde vielfach in sehr scharfen Formen als Liberalismus, aufklärerische Haltung und Unkirchlichkeit verurteilt. Im Gegensatz zu dieser bisherigen Stellungnahme steht eine Anordnung des Bischofs Pignet von Clermont, in der künftig das Mindestalter für die Zulassung zum ersten Abendmahlsempfang auf das 12. Lebensjahr festgesetzt wird. Im Jahre 1943 werden infolgedessen in der ganzen Diözese

keine Erstkommunionsfeiern stattfinden. Zur Begründung dieser Anordnung wird darauf hingewiesen, daß die Kenntnisse des Katechismus bei der Jugend vielfach äußerst mangelhaft seien und daß ein Großteil der Jugend unter ungenügender geistiger und moralischer Erziehung leide.

Portugal.

U. Lb. Frau von Fatima. Der Kardinal-Patriarch, die Erzbischöfe und Bischöfe Portugals und seiner Kolonien richteten an die Katholiken des Landes ein gemeinsames Hirtenschreiben anläßlich des 25. Jahrestages der ersten Erscheinung „Unserer lieben Frau vom Rosenkranz" in Fatima. Jedesmal am 13. des Monats erschien die Madonna auf einer Steineiche drei Hirtenkindern in der „Mulde der Iria" in der Nähe des Ortes Fatima. Die Erscheinungen trugen sich zu vom 13. Mai bis 13. Oktober 1917. Trotz mancherlei Gegenmaßnahmen erregten die Vorgänge großes Aufsehen. Massenwallfahrten setzten ein. Haupttag für die Wallfahrt wurde der 13. des Monats, der Lieblingstag U. Lb. Frau von Fatima. Bekehrungs- und Wunderberichte nahmen einen großen Umfang an. Seit 1922 erscheint eine eigene Zeitschrift „Voz da Fatima", ähnliche auch in anderen Ländern; für das deutsche Sprachgebiet erscheint am 13. eines jeden Monats der „Bote von Fatima" als Beilage zu der weitverbreiteten Baseler „Schildwache". Fatima wurde der „magnetische Pol für gläubige Herzen". Es gab Tage, an denen „Zehntausende von Kommunionen" ausgeteilt wurden (= Abendmahlsempfang). Der zuständige Bischof von Leiria bestätigte am 13. 10. 1930 die Glaubwürdigkeit der Erscheinungen und autorisierte den Kult „U. Lb. Frau vom Rosenkranz in Fatima". Der Bischof von Leiria Correia da Silva wurde immer stärker zum Sprachrohr der „Botschaft von Fatima". Am 13. 5. 1931 weihte der portugiesische Gesamtepiskopat das Land feierlich U. Lb. Frau von Fatima. Im Jahre 1937 gaben die portugiesischen Bischöfe ihr Gelübde bekannt, eine nationale Danksagungswallfahrt durchzuführen, wenn Portugal vor der Revolution und dem Kriege bewahrt werde. Nach Beendigung des spanischen Bürgerkrieges ordneten die Bischöfe die Erfüllung ihres Gelübdes an. Auch ins Ausland drang die neue Form des Madonnenkultes. In Süddeutschland wurde der 13. des Monats vielfach als besonderer Tag der Marienandacht begangen, ein eigenes „schwäbisches Fatima" entstand bei Augsburg. In Forst bei Bruchsal (Baden) wurde eine Statue U. Lb. Frau von Fatima zur Verehrung aufgestellt, die in der „Gnadenkirche" in Fatima geweiht wurde und die an die dortige Gnadenstatue angerührt wurde. Die Stellen der Berührung an den Fußspitzen sind mit kleinen Kreuzlein versehen worden. Nach schwierigem Transport kam die Statue am 13. (!) 2. 1934 in Forst an (Bote von Fatima 1933/34 S. 75).

Ein deutscher Hochschulprofessor rief auf zur „Erneuerung der Erde durch das Rosenkranzgebet". Ein eigenes „Apostolat des Rosenkranzes" sollte Rosenkranzschnüre beschaffen, sie gingen dann von Fatima aus in die Welt. „Wir haben den Hochwürdigsten Herrn Bischof von Leiria, den „Bischof von Fatima", gebeten, die Rosenkränze, die wir ihm zusenden, selbst zu weihen und am Gnadenbild von Fatima berühren zu lassen. Vom Heiligtum Unserer Lieben Frau von Fatima sollen unsere Rosenkränze durch die Vermittlung des Hochwürdigsten Herrn Bischofs von Leiria, des bevorzugten Lieblings der Rosenkranzkönigin, in alle Welt hinausziehen, besonders in die Missionen und in die Diaspora. Wir Marienkinder wollen mit dem hl. Rosenkranz die Welt für Maria erobern! Wir Marienkinder sind entschlossen, jedem Menschen einen Rosenkranz in die Hand zu drücken, weil jeder Mensch darauf ein Recht hat. Jeder Mensch ist ein Kind Mariens, der gütigen Mutter, die unter dem Kreuze von ihrem göttlichen Sohne zur Mutter aller Menschen bestimmt worden ist. Das Apostolat des Rosenkranzes ist unser Kreuzzug! Auf! Die Mutter will es!"

Riesige Mengen von Rosenkränzen wurden durch dieses Apostolat in alle Welt verschickt. „Fatima-Gebetsstätten" entstanden in den verschiedenen Missionsgebieten in China, Afrika u. a. Große Wallfahrten aus den verschiedensten europäischen Ländern unter Führung von Bischöfen wurden organisiert. Fatima wurde das „Portugiesische Lourdes".

In seinem diesjährigen Hirtenbrief schildert der portugiesische Episkopat die Geschichte von Fatima. Es wird hingewiesen auf die Dankbarkeit, die die Portugiesen ihrer himmlischen Patronin schulden „für dieses wahre Wunder der Liebe, das ihr Land gleich einem gebrechlichen Schiff inmitten scheinbar unüberwindlicher Stürme und Gefahren bewahrt hat, ein wahres Wunder, das das Staunen der Welt bildet". Die Bischöfe weisen weiter darauf hin, wie die Botschaft von Fatima, eine Botschaft des Friedens und der Liebe, allmählich die Welt eroberte. Die Friedensverheißungen seien aber an eine Bedingung geknüpft: die doppelte Treue zu Gebet und Buße. Die Heimsuchungen, die über der Welt lasten, sind eine Strafe für die Sünden. Diese Botschaft muß erst ganz verstanden werden.

Spanien.

Neuer Aufbau. Der Wiederaufbau in Spanien nach den Verheerungen des Bürgerkrieges stellt auch die Kirche vor große und schwere Aufgaben. Zerstörtes muß wieder aufgebaut, Versäumnisse der Vergangenheit wieder gutgemacht werden, das rechte Verhältnis zu einem selbstbewußten neuen Staatswesen muß gefunden werden, veraltete Positionen sind aufzugeben. Der 25. Leitsatz der Falange-Bewegung stellt das Verhältnis von Staat und Kirche fest: „Unsere Bewegung legt das katholische Bewußtsein, das in Spanien seit alters eine glorreich herrschende Stellung hat, der völkischen Erneuerung zugrunde. Kirche und Staat werden ihre Rechte durch ein Konkordat regeln. Eine Einmischung und alle Betätigungen, die die Würde des Staates mindern oder die nationale Einheit bedrohen könnten, werden nicht geduldet." Der jetzige spanische Außenminister Ramón Serrano Suñer erklärte 1939 einem Vertreter des „Völkischen Beobachters": „Was nun Spanien charakterisiert, das ist die Tatsache, daß die spanische Einheit zunächst eine katholische war, und heute ist der katholische Geist das Einheitsprinzip unserer Bewegung. Das alles aber bedeutet selbstverständlich nicht eine politische Abhängigkeit von Rom. Wir sind keineswegs bereit, jeder Laune von Rom nachzugeben. Alles, was nicht das religiöse Dogma betrifft, steht nach unserer Auffassung außerhalb der Kompetenzen Roms. Wir haben die Absicht, das Verhältnis zwischen Staat und Kirche zu behandeln wie zwischen zwei verschiedenen Persönlichkeiten, die miteinander im Vertrag stehen. Weder soll die Kirche sich in die Politik, noch wird der Staat sich in die Kirchenfragen mischen" („Völkischer Beobachter" Nr. 59 vom 28. 2. 1939). Eindeutig fordert die spanische Oeffentlichkeit den Verzicht des Priesters auf politische Tätigkeit, da diese „die Einheit der Herde, die sie zu weiden haben, beeinträchtigt". Nach den Erschütterungen der Vergangenheit lehnt das Volk jede politische Anspielung auf der Kanzel ab. Der neue Staat, der mit Entschiedenheit seine Arbeitsgebiete in Anspruch nimmt, betrachtet weiterhin die Regelung der sozialen Frage als seine alleinige Aufgabe. Klarblickende katholische Beurteiler haben die spanische Revolution als Strafe für ernste Versäumnisse der Kirche in ruhigen Zeiten erklärt (vgl. Hochland 1936/37, 34. Jahrg. 366 ff.). Man habe zwar in wohlgesetzter Rede von den Kanzeln herab die soziale Doktrin der Kirche erörtert und verkündet, aber die soziale Tat von der katholischen Kirche vergebens erwartet. Jede noch so bescheidene Forderung aus Arbeiterkreisen sei ohne Prüfung als „sozialistisch" verdammt worden, so daß das niedere Volk in der Kirche lediglich die Verbündete des verhaßten Kapitalismus gesehen habe. So ist es auch historisch gerechtfertigt, wenn sich der neue

Staat grundsätzlich alles vorbehält, was für die Arbeiterschaft und die gesellschaftliche Erziehung des Volkes zu tun ist. Auch das Fürsorgewesen wurde vom Staat übernommen. Nach deutschem Vorbild wurde im „Auxilio social" eine gewaltige und umfassende Hilfsorganisation aufgebaut. Auf Grund des „katholischen Bewußtseins" der Falange besteht aber für die Kirche auch auf sozialem Gebiet die Möglichkeit der Mithilfe. Besonders auf dem Gebiet der Sträflingsfürsorge hat sie Erfolge aufzuweisen. Manche Anregung von kirchlicher Seite wurde durch die gesetzgebende Macht des Staates durchgeführt.

Große Anstrengungen macht die Kirche zur „Rückevangelisierung" des Volkes. Die Aufgabe, „der neuen Generation eine gediegene und vollständige religiöse Unterweisung zu geben" (Osservatore Romano Nr. 133 vom 10. 6. 1942), wird wohl klar gesehen. Dazu gehört aber „so schnell wie nur möglich" eine genügende Anzahl eifriger Priester und der Ausbau des Religionsunterrichtes. Die Katholische Aktion bemüht sich, zusätzliche Möglichkeiten zu schaffen für eine umfassende Einführung in Lehre und Leben der Kirche.

Katechetische Zentren entstehen, die der religiösen Weiterbildung und Vertiefung für die Jugend vom 4. bis 29. Lebensjahr dienen. Ein solches katechetisches Musterseminar ist in dem Industriezentrum Bilbao entstanden, eine wahre „Universität des Katechismus", lobt der „Osservatore Romano", in der von 72 Lehrkräften in 32 Lehrsälen nach modernsten Methoden unterrichtet wird. Außer dem eigentlichen Katechismusunterricht wird gelehrt Apologetik, Kirchengeschichte, Naturrecht, Ethik, Soziologie und Theorie der Katholischen Aktion. Als Beweis für die erfolgreiche Arbeit wird gemeldet, daß in einem einzigen Kurs 9 Teilnehmer den Priester- oder Ordensberuf ergriffen, bereits 17 in den letzten 6 Jahren. Zur Beseitigung der katastrophalen Mängel im bisherigen religiösen Erziehungswesen werden noch große Anstrengungen gemacht werden müssen.

Die Frage und Not der spanischen Kirche ist aber die Bildung eines den Aufgaben der Zeit gewachsenen Priesterstandes. Bisher wurden die Priester mehr schlecht als recht in den Priesterseminaren der 42 kirchlichen Sprengel gebildet. Theologische Fakultäten an den Universitäten kannte Spanien nicht, jede Diözese hatte ihr eigenes Priesterseminar, selbst die Diözese Ibiza mit 23 000 Einwohnern! Nicht selten repräsentierte der Seminarleiter mit anderen Aemtern auch das gesamte Professorenkollegium. Dazu entstammte der Klerus zum größten Teil den armen Volksschichten. Die meisten Priester sahen kaum über den engsten Aufgabenbereich ihrer dörflichen Seelsorge hinaus. Neue Wege werden gesucht. Der Erzbischof von Granada hat die vier Seminarien seiner Kirchenprovinz geschlossen und läßt alle Theologen an der philosophisch-theologischen Lehranstalt der Jesuiten in Granada ausbilden. Manches deutet darauf hin, daß der Staat die Notwendigkeit einer umfassenden, weltoffenen und zeitnahen Bildung der Priester klarer sieht und sie energischer betreibt als die kirchlichen Stellen. Durch Gesetz vom 24. November 1939 wurde ein „Rat für wissenschaftliche Forschung" errichtet, der führendes Organ der spanischen Wissenschaft sein soll. Er soll mithelfen zur Erneuerung „der ruhmreichen nationalen wissenschaftlichen Tradition und zur Wiederherstellung der klassischen und christlichen Einheit der Wissenschaften, die im 18. Jahrhundert zerstört wurde". Der Rat umfaßt sechs Sektionen, die die Namen hervorragender spanischer Fachwissenschaftler der betreffenden Disziplin tragen. Die erste Sektion „Raymundus Lullus" umfaßt die Institute für Theologie, Philosophie, Recht und Staatswissenschaften. Das theologische Institut ist nach Franz Suarez S. J. benannt. Das Institut wird mit staatlicher Unterstützung von der kirchlichen Hierarchie geleitet und verwaltet. Es gibt eine Zeitschrift heraus „Revista Espanola de teologia", die sich bisher fast ausschließlich mit geschichtlichen Leistungen der spanischen

Theologie befaßt. Außerdem erscheinen zur Zeit noch drei weitere theologische Zeitschriften. Mit reicher staatlicher Dotation wurde 1941 eine päpstliche Universität in Salamanca gegründet. Von Einfluß besonders auf Lateinamerika ist die von Jesuiten geleitete päpstliche Hochschule Comillas di Santander. Sie begeht in diesem Jahr den 50. Jahrestag ihrer Gründung. Nach einer Rede des Unterrichtsministers Ibanez Martin in Salamanca hat die neue Universität die Mission, die großen spanischen Prinzipien und Ideale zu pflegen. Katholisches Dogma und katholische Moral gelten als Norm für alle Tätigkeit der Universität. Der Minister unterstrich weiter den religiösen Geist, der die Gesetzgebung für die nationale Erziehung beherrsche und wies dabei hin auf die Exerzitienkurse, die an den Universitäten abgehalten werden, auf die Errichtung von Kapellen an den Universitäten und Unterrichtsanstalten, auf die Wiedererrichtung der religiösen Orden und die Rückgabe vieler historisch bedeutsamer Klöster an die Kirche.

Der neue Anlauf der theologischen Arbeit führt nach dem Urteil Bechers langsam zu einer Ueberwindung der geistigen Unfruchtbarkeit in Predigt und religiöser Literatur. In den letzten Jahrzehnten gab es auf dem Gebiete nur bescheidene Leistungen, darunter zahlreiche Uebersetzungen. Allerdings wurden die großen Werke der Vergangenheit immer neu aufgelegt. Die neu erscheinenden Werke zeigen die Tendenz zur Besinnung auf das Wesentliche des Glaubens. Die Person Christi wird stärker in den Vordergrund gestellt. Die stärkere Betonung und Förderung der biblischen Studien läßt hoffen, daß die neue wissenschaftliche Theologie sich nicht in unfruchtbarer Repristinierung der Scholastik erschöpft, wie sie erschreckend etwa in den subtilen Untersuchungen der dickleibigen Werke von Juan José Urraburu, S. J. 1844/1904, u. a. vorliegen. Ob die Wichtigkeit, die man der apologetischen Arbeit beimißt, dazu führt, das ernste Ringen der Theologen mit den geistigen Problemen der Zeit in den Hintergrund treten zu lassen, wird sich erweisen müssen. Mit Leidenschaft und Gründlichkeit nimmt die Theologie des „Landes der allerseligsten Jungfrau" die wesentlichsten Fragen der Mariologie auf, die zu den zur Zeit am meisten erörterten Problemen im katholischen Raum gehören. Das Spanien der Madonna hat sich in den letzten Jahrzehnten immer stärker auch dem Kult des Herzens Jesu eröffnet. König Alfons XIII. verlas 1911 beim Eucharistischen Kongreß in Madrid die Weihe des Landes an das heiligste Herz Jesu und wiederholte 1919 die Weihe feierlichst. Nach dem Weltkrieg vollzogen zahlreiche Familien und Gemeinden die „Thronerhebung des Herzens Jesu". In vielen Orten wurden auf öffentlichen Plätzen Herz-Jesu-Denkmäler errichtet. Auf dem geographischen Mittelpunkt Spaniens, dem Cerro de los Angeles bei Madrid, wurde ein gewaltiges Herz-Jesu-Monument errrichtet. Es wurde von den Roten in die Luft gesprengt. Jetzt wird das Herz-Jesu-Fest in steigendem Maße zu einem nationalen Sühne- und Bettag. Die Hauptfeiern 1942 wurden an den Ruinen des Cerro de los Angeles gehalten unter Teilnahme hoher Regierungsvertreter und des Bischofs von Madrid. An einigen Orten wurden neue Kirchen eingeweiht, an anderen die feierliche Herz-Jesu-Weihe erneuert oder zum ersten Male vorgenommen. So erneuerte der Rat der Stadt Madrid die Weihe.

Die spanische Kirche ist aus einer rückwärtsgewandten musealmittelalterlichen Haltung durch ein Meer von Blut und Tränen gewandert und in eine neue Zeit gestellt. Die neuen Aufgaben des spanischen Katholizismus wurden von katholischen Beobachtern wie folgt angegeben: „Die Kirche muß sich vor allem auf ihre eigentliche Aufgabe in der Verkündigung und Auswirkung der Frohbotschaft und damit auf die Erziehung der Gewissen besinnen, auf eine den Ansprüchen der Gegenwart gerecht werdende Bildung und soziale Schulung des Klerus, auf eine gründliche

Erneuerung der seelsorglichen Methoden, auf eine Stärkung der eigenen Verantwortlichkeit in Haupt und Gliedern, ohne die auch vor einem Jahrtausend die reconquista gescheitert wäre. Sie kann gerade in Spanien anknüpfen an ihre außerordentliche Volksnähe in der Pflege des religiösen Volkstums und volkstümlichen Brauchtums. Hier hat sie auch vom Volk her einen Vorteil wie kein anderes religiöses Bekenntnis und hier darf man eine der fruchtbaren Beziehungen vermuten, aus denen Kirche und Volk als neue und reifere Einheit hervorgehen." (J. Vincke in „Lexikon für Theologie und Kirche", Bd. 9, Sp. 711.)

Der Kampf gegen den Bolschewismus

Kirchen und Bolschewismus. Zum Jahrestag des Kampfbeginns gegen den Bolschewismus durch Deutschland und seine Verbündeten schreibt Bischof D. Heckel, der Leiter des Außenamtes der Deutschen Evangelischen Kirche: „Am 22. Juni ist es ein Jahr her, seitdem die deutschen und die verbündeten Armeen zum Kampf gegen die bolschewistische Macht angetreten sind. Es ist hier nicht unsere Sache, von der politischen Seite her diesen schicksalhaften Entschluß zu würdigen. Unabhängig von der politischen Betrachtung der Sachlage, aber eng damit verbunden ist die geistesgeschichtliche und religiöse. Seitdem der Kampf mit dem Todfeind der europäischen Kultur und des christlichen Lebens in sein entscheidendes Stadium eingetreten ist, gewinnen die geschichtlichen, geistigen, kulturellen und religiösen Ansprüche der europäischen Völker ein neues Profil. Seitdem die Kriegsmaschine des militanten Gottlosentums in Bewegung ist, wird nach unserer Ueberzeugung das wirkliche Verhältnis der europäischen Völker zu ihrem geschichtlichen, geistigen und religiösen Erbe in Wahrheit bestimmt von der Stellungnahme, die sie in diesem Kampf bezogen haben. Für eine christliche Kirche kann es nur den unversöhnlichen Gegensatz zum Bolschewismus geben. Zur Erkenntnis dessen hätte es noch nicht einmal der großen russischen Märtyrerschar bedurft. Bolschewismus und Religion, Bolschewismus und Christentum schließen sich völlig aus. Müßte dieser totale Gegensatz nicht auch das praktische Verhalten aller Kirchen bestimmen? Und müßte dieses praktische Verhalten nicht dem geistigen, sittlichen und religiösen Erbe der christlichen Kirchen angemessen sein? Die Ausschließlichkeit dieses Gegensatzes ist so und so oft feierlich auch von denen bestätigt worden, die heute als Verbündete Stalins gegen uns stehen und nun diese Kampfposition verwischen möchten, ja bereit sind, den Todesstoß gegen das Herz der europäischen Kultur zu unterstützen. Das ist mehr als eine Tragik nicht nur für die Völker, sondern auch für ihre christliche Substanz. Es kann uns nicht beirren, daß man diese die Kirchen unmittelbar betreffende Seite der Sache da und dort zu überdecken sucht mit dem Einwand, daß es sich in diesem Kampf ausschließlich um vitale Erfordernisse handle, für die geistige und religiöse Anliegen bedeutungslos seien. Dieser sog. realistischen Betrachtung gegenüber können wir nur fragen, ob sich diese Realisten auch einmal Gedanken darüber gemacht haben, woraus denn diese vitalen Erfordernisse geboren sind. Woraus, wenn nicht aus dem tiefsten Willen nach menschlicher, geistiger, kultureller und religiöser Selbstbehauptung. Das sind wahrhaft entscheidende Anliegen, denn es geht dabei um unsere Art, um unsere Wertordnung, um unsere Lebensauffassung, um alles, was uns das Leben schön und unser gemeinsames Dasein sinnvoll macht. Gerade in diesem Kampf gegen seine äußerste Gefährdung gewinnen für uns heute alle Fragen unseres persönlichen und gemeinsamen Lebens eine neue Tiefe. Wir gedenken darum auch in diesen Stunden all derer, die an den unendlichen Fronten Rußlands am

Feinde stehen, die nicht nur für die Freiheit unserer Völker, sondern mit Willen und Bewußtsein auch für die Befreiung der Welt von einer Geißel sondergleichen das Letzte einsetzen. Wir setzen unser Vertrauen auf den Gott, der hinter dem Feuerbrand dieses Krieges einen neuen Lebenstag heraufführen wird."

Botschaft an die Soldaten. Der geistliche Präsident der reformierten Landeskirche, Bischof Dr. Laszlo Ravasz, richtete einen Brief an die ungarischen Soldaten, die im Kampfe gegen den Bolschewismus stehen. Mit tiefer Empfindung weist der Bischof darauf hin, daß Gott der Herr die ungarischen Soldaten in den Dienst der höchsten Sache auf Erden berufen habe. Sie kämpfen für die Wahrheit des Gottesreiches und für den Bestand ihres Vaterlandes. Nur mit gotterfülltem Bekenntnis kann der Soldat für seine Ideale kämpfen und einstehen. Dieser Kampf geht ebenso für die Sache Christi als für unsere eigene, denn der Feind ist die zur Großmacht entartete Gottlosigkeit, für die ein jeder aufrechte Ungar die Bewährungsprobe vor Gott auf sich nehmen müsse. „Unser höchster Beistand in diesem nationalen Kampfe um das tausendjährige Vaterland ist die lebendige Kraft Gottes." Am Schluß seines Briefes bittet Bischof Ravasz um Gottes Segen für die kämpfenden ungarischen Truppen.

An der „religiösen Front" der Sowjetunion 1937/41.

Von Dr. Robert Stupperich, Potsdam.

Die innere Lage hat sich in der Sowjetunion in den letzten Jahren nicht unwesentlich geändert. Obwohl amtlich wiederholt verkündet worden war, daß die Religion binnen kurzem absterben und die Kirche damit liquidiert werde, wollte das angekündigte Stadium nicht eintreten. Vielmehr hat sich der Bolschewismus gezwungen gesehen, immer neue Kräfte an die „religiöse Front" zu werfen. Der Begriff „religiöse Front", der jedem kirchlichen Denken fremd ist — obwohl der Gedanke des Kampfes und des „miles christianus" so alt sind wie das Christentum selbst —, ist von der bolschewistischen Polemik aufgebracht worden und behauptet sich auch in offiziellen Erklärungen und Verlautbarungen.

Nehmen wir diese Bezeichnung auf und fragen wir, wie die Lage an der „religiösen Front" in den letzten Jahren gewesen ist! Dabei muß vorausgeschickt werden, daß nur ein kleiner Ausschnitt von dem, was geschehen ist, zur Kenntnis der Oeffentlichkeit gelangt. Was das Ausland erfährt, sind wieder nur Bruchstücke von dem, was die Gemüter in der Sowjetunion bewegt. Dieses Wenige muß aber von uns weithin bekanntgemacht werden, weil wir wissen, daß dahinter die Not und das Leiden von Millionen stehen, deren wir in christlicher Bruderschaft zu gedenken haben.

Ueberblicken wir die Nachrichten aus dem Kampfjahr 1937/38, so ist der erste Eindruck der, daß dieses Jahr verhältnismäßig ruhig gewesen ist. Besondere Ueberraschungen hat es an der „religiösen Front" nicht gegeben. Trotzdem wäre es falsch, wollte man auf Grund dieses Ein-

druckes sagen, daß in einzelnen Kampfabschnitten stillere Zeiten eingetreten wären. Die russische Christenheit hat weiterhin ihre Opfer bringen müssen, sie hat weiter Verluste zu verzeichnen und muß sich immer wieder fragen, ob ihre Aktivposten noch ausreichen, um den ihr gegebenen Auftrag zu erfüllen. Wieviele Positionen sie hat aufgeben müssen und wieviele Glieder sie eingebüßt hat, wird niemand angeben können. Ebensowenig sind wir imstande, ihre Gewinne, ihre neuen Kräfte und errungenen Stellungen zahlenmäßig zu erfassen oder auch nur schätzungsweise anzugeben. Der vorliegende Bericht beschränkt sich darauf, wesentliche Linien in der Gesamtentwicklung aufzuzeigen und mitzuteilen, welche erheblichen Veränderungen im Laufe der letzten Zeit an der „religiösen Front" eingetreten sind.

Die Sowjetregierung selbst hatte 1937 die Bilanz ihres in zwei Jahrzehnten gegen Religion und Kirche geführten Kampfes ziehen wollen. Bei der Volkszählung hatte die gesamte Bevölkerung die Frage zu beantworten, ob sie „gläubig" wäre oder nicht. Das Ergebnis soll für die Machthaber überraschend gewesen sein. Statt sich gottlos zu nennen, haben die Sowjetbürger sich in überwältigender Mehrheit als „gläubig" eingetragen. Diese Tatsache soll einer der Gründe dafür gewesen sein, daß die Ergebnisse der Volkszählung kassiert wurden. Bei der neuen Volkszählung vom 17. 1. 1939 ist die Frage nach der religiösen Haltung nicht mehr gestellt worden.

Diese Niederlage an der „religiösen Front" mußte der bolschewistische Staat auf irgendeine Weise ausgleichen. Er wollte zum Ausdruck bringen, daß der Kampf gegen die Religion weiterginge. Dabei griff er zu dem altbewährten Gewaltmittel und versuchte, alle kirchlichen Organisationen auszurotten. Für das wirksamste Mittel hielt er es, den Kirchen und religiösen Gemeinschaften die führenden Köpfe zu nehmen. Erst muß die Leitung der Kirchen zerschlagen werden und in Sibirien verschwinden, den schlichten Dorfgeistlichen und den breiten Volksmassen kommt man mit anderen Mitteln bei. Die führerlose Masse sucht man zu überzeugen, daß sie einem Betrug zum Opfer gefallen sei. In letzter Zeit ist es besonders häufig der Fall gewesen, daß Bischöfe als Landesverräter bezeichnet wurden, die mit den Feinden unter einer Decke steckten. Auf diese Weise sollte zwischen die Kirchenführer und die Menge des Volkes ein Keil getrieben werden. Während früher die Bischöfe und Geistlichen als Nutznießer fremder Arbeit bezeichnet wurden, sollen sie jetzt als politische Verbrecher gebrandmarkt werden. Um die Mitte des Jahres 1938 sind in allen Teilen des Landes zahlreiche Prozesse gegen Geistliche durchgeführt worden, wobei die Anklage immer auf „Spionage und Verbindung mit auswärtigen Mächten" lautete.

Der bolschewistische Staat ist zu stark mit dem Dogma des Materialismus verbunden, als daß er den Kampf gegen jede religiöse Weltanschauung, insbesondere aber gegen den christlichen Glauben, aufgeben könnte. Die bolschewistische Partei, die für die Alleinherrschaft des Materialismus in der Sowjetunion zu sorgen hat, sieht sich auch ver-

pflichtet, die Propaganda für die Gottlosigkeit und gegen jegliche Art religiöser Gläubigkeit zu treiben. Von Zeit zu Zeit werden daher die Beamten und Vertreter aller amtlichen Organisationen an die Pflicht gemahnt, antireligiöse Propaganda in ihrem Dienstbereich zu treiben. Niemand kann sich offen dagegen aussprechen.

Daß die Schule des bolschewistischen Staates gottlos sein muß, ist eine Selbstverständlichkeit. Das Kommissariat für Volksaufklärung gibt Leitfäden und methodische Anweisungen für die antireligiöse Propaganda in der Schule heraus. Der Naturkundeunterricht soll der geeignete Ort für diese Agitation sein. Hier sollen sich die Anknüpfungspunkte von selbst ergeben. Von klein auf sollen die Kinder zur gottlosen Haltung als der natürlichen Grundlage ihres Lebens erzogen werden.

Darüber hinaus wendet sich die antireligiöse Propaganda auch an die Erwachsenen. Obwohl diese selbst meist schon durch die Sowjetschule gegangen sind, wird bei ihnen noch ein Rest von religiösen Anschauungen aus früherer Ueberlieferung angenommen. Die Propagandisten der Gottlosigkeit machten sich bisher die Arbeit leicht. Sie setzten als ihre Zuhörer primitiv denkende Menschen voraus und richteten den Angriff in plumper und massiver Weise gegen die angeblich rückständige Haltung der religiösen Menschen. Nach ihrer Darstellung waren diese immer Schädlinge im Wirtschaftsaufbau, die sich gegen die Maschinenarbeit stemmten und die Kornablieferung an den Staat hinderten. In der Stadt wurden in Klubs und Museen antireligiöse Vorträge gehalten (Prawda vom 10. 4. 1938). Das „Zentrale antireligiöse Museum" in Moskau hebt hervor, daß es täglich 350 bis 400 Besucher hat. Gleichzeitig klagt es, daß die Museumsführer so mangelhaft vorgebildet seien, daß sie in keiner Weise den Anforderungen genügten (Iswestija vom 28. 7. 1938). Im Planetarium in Moskau wurden antireligiöse Theaterstücke aufgeführt, z. B. Galilei, Giordano Bruno, Kopernikus usw. (Prawda vom 5. 1. 1939). In den Museen wurden Ausstellungen veranstaltet, z. B. „Religion und Atheismus im Mittelalter" oder „Faschismus und Religion" (Iswestija vom 17. 9. 1938).

Das Niveau war in den meisten Fällen so gering, daß amtliche Stellen sich veranlaßt sahen, eine Besserung herbeizuführen. Das Kommissariat für Volksaufklärung wollte besser geschulte Kräfte zur Verfügung stellen. In einem siebenmonatlichen Kursus wurden 10 000 Propagandisten auf dem Wege des Fernunterrichts geschult (Prawda vom 27. 4. 1938). Tatsächlich erfüllen die vorhandenen Kräfte fast nie die Anforderungen. Wie ein aktiver antireligiöser Propagandist, Dozent am pädagogischen Institut in Stalingrad (Zarizyn) berichtet, ist gegenwärtig die Gottlosenarbeit in ein völlig neues Stadium eingetreten. Der Propagandist befindet sich seinen Zuhörern gegenüber oft in einer schwierigen Lage. Während sich früher die Fragen meist auf die magisch-sakramentalen Anschauungen der orthodoxen Kirche bezogen, beschäftigen sich jetzt die Bauern, die Radio hören und Zeitung lesen, mit anderen Problemen und richten dementsprechend auch andere Fragen an den Vortragenden. So wird schon ge-

fragt, was Materie, Bewußtsein usw. sei. Derselbe Propagandist kritisiert daher scharf die Richtlinien des „Bundes Kämpfender Gottloser" und bezeichnet sie als rückständig. Sie sehen nur massive Themen vor, ohne auf die eigentlichen Kernfragen einzugehen. Auch die Gottlosenpresse behandelt die Fragen in einer Weise, die den Leser nicht befriedigen können, und erschöpft sich in Schlagworten. Von dieser Seite wurde offensichtlich eingesehen, daß die bisherige Gottlosenpropaganda an ihrem Zusammenbruch selbst schuld sei. Freilich wird der Versuch, sie durch verstärkte Anleihen aus der Naturwissenschaft und Religionsgeschichte auf ein höheres Niveau zu heben, ebenso unzureichend und erfolglos bleiben (Iswestija vom 22. 10. 1938).

Um der antireligiösen Arbeit einen neuen Aufschwung zu geben, ist die Rote Armee zum Träger der Gottlosenpropaganda gemacht worden. Diese verfügt über freie Kräfte, die sich dem Gegenstand widmen, sich schulen lassen und mit entsprechender Autorität im Lande auftreten können. Von dieser neuen Wendung in der Organisation der antireligiösen Propaganda erwartet der Bolschewismus große Erfolge. Während die Gruppen des Gottlosenverbandes in Städten und Dörfern verfallen, unterhält die Rote Armee befehlsgemäß ihre Gottlosenorganisationen und treibt in den Garnisonen eine starke Agitation.

Der Propagandist aus der Roten Armee geht an die Rekruten anders heran, als es der zivile Agitator bei seinen Zuhörern tut. Der soldatische Propagandist kommt in höherem Auftrage als kommandierter Lehrer der Gottlosigkeit. Sein Unterricht muß angehört werden. Im soldatischen Zusammenleben ist die Einwirkung auf den einzelnen auch eher möglich, zumal wenn er der Masse der Andersdenkenden allein gegenübersteht. Man scheut sich hier nicht, die Parole auszugeben: „Jeder Gläubige muß ermittelt werden!" Die antireligiöse Propaganda der Roten Armee arbeitet mit folgenden Argumenten: die Religion wirkt auf den Einzelmenschen, sie übt eine isolierende Wirkung aus und tritt trennend zwischen Mensch und Mensch hin. Aus kameradschaftlichen und sozialen Gründen muß sie aus der Roten Armee verschwinden. Die Religion, speziell der christliche Glaube, lehrt Vergebung und Feindesliebe, schwächt daher den Kampfeswillen. Der Soldat muß alles abschütteln, was ihm von Kindheit an anerzogen ist, um ungehemmt zu jeder Zeit für den kämpferischen Einsatz frei zu sein (Krasnaja Swesda vom 8. 7. 1938). Auch hier werden die Priester als Spione behandelt, die mit den Feinden gemeinsame Sache machen. Sie werden nicht nur als Vertreter der Rückständigkeit und Pseudowissenschaft, sondern auch als Wortführer einer tiefstehenden klassengebundenen Moral bezeichnet.

Die richtunggebende Moskauer Zeitung „Prawda" veröffentlichte am 20. 8. 1939 einen Leitartikel, in dem sie für die systematische Fortführung der antireligiösen Arbeit eintrat. Ihre Absicht bestand dabei darin, autoritativ zum Ausdruck zu bringen, daß in dieser Hinsicht keine Aenderung beabsichtigt sei. Gottlosigkeit gehöre zur marxistisch-leninistischen Weltanschauung, bilde daher einen notwendigen Bestandteil der kommunisti-

schen Erziehung und müsse entsprechend gepflegt werden. Gottlosenpropaganda hat staatlichen Charakter. Der gesamte Staatsapparat steht ihr zur Verfügung. Dasselbe gilt von der Presse. Sie ist verpflichtet, öfter im Jahr (vor den kirchlichen Hauptfesten) ein antireligiöses Thema anzuschlagen. Alle Behörden und Organisationen müssen antireligiöse Beschlüsse fassen, deren Durchführung überwacht wird. Kommunismus und Gottlosenpropaganda gehören zusammen. Die antireligiöse Propaganda hat eine hohe Aufgabe zugewiesen bekommen: sie soll im Menschen das Bewußtsein der menschlichen Allmacht wecken. Dem Menschen der Gegenwart soll beigebracht werden, daß der Kommunismus den Himmel auf Erden baue. Das Paradies wird durch eigene Kraft erreicht. Daher macht er den religiösen Glauben völlig entbehrlich und ersetzt ihn durch die Begeisterung für den sozialistischen Aufbau. Die Passivität des russischen Menschen, so heißt es in diesem Programm weiter, die durch seine religiöse Haltung bedingt sei, soll aufgehoben und das Gefühl der eigenen Machtlosigkeit durch erhöhte Initiative und starken Tätigkeitsdrang ersetzt werden. Den breiten Massen muß weiter gepredigt werden, daß religiöse Vorurteile den Lauf des sozialistischen Aufbaus hemmen, da sie Lebensverhältnisse heiligen, die der Sozialismus als antiquiert wegfegen will. Dieses vernachlässigte Gebiet sollte auf einen höheren Stand gehoben werden, und die Sowjetöffentlichkeit wurde aufgerufen, es ihm zu geben. Alle verfügbaren Kräfte sollten dazu herangezogen werden, d. h. daß auf die Kreise, die bisher von dieser Betätigung verschont geblieben waren, ein stärkerer Druck ausgeübt wurde.

*

Die vom Herbst 1939 bis zum Sommer 1940 von der Sowjetunion besetzten Gebiete mußten es erleben, daß der Bolschewismus weder seine sachlichen Inhalte abzuschwächen geneigt, noch seine Methoden aufzugeben bereit war. Gleich zu den ersten Maßnahmen des Innenkommissariats gehörten die Verbote für Geistliche, ihre Tracht zu tragen und Schulen, Krankenhäuser und Kasernen zu betreten. Gleichzeitig erfolgte das Verbot des Religionsunterrichts und die Konfiszierung der kirchlichen Ländereien. Die Gottlosenorganisation sollte in diesen neuen Gebieten mit größter Energie arbeiten. Sie sollte, wie Jaroslawskij im „Besboshnik" vom 26. 1. 1941 verkündete, die Werktätigen dieser Territorien zu Gottlosen machen. Alle destruktiven Lebenskräfte waren aufgerufen, an diesem Kampf teilzunehmen, der im Laufe der Zeit immer heftiger und blutiger wurde.

Die Organisation des „Bundes kämpfender Gottloser" und ihr Leiter Jaroslawskij sahen nun ihren Weizen aufs neue blühen. Hatte dieser Verband erst wenige Jahre zuvor den völligen Zerfall erlebt, so konnte er sich mit staatlichen Mitteln wieder aufrichten. Unter Anwendung seiner bekannten Methoden brachte er es zu Beginn des Jahres 1941, wie die „Prawda" angab, wieder auf 3 Millionen Mitglieder (Prawda 24. 1. 1941). Jaroslawskij hatte schon zuvor für das Jahr 1940 einen gewaltigen „Plan

der Gottlosen" angekündigt. Dabei erklärte er folgendes: „Stalin ist es 1939 gelungen, das Antlitz der Welt zu verändern. Dem Verband kämpfender Gottloser kommt im nächsten Jahr eine dominierende Stellung in Europa zu. Das Kampffeld ist über die Grenzen der UdSSR. ausgedehnt und wird sich bald im Herzen Europas befinden" (Besboshnik vom 1. 10. 1939).

Unter diesem Aspekt sollte die Arbeit der Gottlosen nicht nur am Leben erhalten, sondern weitgehend ausgebaut werden. Man sah es für durchaus gegeben an, daß in den neuerworbenen Gebieten dieselbe Innenpolitik verfolgt wurde, wie in den alten Bundesrepubliken. Das bolschewistische Dogma, das als „Wissenschaft" ausgegeben wurde, ist nun einmal die Grundlage der amtlichen Politik und zwingt, den bisherigen Weg weiter zu verfolgen, weil nach Stalins Worten „jede Religion der Wissenschaft entgegengesetzt ist".

In den Jahren 1940/41 wurde die Verstärkung der antireligiösen Propaganda auf allen Lebensgebieten gefordert. In der gesamten Presse wie in Versammlungen und in besonderen antireligiösen Vorträgen, deren der „Verband der kämpfenden Gottlosen" allein in diesem Jahr über 24 000 veranstaltete, kam es zum Ausdruck, daß es in der UdSSR. noch Millionen gläubiger Menschen gäbe, die umgestimmt bzw. ausgeschaltet werden müßten. Jaroslawskij schätzte die Einnahmen einzelner Gemeinden, die aus persönlichen Opfern zusammenkamen, auf 300—500 000 Rubel. Diese „erschreckenden" Feststellungen veranlaßten ihn, seine Agitation auf immer breiterer Basis zu treiben. In Großstädten wie Leningrad und Gorkij wurden Kurse zur Ausbildung von Propagandisten veranstaltet. Die Fachpresse wurde veranlaßt, die Angehörigen verschiedener Berufe zu diesem Zwecke heranzuziehen. Literatur und Kunst sollten die Menschen in gleiche Richtung drängen. Den Schriftstellern wurde der Vorwurf gemacht, daß sie sich zu stark von diesem öffentlichen Anliegen zurückhielten. Um zu zeigen, daß die Presse die Mahnungen beherzigte, erschienen jetzt große Artikel über „Marxismus und Religion" oder „Religion, eine Waffe der Ausbeuter" (Krasnaja Swesda vom 21. 8. 1940). Sie brachten nicht nur die gleichen abgegriffenen Gedanken vor, sondern wiederholten sich auch inhaltlich weitgehend (Bojewaja podgotowka vom 4. 10. 1940).

Jaroslawskijs Aufforderung entsprechend nahm sich das Kommissariat für Volksaufklärung selbst seines Anliegens an. Es brachte eine „Anweisung" heraus, die antireligiöse Propaganda in allen Unterrichtsanstalten zu verstärken. Die Direktoren aller Volks- und Mittelschulen, ebenso wie die Schulräte waren gehalten, Entwürfe über die Verstärkung der antireligiösen Arbeit in den Schulen den Behörden vorzulegen. Den Schulleitern wurde im einzelnen empfohlen, zu diesem Zweck Vorträge, Aussprachen, Reden, Theatervorstellungen, Ausstellungen und Museumsbesuche zu benutzen. Gleichzeitig wurde darauf hingewiesen, daß die antireligiöse Erziehung in den Jugendorganisationen verstärkt werden müßte. Bei dieser Arbeit sollte aber nicht die Jugend allein das Objekt

sein, sondern gleichzeitig die Unterrichtenden. In der Anweisung des Kommissariats für Volksaufklärung wird daher auch die Einrichtung von antireligiösen Kursen für Professoren der Lehrerbildungsanstalten angeordnet. Als Hilfsmittel sollte für sie ein Handbuch herausgegeben werden „Die antireligiöse Erziehung in der Schule" (Prawda vom 7. 1. 1941).

Bei dem neuen Feldzug, den Jaroslawskij plante, war den antireligiösen Museen eine größere Aufgabe zugewiesen als der antireligiösen Presse, die erfahrungsgemäß nur geringfügige Wirkung ausübte. Die Museen sollten den Massen zeigen, daß die Religion klassengebunden, daß z. B. die christliche Religion als Religion der Sklaven entstanden sei. Machtlos, die soziale Ordnung zu ändern, hätten sich die Sklaven mit der Vertröstung auf ein besseres Jenseits zufriedengegeben. Die antireligiösen Museen sollten zum anderen an Hand von Bildmaterial zeigen, wie das Christentum sich den Fürsten verkauft hätte. Im übrigen sollte die christliche Kirche als kulturfeindlich hingestellt werden, die Unwissenheit unterstützend und das finstere Mittelalter heraufführend. An der russischen Vergangenheit sollte demonstriert werden, daß sie die mächtigste Stütze des Polizeistaates gewesen sei.

*

Wie sieht nun das Bild auf der anderen Seite der „religiösen Front" aus? Es werden immer wieder dieselben Gegenden genannt, in denen das religiöse Leben besonders rege und die Aktivität des Volkes groß ist. Das sind die Gebiete an der oberen Wolga von Kalinin bis Kostroma, aber ebenso auch Industriezentren wie Iwanowo-Wosnessensk und Agrargebiete südlich und südöstlich von Moskau. Auch wenn es im Lande fast gar keine Kirchen mehr gibt, bleibt das Bauerntum noch immer Träger der kirchlichen Sitte. Kirchliche Feste werden weiter eingehalten. Es werden weite Strecken zu Fuß zurückgelegt, um an einem Gottesdienst teilzunehmen. Die kirchliche Organisation ist aufgelockert und aus diesem Grunde schwer faßbar. Aus dem Gebiet von Kalinin werden aber auch andere Verhältnisse berichtet. So hat z. B. das Dorf Gorschkowo, wie die „Prawda" vom 20. 8. 1939 mitteilte, das Fest der Mutter Gottes von Tichwin drei Tage lang gefeiert. Das ganze Dorf nahm an dieser Festlichkeit teil, während die Arbeit im Kollektiv ruhte.

Im Zusammenhang mit der wachsenden Industrialisierung drängt die jüngere Generation vom Lande in die Stadt, um in Fabriken, Werkstätten, Instituten und Laboratorien zu arbeiten. Auf dem Lande blieb die ältere Generation. So kam es, daß schon vor Ausbruch des Krieges in manchen Kollektiven unter 120 arbeitsfähigen Mitgliedern sich etwa 40 ältere Frauen im Alter von 50 bis 65 Jahren fanden. Da sich in der UdSSR. niemand um die alten Leute bekümmert, werden sie ausschließlich von der Kirche betreut. Der Geistliche versammelt sie, bespricht mit ihnen die Lage und erklärt ihnen die neuen Gesetze und Verfügungen. Diese Frauen bilden meist das kirchliche „Aktiv". In den Berichten von der Gegenseite wird hervorgehoben, daß sie unter den jungen Arbeitern und

Bauern Propaganda treiben und dabei ihre Sache besser vertreten als mancher Priester. Aus den aktivsten Gliedern wird der Kirchenrat gebildet; wer nicht tatkräftig mitarbeitet, wird durch andere ersetzt.

Aber auch unter den Arbeitern hat die Kirche schon wieder eine starke Position. Hier machen sich weniger alte Ueberlieferungen geltend, sondern mehr eigene neugewonnene Ueberzeugung. Die bolschewistische Presse berichtet mit Befremden und Erstaunen, daß Arbeiter immer wieder der Kirche sich zuwenden und ihre Kinder taufen lassen. Insbesondere wurde aus dem Kohlengebiet des Donbaß mitgeteilt, daß dort die Kirche unter der arbeitenden Bevölkerung große Fortschritte gemacht hätte.

Der russische Geistliche hat in dieser Zeit sein Gesicht völlig verändert. Die Entwicklung der letzten Jahre hat gezeigt, wieviel in der kirchlichen Arbeit von der Person abhängt. Aus den Zeitschriften der Gottlosenbewegung geht hervor, daß es stellenweise bewegliche und geschickte Priester gibt, die in den Lesehütten mit den Bauern Diskussionen durchführen und ihnen die Tagesfragen erläutern, so daß die dazu berufenen Agitatoren keine Möglichkeit mehr haben, in der vorgeschriebenen Weise zu wirken. Wie der „Besboshnik" vom 21. 4. 1939 berichtete, ist in der UdSSR. bemerkenswerterweise die Zahl der Wanderprediger ständig gewachsen. Die örtlichen Instanzen haben meist keine Möglichkeit, gegen sie einzuschreiten. Diese Wanderprediger beschränken sich bei ihren Ausführungen auf das geistliche Gebiet und geben keine Handhabe, gegen sie vorzugehen. Für die amtlichen Stellen sind sie meist unerreichbar.

Was die Haltung der bäuerlichen Kreise zum Staat anlangt, so ist gerade im Laufe des Jahres 1939 eine große Spannung zu bemerken gewesen. Das Ziel der Bauern, zu Privateigentum zu kommen, ist immer stärker hervorgetreten. Die Erlaubnis, eigenes Gartenland zu besitzen, hat viele Kollektivbauern dazu geführt, ihre Verpflichtungen gegenüber dem Kolchos bewußt zu vernachlässigen. Auf dieses Abbröckeln der Kollektivwirtschaften antwortete der Staat mit gesetzlichen Repressalien. Die Bauern hatten scharfe Maßnahmen zu gewärtigen. Ihren individuellen Wünschen und Möglichkeiten, die auch für die kirchliche Betätigung von Belang waren, sind wieder enge Grenzen gezogen worden.

*

Mitten in diese mit viel Ernst und Nachdruck geführten Auseinandersetzungen um den Glauben und den Bestand der Kirche schlug der Krieg gewaltig hinein. Stalins Politik mußte mit der Tatsache rechnen, daß einerseits Deutschland seinen Ostfeldzug als europäischen Kreuzzug gegen den Bolschewismus proklamierte und daß andererseits der neue britische Bundesgenosse das christliche Dekorum gewahrt wissen wollte. Er ließ daher sogleich am ersten Kriegstage den Patriarchatsverweser Metropolit Sergius einen Hirtenbrief an die Geistlichen und Gemeinden der orthodoxen Kirche in der Sowjetunion ausgeben, in dem sie aufgefordert wurden, sich für den bolschewistischen Staat und ihr Vaterland zur Wehr

zu setzen. Um den Schein zu erwecken, daß eine neue Periode der Glaubensfreiheit in der Sowjetunion anbreche, und ein Gegensatz gegen den Staat aus diesem Grunde abwegig sei, wurden ostentativ in Moskau und anderen Städten einzelne Kirchen wieder eröffnet und Bittgottesdienste für den Sieg der Roten Armee nach der Weisung des Patriarchatsverwesers abgehalten.

Indessen trugen die vorgehenden deutschen Heere in den von ihnen besetzten Gebieten dafür Sorge, daß die seit Jahren als Lagerräume, Werkstätten, Kinos und Klubs benutzten Kirchengebäude ihrem Bestimmungszweck zurückgegeben wurden und die Bevölkerung ohne Angst und Scheu ihre frommen Uebungen in den wiederhergestellten Gotteshäusern aufnehmen konnte. Unter diesen Umständen wurde die Religion zum Symbol und zum Erkennungszeichen in einem weltgeschichtlichen Ringen. Wer sich zur Kirche hielt, brachte damit zum Ausdruck, daß er die Entscheidung gegen den Bolschewismus vollzogen hatte. Kreuze wurden wieder sichtbar über den Kleidern getragen und Ikonen an den Wänden der Häuser befestigt. Scharenweise drängte die Bevölkerung zur Kirche. Die kirchliche Wiederaufbauarbeit kann beginnen. Die deutsche Zivilverwaltung hat ihr in einem grundlegenden Religionserlaß, über den im nächsten Heft dieser Zeitschrift berichtet werden soll, freien Raum gegeben. Damit beginnt ein neues Blatt in der Geschichte der Ostgebiete.

Literatur

(Wir geben lediglich die Seitenzahl der besprochenen Bücher an und nicht ihre Verkaufspreise, da sich infolge der Valutaschwankungen und Clearingverrechnungen mehrfach Mißstände ergeben haben.)

Neuerscheinungen zur Kirchengeschichte.

1. Karl Müller, Kirchengeschichte. 1. Bd. 3. Aufl., neu bearbeitet in Gemeinschaft mit Frh. Hans von Campenhausen. Tübingen 1938/41. J. C. B. Mohr. XXXII und 862 S. — 2. Hermann Schuster, Das Werden der Kirche. Eine Geschichte der Kirche auf deutschem Boden Mit Beiträgen von Hans Frh. v. Campenhausen und Hermann Dörries. Berlin 1941, Alfred Töpelmann, 530 S. — 3. Helmut Lother, Geschichte des Christentums. 1. Bd.: Das Christentum in der griechisch-römischen Welt. Leipzig 1939, Quelle & Meyer, 358 S. — 4. Hans Urs von Balthasar, Kosmische Liturgie. Maximus der Bekenner: Höhe und Krise des griechischen Weltbilds. Freiburg 1941, Herder, 372 S. — 5. Conrad Gröber, Der Mystiker Heinrich Seuse, Die Geschichte seines Lebens. Die Entstehung und Echtheit seiner Werke. Freiburg 1941, Herder, 234 S. — 6. Eduard Eichmann, Die Kaiserkrönung im Abendland. Ein Beitrag zur Geistesgeschichte des Mittelalters, mit besonderer Berücksichtigung des Kirchlichen Rechts, der Liturgie und der Kirchenpolitik. 2 Bde., Würzburg 1942,Echter-Verlag, 332 S. mit zwei Bildtafeln u. 320 S. mit 18 Bildtafeln und zwei Plänen. — 7. Else Hocks, Pius II. und der Halbmond. Freiburg 1941, Herder, 230 S. mit vier Bildtafeln. — 8. Karl Brandi, Kaiser Karl V., 1. Bd.: Werden und Schicksal einer Persönlichkeit und eines Weltreiches; 2. Bd.: Quellen und Erörterungen. München 1937 u. 1941, Verlag Bruckmann, 571 S. und 478 S. — 9. Karl Brandi, Die deutsche Reformation. Leipzig 1941, Koehler & Amelang, 364 S. — 10. Karl Brandi, Gegenreformation und Religionskriege. Leipzig 1941, Koehler & Amelang, 330 S. — 11. Gerhard Ritter, Die Weltwirkung der Reformation. Leipzig 1941, Koehler & Amelang. 224 S. — 12. Hans Preuß, Martin Luther, der Christenmensch. Gütersloh 1942, C. Bertelsmann, 364 S. — 13. Hellmut Heinrich, John Miltons Kirchenpolitik. Puritanische Ideen zum Problem Staat und Kirche. Berlin 1942, Junker & Dünnhaupt. 132 S. — 14. August Lang, Puritanismus und Pietismus. Studien zu ihrer Entwicklung von M. Butzer bis zum Methodismus. Neukirchen 1941, Buchhandlung des Erziehungsvereins. 360 S. — 15. Erich Schmidt, Bismarcks Kampf mit dem politischen Katholizismus. Teil I: Pius IX.

und die Zeit der Rüstung 1848 bis 1870. Hamburg 1942, Hanseatische Verlagsanstalt. 386 S. — 16. Paul Dedic, Jahrbuch der Gesellschaft für die Geschichte des Protestantismus im ehemaligen Oesterreich. Wien und Leipzig 1941, Manzsche Verlagsbuchhandlung. 212 S.

In erstaunlichem Maße ist in Deutschland trotz des totalen Krieges, der alle Kräfte des Volkes beansprucht, die wissenschaftliche Arbeit bis in die jüngste Zeit hinein mit beachtlichen Leistungen auf allen Gebieten des Geisteslebens fortgeführt worden. Wie die Geschichtswissenschaft in ihrem ganzen weiten Bereich, so hat auch die Kirchengeschichte wichtige Arbeiten vorlegen können. Dies gilt für die alte Kirchengeschichte wie für das Mittelalter, die Reformationszeit und die neuere Kirchengeschichte. Zahlreiche Einzeluntersuchungen sind erschienen, die Fortführung bekannter Reihen durch Veröffentlichung von Texten und Forschungen konnte weitergehen. Von zusammenfassenden Werken liegt der erste Band der Kirchengeschichte von Karl Müller in neuer Auflage vor (1). Er schließt ab mit der Mitte des 7. Jahrhunderts. Zum Lobe dieses klassischen Lehrbuches viel zu sagen, erübrigt sich. Durch den Tod des Vf. am 10. 2. 1940 ist die Weiterführung der Neubearbeitung in die Hand Prof. Campenhausens allein gelegt. Müllers Kirchengeschichte wird auf lange Zeit hinaus ihre Bedeutung behalten, dadurch daß sie den Ablauf der Kirchengeschichte in den allgemeinen historischen Verlauf hineinstellt, sowie den Einfluß der politischen Vorgänge und der staatlichen Entwicklung auf die Kirche aufzeigt. Die reiche Darbietung des Stoffes und die wertvollen Literaturangaben sind in der neuen Auflage verbessert und ergänzt worden. — In Gemeinschaft mit Prof. Frh. v. Campenhausen und Hermann Dörries schrieb der bekannte Religionspädagoge Prof. H. Schuster eine Kirchengeschichte (2), die ein Handbuch für weitere Kreise sein will. Eine erstaunlich reiche Stoffmenge ist hier auch formal ansprechend gemeistert. Zahlreiche gut ausgewählte Quellenstücke sind aufgenommen. Besonders dankenswert ist die Darstellung der Neuzeit, da eine solche bisher nicht vorhanden war. Die vielschichtigen Probleme des 19. und 20. Jahrhunderts bis 1933 werden gut dargeboten. Ohne konfessionelle Engherzigkeit ist die Darstellung von der „Lutherrenaissance" der Gegenwart beeinflußt. Der Untertitel ist nicht eng gefaßt, die Einschränkung macht sich erst nach der Reformationszeit etwas bemerkbar, aber auch weiterhin spielt die Kirchengeschichte anderer Länder immer wieder in die Darstellung hinein. Während Schuster bewußt eine „Geschichte der Kirche" schreiben will und die Darstellung der „Geschichte des Christentums" als unmöglich ablehnt, den selbstgesetzten Rahmen aber vielfach sprengt, will Lother (3) in der Reihe einer Sammlung von Studiengrundrissen für Studenten eine Geschichte des Christentums schreiben. Ueber den Rahmen von „Kirche" und „Kirchen" hinaus soll die vielfältige Gestaltung und Wirkung der christlichen Botschaft in 2000jähriger Entwicklung dargestellt werden. Neue Aufgaben aufnehmend, versucht Lother die verschiedene Prägung des Christentums in den einzelnen Ländern, die durch geistige und rassische Verschiedenheit bedingt ist, zu zeigen und neben allem Institutionellen und Theologischen auch die Aufnahme des Christentums in der breiten Masse und in der volkstümlichen Frömmigkeit zu zeigen. Die Fachwissenschaft meldet zu diesem ersten Entwurf mancherlei Wünsche an. Das Werk ist auf vier Bände berechnet, der vorliegende führt bis zu Gregor dem Großen († 604). In den Dienst der Bestrebungen der katholischen Erneuerungsbewegung, die besonderen Gaben der „getrennten Brüder" heimzuholen in den Bereich der römischen Kirche, die dadurch zu wahrer Fülle des Katholischen geführt werden soll, steht die Schrift des Jesuiten von Balthasar über Maximus Confessor (4). Balthasar hat bereits verschiedene geistesgeschichtliche Untersuchungen, „die auf Erweckung der katholischen Gesamttradition ausgehen", vorgelegt. Das vorliegende Buch versucht eine Gesamtdarstellung der Lehre des Maximus zu geben, die bisher nicht vorhanden war. Damit wird der hervorragendste Theologe des 7. Jahrhunderts, der die Weisheit der östlichen Kirche noch einmal zusammenfaßte, weiteren Kreisen katholischer Theologen wieder nahegebracht in einem Augenblick, da vielfach ein Abrücken von der Scholastik und eine Hinwendung zur biblisch-orientierten Theologie der Väter bemerkbar ist. Zu dieser theologischen Situation, ihren Gefahren und ihren Vorzügen, sagt B. in der Einleitung einige knappe, bedeutungsvolle Sätze.

Der Erzbischof von Freiburg gibt in liebevoller Darstellung ein wissenschaftliches, aber doch leicht lesbares Buch über den „lieblichsten" der deutschen Mystiker (5). Das wissenschaftliche Anliegen der Schrift ist eine gründliche Untersuchung über die Echtheit der Seuse-Schriften. Dadurch erhält das Charakterbild Seuses neue Beleuchtung. Das Verhältnis zum verehrten Meister Eckehart ist erneut untersucht. Manche scharfe Zensur wird man der hohen offiziellen Stellung des Verfassers zugute halten. Das Buch ist ein schöner Beitrag zur Frömmigkeitsgeschichte des späteren Mittelalters. Es darf nicht übersehen werden, daß die Schrift zugleich gegenwärtiger katholischer Frömmigkeit dient, in der die Mystik Seuses — zumal in den Klöstern — vielfach sehr lebendig ist auch in Formen, die Nichtkatholiken überaus fremd erscheinen. — Eduard Eichmann, der bekannte katholische Kanonist, veröffentlicht eine gediegene, gründliche Untersuchung

über den liturgischen Ritus der römischen Kaiserkrönung in seinem Gesamtaufbau wie in seinen Einzelheiten (6). Die mit der Kirchenpolitik eng verschlungene Entwicklung findet ihre Darstellung, ebenso wie der rechtliche, liturgische und kirchenpolitische Gehalt herausgehoben wurde. Die reife Arbeit eines langen Gelehrtenlebens wird hier vorgelegt. Jahrzehntelange Beschäftigung mit dem Stoff, reiche Arbeit an den Quellen geht ihr voraus. Band I bietet eine Gesamtdarstellung der Krönung, ihrer geschichtlichen Entwicklung und ihrer geistesgeschichtlichen Hintergründe, eine eingehende Darstellung des Weiheaktes und der ihm zugrundeliegenden Reichs- und Kaiseridee. Sehr aufschlußreich ist die Darstellung des Ueberganges vom König-Priestertum, das die Kirche aus der Antike übernommen hatte, zum Priesterkönigtum im päpstlichen Imperialismus. Der Band II bringt eine Anzahl Einzeluntersuchungen über die Insignien, die Gewandung, die Eide, Krönungsservitien, Bügel- und Zügeldienst sowie das Palatum Lateranense. Dogmengeschichtlich besonders bedeutsam ist der Nachweis der nahen Verwandtschaft von Kaiserkrönung und Bischofsweihe. Der Kaiser erscheint noch als Bischof, bischofsgleich, zumal sein Amt mit dem des Bischofs auch innerlich nahe verwandt schien. Hier wie an anderen Stellen setzen für den evangelischen Theologen mancherlei Fragen an den heutigen Katholizismus ein. Eichmann hat in seiner gut ausgestatteten Schrift dem alten Reich, „das den Grund für Deutschlands Einheit und Größe gelegt hat", ein würdiges literarisches Denkmal gesetzt.

Die lebendige und leicht geschriebene Monographie über Enea Silvio de Piccolomini, den späteren Papst Pius II. (7) beschränkt sich bewußt auf die Darstellung „der dramatischen Kurve seiner Lebensbahn", seines Kampfes gegen die Türken. In diesem — wenn auch erfolglosen — Kampf wuchs das Papsttum der Renaissance noch einmal über sich selbst hinaus und wurde Träger einer großen religiösen Idee. Durch diese Sicht des Lebens Pius II. wird der sinnenfreudige Humanist, der gewandte Vertreter der konziliaren Ideen, der absolutistisch-autokratische Papst verdeckt und ein Glanz über das Leben dieses Papstes ausgebreitet, der nicht nur Glanz der Wahrheit ist. Wenigstens kurz hingewiesen sei auf die Darstellungen zur Geschichte des Reformationszeitalters durch Karl Brandi (8), die nach dem Erscheinen des zweiten Bandes über Karl V. abgeschlossen vorliegen. Sie gehören zu den glänzendsten Leistungen deutscher Geschichtsdarstellung in der Nachfolge Rankes. Der erste Band über Karl V. erschien 1937 und liegt bereits in 3. Auflage vor, Uebersetzungen in fünf europäische Sprachen liegen vor oder sind in Vorbereitung. Das Werk stellt den Abschluß der Bemühungen von Wissenschaftlern mehrerer Nationen um die Biographie Karls V dar. Es gibt nicht nur ein Bild des Herrschers, seines Charakters, seiner Frömmigkeit, seiner Pläne und seines Schicksals, sondern schildert auch das Reich, in dem die Sonne nicht unterging, in seiner Vielfalt. Zur Ergänzung und Vorbereitung der Biographie Karls V. schrieb Brandi die Darstellungen über Reformation (9) und Gegenreformation(10). Brandi stellt die großen religiösen Ereignisse mitten hinein in den Gesamtverlauf der deutschen Geschichte. Das Zusammen- und Widerspiel kirchlicher, politischer und geistesgeschichtlicher Faktoren wird mit großer Darstellungskunst zu einem packenden Gesamtbild geformt. Gerhard Ritter, der soeben im 3. Band Propyläenweltgeschichte eine eindrucksvolle Darstellung der „kirchlichen und staatlichen Neugestaltung Europas im Jahrhundert der Reformation und der Glaubenskämpfe" veröffentlicht hat, vereinigt sieben Essays zu einem anregenden Buch über die Weltwirkung der Reformation (11). Die Fragen des Buches „kreisen alle um die historische Bedeutung Luthers für den deutschen Geist und das deutsche Schicksal" (Vorwort). In zwei Aufsätzen geht Ritter der Wirkung Luthers und der reformatorischen Bewegung auch im Norden und Westen Europas nach. — Die Beschäftigung mit Luthers Person und Werk hält unvermindert an, sie greift weit über Deutschlands Grenzen und über den Bereich des Protestantismus hinaus. Das bekannte katholische Buch „Die Reformation in Deutschland" von Josef Lortz ist in zweiter Auflage erschienen. Das Werk ist im wesentlichen unverändert geblieben. — Der Erlanger Theologe Hans Preuß fügt zu seinen bisherigen Lutherbüchern, Martin Luther, der Künstler, der Prophet, der Deutsche, ein viertes (12). Er will neben die mehr theologischen Darstellungen von Köstlin, Th. Harnack, R. und E. Seeberg, J. v. Walter, stärker einen „Aufriß der Frömmigkeit Luthers" geben. Preuß geht aus von der Gottesfrage Luthers, die des Menschen Verderben und Angst in ihrer ganzen Abgründigkeit zeigt, handelt von Christus, dem Befreier, der dem die Freiheit bringt, der ihm im Glauben anhängt. Weggenossen und Wegweisung zu Christus findet der Suchende in der Kirche mit ihren Gnadenmitteln: Wort und Sakrament. In der Hingabe an Christus lebt der Christenmensch ein Leben der Freiheit, des guten Gewissens in Gebet und guten Werken mitten in den Anforderungen des täglichen Lebens unter Hausgenossen und in der Volksgemeinschaft. In seinen Ausführungen läßt Preuß Luther reichlich zu Worte kommen, meist in der überlieferten Fassung der Luthersprache. Lateinische Texte hat Preuß vielfach, nicht immer, verdeutscht, da er „nicht bloß für ältere Herren schreiben wollte". — Die Schrift über John Miltons Kirchenpolitik (13) untersucht die auf den Puritanismus gründenden

Gedanken des englischen Dichters zum Problem Staat und Kirche. Die Untersuchung wurde angeregt durch eine Preisfrage der Kieler theologischen Fakultät. Es geht dem Verfasser um die Erfassung der religiösen ideenmäßigen Voraussetzungen des Puritanismus. Er versucht zunächst die Erscheinungsformen des Puritanismus nach dem ersten Bürgerkrieg kurz zu skizzieren, beschreibt dann die religiösen Grundgedanken Miltons, seine Gottesanschauung, Christologie, Anthropologie sowie die Ideen über Natur, Recht und Vernunft, um dann der Frage nach dem Verhältnis von Staat und Kirche in den drei Entwicklungsepochen von Miltons Leben nachzugehen. Nach Heinrich wandeln sich Miltons Ideen von den presbyterianischen zu independentistischen und schließlich zu separatistischen. — Der Altmeister reformierter Dogmengeschichte gibt nach Jahrzehnten der Vorbereitung einen wichtigen Beitrag zur Geschichte des englischen Protestantismus, zugleich eine Weiterführung der Erforschung des Pietismus (14). Während über den festländischen Pietismus grundlegende Arbeiten vorliegen, fehlte bisher eine Darstellung der pietistischen Bestrebungen in England. Durch Langs Studien wird der Ursprung des Pietismus aufgehellt. Schon früher hat Lang Butzer als den Pietisten unter den Reformatoren dargestellt, jetzt geht er dem Zusammenhang des Pietismus mit der reformierten Theologie genauer nach. In sechs Einzelstudien, die aber doch eng zusammenhängen, Butzer und der Puritanismus, Der Puritanismus, besonders der Kongregationalismus, William Perkins, Perkins Schüler und Geistesverwandte, John Bunyan, Der Methodismus legt Lang die Ergebnisse seiner Arbeit vor. Sie bietet die Möglichkeit, in Verbindung mit älteren Werken jetzt die Gesamtentwicklung des Pietismus zu überschauen. Prof. Lang gebührt für seine gründliche Untersuchung über die Weiterentwicklung des reformatorischen Protestantismus besonderer Dank. — Eine interessante Studie zum politischen Katholizismus des 19. Jahrhunderts veröffentlicht Erich Schmidt vom Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschland (15). Eine eigentliche Geschichte des Kulturkampfes wurde bisher nur von katholischer Seite geschrieben. Schmidt stellt die Auseinandersetzung Bismarcks mit dem Katholizismus in die politischen, kulturellen und religiösen Zusammenhänge hinein; sein Buch ist im wesentlichen aus den Akten deutscher Archive bearbeitet, die zum Teil zum erstenmal zugänglich waren. Vf. kann sich außerdem auf mehrere wichtige Teilarbeiten der letzten Jahrzehnte beziehen und ihre Ergebnisse auswerten. Der vorliegende 1. Band behandelt die Jahre 1848 bis 1870. Das Werk, das vieles wichtige unbekannte Material vorlegt, ist für die Kirchengeschichte der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts von großer Bedeutung, man wird auf seine Fortsetzung gespannt sein. — Der 62. Jahrgang des bekannten Jahrbuches (16) bringt wiederum zahlreiche Beiträge zur Geschichte des österreichischen Protestantismus, u. a. eine größere Arbeit des Herausgebers Dr. habil. Paul Dedic über den Geheimprotestantismus im oberen Ennstal 1753—1760. Weitere Beiträge behandeln Reformation und Gegenreformation in St. Pölten, Springersekte und Bergkirchen in der alten Südsteiermark u. a. Eine reiche Bücherschau schließt das inhaltreiche Heft ab. J.

Katholische Gebetsliteratur.

1. Männer vor Gott, Ein Gebetbuch. Herausgeber Msgr. Theodor Hürth, Köln. Freiburg 1941, Herder. 186 S. — 2. Im Herrn, Gebete im Geist des königlichen Priestertums, herausg. von Otto Pies. Freiburg 1941, Herder, 600 S. — 3. Heinrich Fritsch, Gespräche mit Gott in Tagen der Krankheit. Freiburg 1941, Herder, 116 S. — 4. E. Hecker, Kleines Tischgebet für alle Tage des Jahres. Freiburg 1941, Herder, 80 S. — 5. M. Theresia Breme O. S. U., „Aller Augen warten auf Dich, o Herr . . .!" Münster i. W., Regensbergsche Verlagsbuchhandlung. 74 S. — 6. Edmund Roeser, Liturgisches Gebet und Privatgebet. Wien 1940, Herder, 52 S. — 7. Romano Guardini, Der Rosenkranz unserer lieben Frau. Würzburg 1940, Werkbund-Verlag, 76 S.

Mancherlei Bemühungen der letzten Jahre, der riesigen Flut mangelhafter und ungeeigneter Gebetbücher etwas Echtes entgegenzusetzen, haben schöne Erfolge gezeitigt. Der Katholik, der nach einem guten Gebetbuch sucht, müht sich heute nicht mehr vergebens. Freilich ist das unerträglich Minderwertige längst nicht verschwunden. Ein ganz ausgezeichnetes Gebetbuch stellte der Generalpräses der katholischen Gesellenvereine, Theodor Hürth, zusammen (1). Die Gebete sind nicht einer zeit- und weltfernen Mystik entlehnt, kultivieren keinerlei Spezialandachten und fromme Uebungen, sondern sind wirklich für einen katholischen Mann unserer Zeit mit seinen bestimmten Sorgen und Anliegen ausgewählt. Die Anliegen der Familie und des Berufes, die Stellung und die Aufgaben des Mannes im öffentlichen Leben sind erstaunlich weitgehend berücksichtigt. Die Bibel und die altkirchlichen Liturgien sind eine reiche Fundgrube für das Buch gewesen. Auf Wandlungen innerhalb der katholischen Seelsorge weist vor allem die Anleitung zur Beichte, der sogen. „Beichtspiegel" hin, der in seinen Hilfsfragen zur Gewissenserforschung den Versuch macht, das Verwerfliche der Sünde vom Zentralen des Glaubens her zu begründen. Dabei tauchen bisher ganz ungewohnte Fragen auf: Wie

stehst du zu Christus? — Betest du Gebete, die deinem Alter oder deiner männlichen Art nicht entsprechen? — Hast du deine staatsbürgerlichen Pflichten erfüllt? (Steuern, Sozialabgaben.) — Hast du für Volk und Reich gebetet? — Hast du Leben und Gesundheit anderer gefährdet durch Nichtbeachtung der Verkehrsvorschriften? u. a. Eine kurze Belehrung über den Ablaß würdigt diesen als „Amnestie im Reiche Gottes". Drucktechnisch ist dieses und das folgende Buch besonders schön und ansprechend. — „Im Herrn" (2) ist zusammengestellt von dem Jesuiten Otto Pies; nach dem Untertitel zu schließen, ein Gebetbuch für Laienapostel, für die Katholische Aktion. Es ist nicht so unmittelbar auf die konkreten Lebensverhältnisse eines modernen Menschen zugeschnitten, bringt mehr Gebete zu Maria und zu einer Anzahl von Heiligen. Hier und an einigen anderen Stellen werden Spezialandachten und Interessen des Jesuitenordens an den Benutzer herangetragen, die den meisten sehr fern liegen. Auch in diesem Buch muß die reichliche Darbietung von Gebeten der Bibel und der christlichen Liturgien hervorgehoben werden. Daneben wird das Exerzitienbuch des Ignatius von Loyola stark benutzt. „Die Gebete um Glaubenseinheit" sowohl in 1 wie in 2 sind Gebete um Rückführung der „Getrennten" in die römische Kirche als der alleinigen Kirche Jesu Christi. — Der Spiritual am Priesterseminar in Köln, H. Fritsch, will dem Christen, „dem die Welt des Religiösen, die Welt Gottes zur Mitte seines Denkens und zur formenden Kraft seines Lebens geworden ist", 30 tägliche besinnliche Lesungen (jede Lesung zu 6 kurzen Abschnitten) in kranken Tagen bieten (3). Sie sind in Form eines Zwiegespräches „Der Herr spricht" — „Die Seele antwortet" gegeben. Sowohl dies Buch wie auch das folgende gehen an der Situation des heutigen Menschen vorbei und sind nur für einen kleinen Kreis brauchbar. — Die Sammlung von Tischgebeten (3) will in Anlehnung an den Aufbau des (reichlich langen!) liturgischen Tischgebetes eine Reihe von Gebetstexten nach dem Kirchenjahrverlauf geben und so zur Wiederbelebung der Tischgebetsitte in den Familien beitragen. Der Aufbau des Gebetes ist meist der gleiche, zunächst das Kreuzzeichen (Im Namen des Vaters usw.), dann ein Bibelspruch, der meist irgendwie auf Essen und Trinken Bezug nimmt, darauf ein Gebet und zum Abschluß noch ein kurzer Wechselspruch. Als Danksagung folgt ein Gebet und als Abschluß die Doxologie: Ehre sei dem Vater. Die Auswahl der Schriftstellen scheint unserem heutigen Empfinden vielfach wenig angepaßt, z. B. Röm. 13, 12; Matth. 3, 4; Matth. 36, 25. — Tiefe und feine Gedanken über den Sinn des irdischen Mahles (5) bringt das Schriftchen der Ursulinennonne Breme. Ihre Auswertung könnte einer christlichen Vertiefung der Tischsitten dienlich sein. — Roesers Schrift (6) kommt aus der Auseinandersetzung um die liturgische Bewegung. Auf Grund einer summarischen Darstellung des geschichtlichen Verhältnisses des liturgischen und privaten Gebetes sucht sie den Vorrang des liturgischen Gebetes als des Gebetes des Corpus Christi mysticum vor dem Privatgebet darzutun. Es würde dem Büchlein nichts abgehen, wenn die beiden folgenden unbestimmten und unhaltbaren Behauptungen gegen den Protestantismus fehlen würden: „Die Geschichte des Protestantismus lehrt immer wieder, daß das Privatgebet nur solange gesund bleiben kann, als es sich am liturgischen orientiert"; und die weitere, im Protestantismus habe das Liturgische allgemein und selbst der Sonntagsgottesdienst keine ernste Bedeutung. — Guardini, der Verfasser des Büchleins über das Rosenkranzgebet (7) ist vielleicht der wirkmächtigste, universalste und tiefste Geist der katholischen Erneuerungsbewegungen. In feiner, eindrucksvoller Weise legt er Art und Sinn des Rosenkranzgebetes dar, dieser Gebetsart, die dem Nichtkatholiken so sehr fremd erscheint. In einem zweiten Teil legt er die sogenannten 15 Geheimnisse des Rosenkranzes aus, die das Gebet zu einer Betrachtung des Lebens Jesu machen. Dabei äußert er den Wunsch (der wohl kaum Erfüllung finden wird), statt der beiden letzten Geheimnisse, die einseitig „Mariae Himmelfahrt" und ihre Stellung als „Himmelskönigin" herausheben, möchte die eschatologische Erwartung der Christenheit zum Ausdruck kommen. Guardinis Darlegungen sind eine immanente Kritik zahlreicher oberflächlicher katholischer „erbaulicher" Schriften und Aufsätze über dies Gebet. Für den evangelischen Leser bieten sie die Möglichkeit einer in die Tiefe gehenden und zu letzten Fragen vorstoßenden Auseinandersetzung, die die Unterschiede katholischen und evangelischen Betens klarlegt. Eine vorschnelle Zitierung von Matth. 6, 7 wäre gegenüber einer so ernst um christliches Gebet ringenden Schrift unangebracht. Katholischerseits sollte man aber auch die evangelische Frage nach dem gewaltigen Abstand zwischen den dargelegten idealen Auffassungen und der Haltung der betenden Massen nicht mit der Bemerkung abtun, alle hohen Dinge seien eben dem Mißbrauch ausgesetzt. Dazu ist Mißbrauch und Oberflächlichkeit allzu sehr Regel. J.

Calwer Kirchenlexikon. Kirchlich-theologisches Handwörterbuch, in Verbindung mit sachkundigen Mitarbeitern herausgegeben von Friedrich Keppler. Band 1: A—K, VIII und 1192 S. Lexikonformat, zweispaltig, dazu mehrfarbige Konfessionskarte „Christliche Kunst" sowie 16 Tafeln. Band 2: L—Z. 1424 S., Lexikonformat, zweispaltig, dazu mehrfarbige Religions- und Missionskarte sowie auf 16 Tafeln Bilder zur Kirchengeschichte. —

Die neue Ausgabe des bewährten Lexikons liegt trotz der Schwierigkeiten, die die Zeitverhältnisse einem so mühevollen Werk notwendig bereiten müssen, abgeschlossen vor. Es ist bearbeitet von einem Kreis württembergischer Theologen, die allerdings auch Sachkenner aus dem ganzen Reich herangezogen haben. Mit Dank und Freude werden die Subskribenten die letzten Lieferungen in Empfang genommen haben. Hoffentlich können die beiden schönen Bände darüber hinaus noch einem recht großen Kreise ihren Dienst tun. Das Calwer Lexikon ist trotz seines beschränkten Umfanges ein erstaunlich reichhaltiges, solides Nachschlagewerk. Die Beiträge stehen durchweg auf wissenschaftlicher Höhe und sind von sachlichem, wohl abgewogenen Urteil. Bei der Zusammenfassung eines so gewaltigen Stoffes auf knappem Raum werden Wünsche immer offen bleiben — berechtigte und wichtige gehen am besten direkt an den Herausgeber. Die Zusammenfassung des Ertrages theologischer und kirchlicher Arbeit angesichts des Umbruches der Zeit ist ein hohes Verdienst, das dem Calwer Lexikon seine wissenschaftliche und praktische Bedeutung auch neben den älteren größeren Nachschlagewerken evangelischer Theologie, der „Real-Enzyklopädie für protestantische Theologie und Kirche" und der „Religion in Geschichte und Gegenwart", sichert. J.

D. Dr. Leonhard Fendt, **Die Neuen Perikopen** (der Eisenacher Kirchenkonferenz von 1896). Für die theologische Praxis erläutert. (Handbuch zum Neuen Testment, Neubearbeitung herausgegeben von Hans Lietzmann, Abt. 23.) J. C. B. Mohr, Tübingen 1941. 261 S. Gr.-8°. — Dieses gediegene Hilfsbuch für die Predigtvorbereitung, das der erfahrene Lehrer und angesehene Prediger vorlegt, ist wie „Die Alten Perikopen" des Vf. ein wirkliches Geschenk für den Prediger. Es zwingt zu gründlicher Beschäftigung mit dem Text, zu wissenschaftlicher Exegese, bei der es den Standpunkt des Lietzmannschen Handbuches einnimmt. Von den strengen Ergebnissen textkritischer und historischer Arbeit leitet F. über zu einem das Wesentliche des Textes erfassenden Predigtaufbau. Kein Prediger, der seine Aufgabe und Verantwortung vor dem heutigen Menschen erfaßt, darf ohne wissenschaftliche Durcharbeitung seines Textes an die Abfassung seines Predigtmanuskriptes gehen. F. gibt hierzu in Zustimmung und Widerspruch reiche Anregung und Förderung. J.

Wilhelm Grönbechs Werke, I. Band: „Zeitwende", I. Teil: „Jesus der Menschensohn". Stuttgart 1941, W. Kohlhammer. 160 S. — Es gibt Bücher, die auch derjenige, der sowohl die Gesamttendenz des Werkes als auch viele Einzelausführungen nicht billigen kann, doch mit großem Gewinn durcharbeitet, weil der Gegenstand, von dem sie handeln, unter einen ganz neuen Blickpunkt gerückt ist, so daß sie neue Perspektiven eröffen, zum selbständigen Weiterdenken anregen und zur gründlichen Ueberprüfung des seither eingenommenen Standpunktes zwingen. Zu diesen Büchern gehört das Jesus-Buch von Grönbech. Vielen wird es eine Ueberraschung bedeuten, daß der Mann, der, wenigstens in Deutschland, nur als vergleichender Religionshistoriker und vor allem als Erforscher des germanischen Altertums bekannt geworden ist, sich auch so eingehend und mit solcher inneren Anteilnahme mit Jesus von Nazareth beschäftigt hat. Und er tut es auf eine sehr eigenwillige und originelle Weise. Er versteht Jesus ganz aus seinem Gegensatz zur damaligen jüdischen Religion, oder besser gesagt, jüdischen Theologie heraus. Er schildert diese als eine durchaus ernst gemeinte und ernst zu nehmende Sache, die in voller Aufrichtigkeit dadurch Gott dienen will, daß sie Gottesdienst und sittliches Leben in ein großartiges System gebracht hat. Man sieht manches Mal nicht ein, wie Jesus dazu kommt, die Theologen seiner Zeit gerade „Heuchler" zu nennen — nach Grönbechs Darstellung verdienen sie diese Namen nicht. Man hat den Eindruck, als ob Grönbech bei seiner Schilderung der rabbinischen Theologie eigentlich die christliche Theologie treffen möchte, die seiner Meinung nach gerade durch ihre systematische Arbeit sich von Jesus entfernt hat. So wird sein Buch zu einem Weckruf an die Theologen unserer Zeit, ihre Stellung zu überprüfen. Mag nun das Ergebnis einer solchen Ueberprüfung sein, welches es will — die Theologie darf sich diesem Ruf nicht entziehen.

Bei der Schilderung Jesu selber werden fast nur die Synoptiker zugrunde gelegt. Dabei geht der Verfasser sehr eigenwillig vor. Er hat sich sein eigenes Jesusverständnis erarbeitet — was mit diesem nicht zusammenstimmt, wird als nicht ursprünglich ausgeschieden, und zwar zumeist, ohne daß irgend welche Gründe dafür angegeben werden. So entsteht ein Jesusbild von imponierender Geschlossenheit — ob es freilich wirklich das Bild des historischen Jesus ist, erscheint sehr zweifelhaft. Alle die Begriffe und Fragestellungen, mit denen die Leben-Jesu-Forschung und die biblische Theologie arbeiten, spielen bei Grönbech keine Rolle. Sein Jesus ist ein Mann, aus dem ein ganz ursprüngliches, unreflektiertes, in Gott gegründetes „Leben" hervorbricht, und zu diesem „Leben" will er alle diejenigen rufen, die es im Geheimen schon als Gabe Gottes in sich tragen. Wer es nicht hat, mit dem kann er nichts anfangen; wer es aber hat, der legt an alles, aber auch wirklich an alles, ganz neue Maßstäbe an und lebt mit ihm jetzt schon in der

Ewigkeit. Das Mittel, dessen sich Jesus bei seiner Rede bedient, ist vor allem ein alles bezwingender Humor, der sich bis zur beißenden Ironie steigern kann. Viele Aussprüche Jesu gewinnen so überraschende Lebendigkeit. Den beiden noch folgenden Bänden, die zusammen mit dem vorliegenden eine Gesamtdarstellung der Neutestamentlichen Welt ergeben sollen, kann man mit Spannung entgegensehen. Die Uebersetzung aus dem Dänischen durch Hans Heinrich Schaeder ist ausgezeichnet. S—r.

Conradus Kirsch S. J., **Enchiridion fontium historiae ecclesiasticae antiquae.** Editio quinta aucta et emendata quam curavit Leo Ueding S. J. Freiburgi 1941. Herder. 659 S. — Diese erstaunlich reiche Sammlung von Texten zur alten Kirchengeschichte (1110 Stücke!) hat ihre Nützlichkeit seit 1910 in fünf Auflagen erwiesen. Sie ist ein wertvolles Hilfsmittel beim Studium der ersten christlichen Jahrhunderte. Das Buch wird jetzt unter Mithilfe zahlreicher Ordensgenossen von P. Leo Ueding von der theologischen Lehranstalt in Georgen in Frankfurt a. Main betreut. Die biographischen Notizen wurden an vielen Stellen verbessert, die Texte nach den neuesten Editionen überprüft, wichtige Varianten angeführt, unhaltbare Stellen fielen fort. Der neue Bearbeiter kündigt eine gründliche Neubearbeitung der ganzen Sammlung an. J.

Johannes von Walter, **Christentum und Frömmigkeit,** Gesammelte Vorträge und Aufsätze. Gütersloh 1941, Verlag C. Bertelsmann. 366 S. — Dieser schöne Band vereinigt eine Reihe von Aufsätzen und Vorträgen des verstorbenen Rostocker Kirchenhistorikers Johannes v. Walter, der in einem vierbändigen Werk „Geschichte des Christentums" einen großangelegten Versuch veröffentlichte, Geschichte des Christentums als Geschichte der christlichen Frömmigkeit darzustellen. Die Einzelarbeiten des vorliegenden Bandes lassen die „frömmigkeitsgeschichtliche" Einstellung des Verfassers sehr deutlich werden. Es sind 18 Themen aus dem Gesamtverlauf der Kirchengeschichte behandelt, angefangen von der Entstehung der Kirche bis zum Problem der Entstehung des Katholizismus, von Marcion über die Mystik des Bernhard von Clairvaux zu Erasmus und Luther, dem mehrere Aufsätze gewidmet sind. Abschließend wird die Bedeutung des Pietismus gewürdigt, sowie ein Aufsatz über „des Christen Kreuz und Christi Kreuz nach Luthers Lehre" als Beitrag zum Verständnis reformatorischer Frömmigkeit gebracht. Das Buch vermittelt einen lebendigen Eindruck von der Eigenart der Auffassungen und Gedanken von Walters und gibt reiche Anregungen, auch dort, wo mancherlei Widerspruch laut werden möchte. J.

Vierzehn Tröstungen für Mühselige und Beladene von D. Martin Luther. Uebersetzt und eingeleitet von Bischof D. Th. Heckel. XXXIV u. 81 S. Helsinki 1941. Kommissionsverlag Akateeminen Kirjakauppa (Akademische Buchhandlung). — Als Kurfürst Friedrich der Weise nach all den Aufregungen, die mit der Wahl Karls V. zum deutschen Kaiser verbunden waren, 1519 schwerkrank in Torgau daniederlag und man das Schlimmste befürchtete, erbat der Hofkaplan Spalatin von Luther eine Trostschrift. In wenigen Wochen erfüllte Luther diesen Auftrag und sandte an Spalatin diese Schrift in lateinischer Sprache. Spalatin übersetzte sie dann für den Fürsten ins Deutsche. Im Anschluß an die Darstellung der 14 Nothelfer auf dem Altargemälde in der Kirche zu Torgau wählte Luther einen eigenartigen Aufbau, nach dem die Schrift kurz „Tessaradecas" genannt wird. Dieses kleine Werk Luthers, das nicht sowohl den Kämpfer und Reformator zeigt, als vielmehr den Seelsorger, hat der Leiter des Kirchlichen Außenamts der Deutschen Ev. Kirche, Bischof Heckel, neu ins Deutsche übersetzt und herausgegeben. In einer ausführlichen und lehrreichen Einführung weist H. auf die Schwierigkeiten hin, die für Luther vorhanden waren. Der Untertan, ein einfacher Mönch, sollte zu seinem Landesherrn reden, einem der berühmtesten Fürsten des damaligen deutschen Reiches, weiter zu einem Manne, der noch viel von der katholischen Frömmigkeit festhielt (Reliquienkult). Als rechter Seelsorger hatte L. Wahrhaftigkeit mit Ehrfurcht zu verbinden. Wie L. die Aufgabe löste, zeigt H. an dem ganzen Aufbau der Schrift. Sehr fein macht H. aber auch auf die Grenzen aufmerksam, in denen L. damals noch stand. Er hat die Schrift vor 1520 geschrieben, vor den großen Reformationsschriften. Der aufmerksame Leser wird an einzelnen Stellen merken, wie noch Residuen aus der Mönchszeit anzutreffen sind. Besonders hervorgehoben sei die kurze, in wenigen Strichen gezeichnete und dabei so treffende Charakterisierung Luthers in seiner religiösen Urkraft als eines Mannes, der von Gott Vollmacht erhalten. Wenn man diese Einführung gründlich aufgenommen hat, wird man von dieser vielfach unbekannten Schrift Luthers rechten Gewinn haben.

Das Heft ist als 3. Heft der unlängst gegründeten Luther-Agricola-Gesellschaft, welche die deutsche und die finnische Kirche mit einander verbindet, in Helsinki gedruckt und in sehr guter Ausstattung herausgegeben. Möge es in beiden Ländern viele Leser finden.

Martin Stäglich.

Collection „Protestantisme“. 1. L'Eglise par A. Aeschimann, A.-N. Bertrand, A. Finet, G. Lauga, J. Médard, 123 S.; 2. Le Culte par E. Almeras, Ch. Bost, H. Boucomont, P. Bourguet, E. Kressmann, D. Loux, O. Monod, P. Romane-Musculus, 126 S. — **Collection „Vocations“.** L'Homme Chrétien par J. Bosc, P. Burgelin, J. S. Javet, A. M. Schmidt, 122 S. Paris 1941, Editions „Je sers“. — Die Hefte sind die ersten von zwei neuen volksmissionarischen Reihen, die frühere Bemühungen des Kreises um „La Cause“ aufnehmen. Da der französische Protestantismus in den Jahren nach dem Weltkriege Mangel an ideenreichen volksmissionarischen Arbeiten hatte, bringt das neue Unternehmen einem Notstand Abhilfe. Das handliche kleine Format der Hefte zeigt, daß man in der Aufmachung den gleichen Weg wie andere moderne Verleger Frankreichs beschreitet. Die Mitarbeiter gehören zu den besten der französischen Pfarrerschaft, die sich zusammengefunden haben, um ein Wort ihrer Kirche zu der durch den Zusammenbruch von 1940 geschaffenen geistigen Situation Frankreichs zu sagen. Die Studie über die Kirche enthält Beiträge über die ecclesia visibilis et invisibilis, über das geistliche Amt, das Verhältnis von Pfarrer und Laien, die Autorität und die Sendung der Kirche. Die Mitarbeiter des Heftes sind Männer verschiedener kirchlicher Richtungen, die bereits einen Namen besitzen. Sie gehören der älteren Generation an, die vor dem Weltkrieg studierte. Die Mitarbeiter der beiden anderen Hefte zählen zu den Jungen. Von den Verfassern von „L'Homme chrétien“ ist Jean Bosc ehemaliger Generalsekretär des christlichen Studentenbundes. Dr. phil Jean Samuel Javet ist junger Pfarrer Schweizer Nationalität an einer Pariser Vorortgemeinde, der im Herbst 1941 in einer neuen Reihe „Les livres de la Bible“ einen Kommentar zum Hebräerbrief veröffentliche. Albert Maria Schmidt ist Privatdozent für Philosophie an der Sorbonne. „L'Homme chrétien“ spricht von Schöpfung, Sünde, Erlösung und der christlichen Hoffnung. Jeder Abhandlung folgen kleine Texte aus der klassischen Literatur des französischen Protestantismus. Dem Heft ist ein „Vocabulaire“ beigegeben, das christliche Begriffe, deren Sinngehalt verblaßt ist, wie Glaube, Ewigkeit, Gesetz, Gnade, dem Menschen der Gegenwart nahe zu bringen sucht. Das Heft „Le Culte“ bringt eine Geschichte des reformierten Gottesdienstes, einen Dialog über die Bedeutung des christlichen Kultes, Beiträge über die Predigt, über Gottesdienst und Kunst, die Bedeutung der Orgel im Kultus sowie über den christlichen Gesang. Von den Verfassern ist Charles Bost als Kirchengeschichtler hervorzuheben. Paul Romane-Musculus hat bereits durch eine grundsätzliche Arbeit über die Frage L'Eglise Réformée et l'Art einen Namen, die unter dem Titel „La prière des mains“ 1938 bei „Je sers“ erschien und einen temperamentvollen Angriff gegen die Lethargie des französischen Protestantismus auf dem Gebiet der künstlerischen Gestaltung in Gottesdienst, Kirche und Gemeindeleben richtete. Als weitere Hefte der Reihe „Protestantisme“ sind geplant: Les sacrements, La paroisse, Cérémonies et fêtes Chrétiennes, l'église et la jeunesse. Der Plan für „Vocations“ sieht vor: L'homme et la femme, Communauté, l'homme et la famille, l'homme et la patrie, l'homme et le travail.

Die Kunst der Kirchen. Berlin. Verlag Florian Kupferberg. Jährlich 4 Hefte. — Die seit 1937 in neuer Folge herausgegebene evangelische Zeitschrift ist jetzt die einzige kirchliche Kunstzeitschrift, die in Deutschland erscheint. Sie hat sich die Aufgabe gestellt, die Bildung, Entwicklung und Wandlungen christlicher Kunst nicht nur in Deutschland, sondern im gesamten europäischen Bereich zu beobachten und in Wort und Bild zur Anschauung zu bringen. Dabei werden neben historischen Fragen im gleichen Umfang die Anliegen der gegenwärtigen Gestaltung im kirchlichen Raum berücksichtigt und auch aus der Geschichte der christlichen Kunst die Abschnitte besonders behandelt, die gegenwärtig von besonderem Interesse sind. Von den vier Heften des Jahrgangs 1941 stand das erste unter dem Gesamtthema des „Deutschen evangelischen Kirchenbaues“. Es ist beherrscht von der theologischen Grundlegung von Prof. A. D. Müller, Leipzig, über „Kirchenbau und Gottesdienst“, die die Frage des evangelischen Kirchenbaus dann als gelöst ansehen möchte, „wenn es gelingt, in allen heute gegebenen Möglichkeiten der Raumgestaltung die Gottesfrage dem Menschen von heute in der Welt von heute als die entscheidende Frage vernehmbar zu machen“. Ueber die Grundgedanken der Architekturtheoretiker zum deutschen evangelischen Kirchenbau des 18. Jahrhunderts teilt eine besondere Sachkennerin, Dr. Isolde Küster, wichtige Erkenntnisse mit, während Oberbaurat Hager am Beispiel der Dresdner Frauenkirche den protestantischen Gestaltungswillen verdeutlicht. Ueber neue Kirchenbauten des lebenden Architekten Langmaak, Hamburg, berichtet der Schriftleiter. Wie in allen anderen Heften, führen Einzelberichte und Buchbesprechungen zu den uns bewegenden Zeitfragen hin. Unter dem Grundthema „Germanisches Erbe und christliche Kunst“ enthält das folgende Heft einen Hauptbeitrag über die Anfänge der norddeutschen Backstein-Architektur (A. Kamphausen), sowie Aufsätze über die Anfänge der figürlichen Darstellung in der germanisch-christlichen Kunst (Dr. H. Kühn), über karolingische Goldschmiedearbeiten (Dr. E. Oeters) und den lebenden Bildhauer E. Gorsemann, Bremen — jeweils reich bebildert. Dem protestantischen Kirchenbau der Ver-

gangenheit und Gegenwart in Ungarn gilt das 3. Heft, das weithin unbekanntes Material in Beiträgen ungarischer Autoren und Bildern ausbreitet (Dr. Julius Fleischer, Dr. Eugen Solyom, Stefan Révész). Ergänzend tritt ein Bildbericht über mitteldeutsche Kleinkirchen des Architekten Wendland hinzu.

Das folgende Heft stellt Bilder nach neueren Werken einiger lebender deutscher Bildhauer zusammen, soweit sie sich mit christlichen Themen befassen; schon dieser Ausschnitt hat für viele eine freudige Ueberraschung bedeutet. Ein Ueberblick über das Verhältnis von „Gemeinde und Kunst seit 1900" von W. Wendland stellt die vorangehende Bildreihe in einen weiteren geschichtlichen Zusammenhang.

Die Beiträge des 1. Heftes im Jahre 1942 behandeln die christliche Kunst im skandinavischen Norden („Der Völkerengel des Nordens" von K. Meschke, „Gegenwärtige Kirchenkunst in Schweden" von P. G. Hamburg, W. Passarge über einen norwegischen Kirchenmaler, W. Scheffler über Dänische Kirchen). In die mittelalterliche Kirchenkunst Ungarns wird das folgende Heft einführen; weitere Hefte, u. a. über alten und neuen evangelischen Kirchenbau in Deutschland, sowie über Friedhof und Grabmal sind geplant. Durch die Weite ihrer Aufgabenstellung, die wissenschaftliche Gediegenheit und Aktualität ihrer Beiträge hat sich die Zeitschrift einen umfangreichen Freundes- und Leserkreis im In- und Ausland erworben, unter Wissenschaftlern und Theologen so gut wie unter bildenden Künstlern und aufgeschlossenen Laien. Martin Kautzsch.

Klara Wirtz, **Christliche Heimgestaltung.** Bonn 1940, Verlag der Buchgemeinde. 190 S. 115 Abbildungen. — Im deutschen Katholizismus bemühen sich mancherlei Kräfte um eine Wiederentdeckung der reichen alten Sitte in katholischen Häusern. Das Buch von Klara Wirtz gibt dafür viele Hinweise und Ratschläge, die zur Durchdringung der Lebensstadien mit religiösen Gedanken und Symbolen und zu einem bewußten Mitfeiern des Kirchenjahres helfen sollen. Die zahlreichen Abbildungen geben einen guten Eindruck davon, wie das katholische Kunstgewerbe die vielfach vom romanischen Katholizismus beeinflußte, oft kitschige religiöse Gebrauchskunst zu veredeln bemüht ist. Das schöne, sehr praktisch gehaltene Buch mag uns Evangelische zugleich an die ausgezeichneten, in die innere christliche Haltung noch tiefer eindringenden Beiträge erinnern, die Esther von Kirchbach in verschiedenen Schriften zur Erneuerung christlicher Sitte im evangelischen Hause gegeben hat. Heinrich Bornkamm.

Pater Dr. Chrysostomus Schulte, O. F. M. Cap., **„Zwischen zwei geistigen Welten."** Verlag B. Götschmann, Zürich / Ferdinand Schöningh, Paderborn, 1940. 430 S. — Das Buch enthält die Selbstbiographie des Kapuzinerpaters Chrysostomus, der in katholischen Kreisen als Pastoraltheologe, Volksmissionar und Psychopathenseelsorger sehr bekannt geworden ist. Es erfreut durch den fröhlichen Ton, in dem es geschrieben ist, durch die Natürlichkeit der Religion, die sein Verfasser nicht nur zu predigen, sondern auch zu leben bestrebt war, und durch die Ehrlichkeit, mit der er nicht nur seine eigenen Schwächen, sondern auch manche Seiten der kirchlichen Praxis, mit denen er nicht einverstanden ist, zur Sprache bringt. Pater Schulte ist mit Leib und Seele Mönch! Gerade für einen protestantischen Leser ist es von Interesse, von einem geistig hochstehenden Manne, wie der Verfasser einer ist, der auch für die Gefahren des Klosterlebens nicht blind ist, zu erfahren, wodurch ihm der Orden zu einer wirklichen Heimat wurde, in der er sich in seiner geistigen Eigenart frei entfalten konnte. Das Bedeutungsvollste an dem Buche ist aber die sich durch einen großen Teil hinziehende Auseinandersetzung mit der Praxis der katholischen Seelsorge. Durch sein Studium an der Universität Freiburg und durch eine enge Verflechtung mit dem Bauernstand, aus dem er selbst hervorgegangen ist, hat er ein tiefes Verständnis für das Denken und Empfinden, das Ringen und Zweifeln sowohl der Gebildeten wie der Landbevölkerung sich erworben. Er wird das Gefühl nicht los, daß die überwiegende Mehrzahl der Priester den heutigen Menschen nicht versteht; seine Probleme sind nicht die ihrigen und seine geistigen Sorgen berühren sie zu wenig. Mit einer Seelsorge der bloßen Bewahrung und Abschließung kommt man heute nicht mehr durch; die zunehmende Entfremdung von der Kirche ist deshalb kein Wunder. Auch mit der sogenannten „Jungen Kirche" ist er nicht einverstanden. Er hat Achtung vor der „von ihr ausgehenden Vertiefung religiösen Lebens". „Sie hat eine kleine Schar innerlicher Seelen neuen Typs herangezogen und erfaßt. Aber sind es solche, die die Verbindung mit der neuen geistigen Welt haben, von der in diesem Buche die Rede ist? Gehen sie nicht in die Krypten und Katakomben? . . . . Bestreben sie sich nicht, immer tiefer und tiefer ins Dogma hinabzusteigen, ohne daran zu denken, die Uhr nach der neuen Zeit zu richten? Denkt man nicht hier und da mehr an Menschen der Ur- und Frühkirche, denn an Menschen des 20. Jahrhunderts?" Das letzte Kapitel des Buches, das die Ueberschrift trägt: „Und der Ertrag?", gibt die Bilanz eines Lebens, das sich das Ziel gesetzt hatte, die „zwei geistigen Welten", die heute

vielfach verständnislos nebeneinander hergehen, zusammenzuführen — es zeigt, wie schwer es ist, eine mit einer so reichen Tradition belastete Institution wie die katholische Kirche, auf neue Gleise zu führen. S — r.

Max Picard: **Das Menschengesicht.** 4. Auflage. Erlenbach-Zürich 1941. Eugen Rentsch. 250 S. — Innerhalb des Ringens um das christliche Menschenverständnis, um ein Menschenbild aus echter Wirklichkeitsschau und aus den Tiefen der christlichen Botschaft, das in der Gegenwart vielfach aufgebrochen ist, bildet das wichtige Buch von Picard einen bleibenden Beitrag von katholischer Seite. Ein Buch der Weisheit, das zu letzten Tiefen vordringt, mit dem ernste, besinnliche Zwiesprache zu halten sich auch dort reichlich lohnt, wo man widersprechen muß. Eine Fülle von Einsichten aus dem Geheimnis der Schöpfung tut sich auf. Durch allen Schein, alles Eitle hindurch sucht Picard durchzudringen zum Unbedingten und Wesentlichen. J.

Gerhard Dencker, **Lieber Kamerad!** Briefe zum gläubigen Leben. München, Ernst Reinhardt. 48 S. — Dieses nachdenkliche Büchlein — Briefe an einen ernsten Gottsucher — sucht aus den Niederungen nur materiellen Daseins einen Weg zu gläubiger Haltung. Kirche und Christentum sind ihm zunächst fremd, doch nähert es sich christlichen Anschauungen und der Person Christi so weit, daß ihm schließlich das Vaterunser und ein ernsthaftes Gebet zum Ausdruck seiner Frömmigkeit wird. Gewiß — es spricht dem Suchenden noch nicht das letzte Wort, aber es ist auf einem guten Wege. Dabei fällt manche unechte Form, auch des christlichen oder sich christlich nennenden Glaubens — man soll darauf hören, soll vor allem das wirkliche Suchen spüren, das nicht im Vordergründigen stecken bleiben möchte, dem aber nur der mit Aussicht auf Gehör antworten kann, der selbst in seinem Glauben ganz tief und echt gegründet ist. Kurt Nitzschke.

Max Hartmann, **Naturwissenschaft und Religion** (Vortrag). Jena 1940. Gustav Fischer. 8°. 26 S. brosch. — Daß sich Naturforscher zu Fragen der Religion positiv äußern, ist heute keine Seltenheit. H. ist einer der führenden Biologen Deutschlands. Er sieht den Fehler früherer Auseinandersetzungen und Gegensätze darin, daß man die Ergebnisse der Naturwissenschaften auf theologischer Seite abgelehnt habe, und richtet im Gegensatz dazu zunächst sein Augenmerk auf die Methode und die Grundbegriffe der Naturwissenschaften, die keinesfalls dem Gottesglauben widersprechen. Gerade die gesetzliche Ordnung des Naturgeschehens weist auf einen Schöpfer hin, der als Gott des Gesetzes zugleich der Gott der Liebe ist. Nitzschke.

Ulrich Noack, **Nordische Frühgeschichte und Wikingerzeit.** München und Berlin 1941, Verlag R. Oldenbourg, 335 Seiten. — Dieses Buch, für das dem Verfasser der Preis der „Deutschen Akademie" verliehen wurde, bildet den 1. Band einer auf 3 Bände berechneten „Geschichte der nordischen Völker" Schweden, Norwegen und Dänemark, wobei Island und Finnland auch kurz berücksichtigt werden. Dieses Werk will die erste zusammenhängende Darstellung der Gesamtgeschichte der drei nordischen Völker in deutscher Sprache bieten. Der vorliegende erste Band, der von den Uranfängen bis zum Jahre 1014 reicht, ist für den Theologen insofern von besonderem Interesse, als in ihm gerade die Zeiten besonders ausführlich behandelt werden, in denen die für die Christianisierung der Nordgermanen entscheidenden Ereignisse sich abspielten. Der Leser erhält einen lebhaften Eindruck davon, wie stark der Bekehrungsprozeß durch die damaligen politischen und kulturellen Verhältnisse nicht nur beeinflußt, sondern vielfach direkt gestaltet worden ist. Um die uns Heutigen oft merkwürdig anmutenden Vorgänge bei der Christwerdung der nordischen Völker richtig verstehen und beurteilen zu können, sollte man deren politische Geschichte, die hochinteressant ist, kennen. Das Buch von Noack bietet sie in einer ganz ausgezeichneten, klaren und packenden Darstellung. Auch auf den Werdegang der vorchristlichen heidnischen Religion fallen interessante Streiflichter. Das Buch schließt mit dem Tode Olav Tryggvasons ab; der volle Durchbruch des Christentums wird also erst im 2. Bande geschildert werden. S — r.

Ernst Kohlmeyer, **Gustav Adolf und Deutschland** (Kriegsvorträge der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität Bonn a. Rhein, Heft 174). Bonn a. Rh. 1940. Verlag Gebrüder Scheur, 22 S. — Eine kleine warmherzige und inhaltsreiche Schrift des Bonner Kirchenhistorikers. Er lehnt die beiden, sich immer wieder bekämpfenden Auffassungen — Gustav Adolf, der protestantische Glaubensheld, und Gustav Adolf, der politische schwedische Eroberer — als zu einseitig und aus für die damalige Zeit nicht angebrachten modernen Gesichtspunkten geflossen ab und zeigt, wie für Gustav Adolf sich beides als Einheit darstellte: das kämpfende Eintreten für das Evangelium und die Erfüllung seiner Herrscherpflicht gegenüber dem ihm von Gott anvertrauten schwedischen Volk und Land.

Das Wertvoliste an dem Heftchen sind aber die prinzipiellen Erörterungen: es wertet Gustav Adolf als den, der das Gerede von dem nur leidenden Luthertum, das sich neben den Calvinistischen Kirchen so schwächlich ausnimmt, Lügen straft; es zeigt, wie Gustav Adolf die durch Luthers Gedanken über die Obrigkeit gegebenen Ansätze zu einer wirklichen evangelischen Staatsethik ausbaut; und es zieht Verbindungslinien zu den Freiheitskriegen, zu Ernst Moritz Arndt und dem Freiherrn von Stein. Diese Gebiete sind von der protestantischen Theologie vielfach zu wenig beachtet worden! Mit Bemerkungen zur heutigen Lage der Theologie schließt das Schriftchen. S — r.

Josef Bohatec, **Calvins Lehre von Staat und Kirche.** Breslau 1937. Verlag Gerhard Märtin. 754 S. — Bohatec verfügt nicht nur über eine sehr genaue Kenntnis von Calvins Werken und der Literatur über Calvin sowie der Werke der übrigen Reformatoren, sondern er schöpft reichlich auch aus der religiösen, politischen und juristischen Literatur der Zeit Calvins einschließlich der Verhandlungsprotokolle französischer und anderer Ständeversammlungen. Das setzt ihn instand, bei jedem Punkte der Untersuchung die Frage aufzuwerfen und zumeist auch zu beantworten, wie Calvin zu seiner Meinung oder zu einer praktischen Entscheidung in irgendeiner Situation gekommen ist. Diese Erörterungen vermitteln das Ergebnis, daß Calvin bei seinen praktischen Maßnahmen, zum Beispiel bezüglich der Verfassung der Genfer Kirche, sich sehr häufig von der tatsächlich vorhandenen Situation des staatlichen und kirchlichen Lebens hat leiten lassen, während seine eigenen, grundsätzlichen Anschauungen viel weiter gespannt gewesen sind. So kann derselbe Calvin, der heute allgemein als der überzeugte Verfechter einer „demokratischen" Kirchenverfassung gilt, dem König von Polen, der ihn um Rat gefragt hatte, die bischöfliche Verfassung empfehlen, weil nur diese sich für die kirchenpolitischen Verhältnisse in Polen eigne (S. 386). Bohatec weist darauf hin, daß in sehr vielen Fällen die Forschung über Calvin den Fehler machte, aus Einzelentscheidungen auf eine prinzipielle Stellungnahme des Reformators zu schließen, oder Einrichtungen oder Meinungen späterer reformierter Kirchen Calvin selbst zuzuschreiben. So gewinnt der Verfasser in vielen Stücken ein neues Bild von Calvin, aus dem sich ergibt, daß dieser Luther in seinen grundlegenden Anschauungen näher stand, als man bisher angenommen hat. Schade ist, daß die Korrektur der Druckbogen sehr ungleichmäßig erfolgt zu sein scheint; während weite Partien des Buches textlich zuverlässig sind, sind in anderen vor allem die Band- und Seitenzahlen der Werke, auf die in den Anmerkungen verwiesen ist, vielfach falsch angegeben. Dieser Schönheitsfehler kann aber die Freude über die wertvolle Bereicherung unseres Wissens, die wir der Arbeit Professor Bohatecs verdanken, nicht mindern. S — r.

Reinhold Schneider, **Das Antlitz des Mächtigen**; Hilde Herrmann, **Bildnis der Frau im 19. Jahrhundert**; Elisabeth Brecht, **Glückliche Mutter**; Richard Sattelmair, **Die Schöpfung.** Bd. 13—16 von „Der Bilderkreis", Freiburg 1941, Herder & Co., je 25 Bilder und 16 S. Text. — Heinrich Lützeler hat in seinen zahlreichen Veröffentlichungen zur Kunstgeschichte die Haltung zur Kunst und ihre unbefangene Wertung in der jungen Generation des deutschen Katholizismus vielleicht am nachhaltigsten und fruchtbarsten beeinflußt. Einen erfolgreichen Weg in die Tiefe und in die Breite hat L. mit seiner ausgezeichneten Reihe „Der Bilderkreis" eingeschlagen. Das kunstwissenschaftlich Formale bleibt im Hintergrund, Bildauswahl und Text führen an die unvergänglichen Meisterwerke heran als die schöpferische Sinndeutung drängender Lebensfragen. Die neuen Bändchen sind eine wertvolle Bereicherung der Sammlung. Reinhold Schneider, der in seinem Werk zum Problem der Macht Tiefes gesagt hat, sucht an 25 Herrscherbildern das Geheimnis des Mächtigen zu deuten, Hilde Herrmann sagt mancherlei Nachdenkliches zum Wesen der Frau in den Wandlungen des 19. Jahrhunderts, vom inneren Reichtum des Mutterberufs kündet das Bändchen von Brecht, vom Preis der Schöpfung, der Engel-, Menschen-, Tier- und Pflanzenwelt samt der leblosen Kreatur durch die bildende Kunst weiß Sattelmair in feiner Weise zu reden. Vom Erfolg der Sammlung zeugt, daß eine spanische und holländische Ausgabe bereits erscheint und viel Anklang findet. Eine rumänische, tschechische und italienische Ausgabe ist in Vorbereitung. J.